LE BRÉSIL

EN 1844.

—

INTÉRIEUR DU PAYS. — VILLES MARITIMES. — AVENIR POLITIQUE.[1]

I. — LES MINES D'OR ET LES COMPAGNIES ANGLAISES.

Le voyage de Rio-Janeiro à Ouropreto m'avait préparé aux difficultés que devait présenter une excursion dans l'intérieur des terres. Ma curiosité était vivement excitée par les premiers incidens de mon séjour au Brésil; j'avais hâte de parcourir l'intérieur de ce singulier pays, d'en observer de près et à loisir les mœurs et les habitans. J'espérais aussi trouver dans l'étude intéressante des mines et des cultures un dédommagement aux tristes impressions que m'avait fait éprouver la situation politique et morale de l'empire. Malheureusement, le voyage que j'entreprenais à travers des contrées inconnues ne devait servir qu'à me fortifier dans ma première opinion. On ne s'étonnera pas si je le raconte avec quelque détail. Les impressions variées de ce long itinéraire ont peut-être leur importance comme pièces à l'appui d'un jugement sévère, mais impartial; et en présence

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 1er juillet 1844.

des graves questions que soulève l'état du Brésil, il n'est pas inutile, assurément, de placer souvent les faits à côté des réflexions.

C'est le 7 décembre 1842 que je quittai Ouropreto pour me rendre à Bahia. J'avais à traverser la partie la plus curieuse et la moins fréquentée du Brésil. Je suivis pendant quelques heures une chaussée pavée, construite lorsque Ouropreto était le centre des mines les plus productives. Le ciel était sombre, une pluie incessante tombait depuis le matin. La vie de voyage recommençait pour moi avec ses fatigues et ses périls, mais aussi avec tout le charme de ses incidens bizarres et de ses rencontres imprévues. Le Brésil ne se montrait plus à mes yeux sous l'aspect sévère et morne qui m'avait frappé avant d'arriver à Ouropreto. Les terrains arides et ferrugineux que j'avais remarqués à l'entrée de la ville avaient fait place à un sol fertile, coupé d'arbres et paré de fleurs. Des groupes d'arbustes bordaient la route, des lianes verdoyantes tapissaient le bord des précipices. En franchissant non sans peine les montagnes qui dominent Ouropreto, je sentais que j'abordais pour ainsi dire un monde nouveau; ma curiosité soutenait mon courage, et je dis adieu sans regret aux sites désolés, à la ville pauvre et triste que je laissais derrière moi.

Au pied du versant opposé de la montagne d'Ouropreto s'étend un joli vallon traversé par le Rio-Itabira, qui, à cet endroit de son cours, n'est encore qu'un ruisseau sans importance. Le voyageur qui descend la montagne a devant soi le village de la Cachoiera. Je suivis lentement le chemin qui me conduisait vers le vallon, et je me dirigeai vers une habitation où je comptais me reposer des fatigues de ma première journée de route. L'habitation était celle d'un ancien président de la province de Minas-Geraës, M. Mendez-Rodrigo. Je fus accueilli par le propriétaire avec la bienveillance que les Brésiliens témoignent toujours aux étrangers qui leur sont recommandés. Une fois débarrassé de mes vêtemens mouillés, et en attendant le souper, je me crus obligé d'aller passer quelques instans avec mon hôte, que je n'avais fait qu'apercevoir; je le trouvai assis dans une salle, avec sa femme et ses filles; je m'avançai pour le saluer : aussitôt il se leva, vint à moi, et me demanda si je désirais entrer dans le salon. Sur ma réponse affirmative, il m'emmena avec lui, et j'eus à subir un tête à tête d'au moins deux heures. Quant à sa femme et à ses filles, elles avaient disparu, je ne pus les entrevoir. Je connaissais trop bien la répugnance qu'ont les Brésiliens à montrer leurs femmes, pour m'étonner du bizarre procédé de mon hôte. Cette défiance extrême s'explique moins par la jalousie que par un attachement obstiné aux vieilles

coutumes portugaises. Au Brésil, le plus grand honneur que puisse vous faire un mari, c'est de vous présenter sa femme; souvent il m'est arrivé de recevoir les excuses de ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient me présenter leur famille, mais qui croyaient toutefois devoir colorer d'un prétexte ce manque de respect au visiteur européen.

La conversation de l'ex-président était peu intéressante, il ne savait que me parler du haras établi à Cachoiera par don Pedro Ier. Situé dans une vallée dont le climat est toujours tempéré, et où de nombreux cours d'eau entretiennent une végétation perpétuelle, ce haras, disait-il, aurait pu exercer quelque influence sur l'amélioration de la race chevaline. Des étalons venus de Syrie y avaient été envoyés, mais bientôt les administrateurs avaient détourné les fonds qui leur étaient confiés par l'empereur, et l'établissement, trop négligé, avait fini par devenir inutile. Il ne reste plus aujourd'hui que les bâtimens élevés aux frais de don Pedro; quant aux étalons, ils ont péri misérablement, sans qu'on puisse retrouver dans le pays un seul cheval de race arabe.

De Cachoiera à Itabira, la route suit la vallée; je dus traverser plusieurs fois la petite rivière d'Itabira, heureusement peu profonde. Il serait facile, avec quelques soins, de rendre cette vallée fertile; les Brésiliens, peu soucieux d'améliorer les produits de la terre par des engrais, ne tirent du sol que ce qui suffit à leur consommation, et se bornent presque partout à cultiver le maïs ou les haricots. Quelques champs de riz planté dans les plaines facilement inondées forment, avec les champs de maïs et de haricots, les principales cultures de la province de Minas-Geraës. Ce que nous disons de cette province pourrait s'appliquer au reste de l'empire. La nature a tout fait pour le Brésil, et l'homme, au lieu de porter dans les travaux agricoles une activité intelligente, ne pense qu'à découvrir des métaux précieux. Le succès d'un seul spéculateur fait oublier les nombreux exemples d'existences ruinées, de fortunes dilapidées dans ces recherches aventureuses. Il serait temps pour les habitans de Minas de renoncer à leurs rêves chimériques et de se consacrer à l'agriculture. Les parcelles d'or qui jadis brillaient à la surface du sol sont devenues beaucoup plus rares; l'or n'existe plus aujourd'hui en abondance qu'à de grandes profondeurs, et les dépenses d'extraction, dans un pays où l'usage des machines se trouve limité, faute de moyens de transport, absorbent les produits des mines les plus abondantes. Mais il faudra encore bien des leçons sévères pour éclairer les Brésiliens sur leurs véritables intérêts.

Itabira est un village d'environ deux mille ames. Les habitans, employés par la compagnie anglaise qui exploite la mine de Calta-

Branca, paraissent jouir de quelque aisance. La plupart sont des muletiers qui font le voyage d'Itabira à Rio-Janeiro, ou transportent les bois et charbons nécessaires à l'exploitation de la mine. Je m'attendais, en approchant de la mine de Calta-Branca, à voir s'élever devant moi une de ces montagnes dont l'aridité annonce ordinairement des veines fécondes. Je fus agréablement surpris, au contraire, quand je vis les jolis bâtimens de la compagnie anglaise qui surmontent une montagne couverte de fleurs et de verdure. Devant moi s'élevaient en amphithéâtre cinq grandes roues à brocards d'un aspect vraiment pittoresque. Je me crus transporté dans une de nos belles usines d'Europe, en entendant le bruit inaccoutumé de ces puissantes machines hydrauliques établies à grands frais par la compagnie anglaise dans une des plus admirables positions du Brésil. La source qui met en mouvement ces machines n'est rendue à son cours naturel qu'après avoir servi au lavage du minerai. Même alors l'eau est encore utilisée par les nègres esclaves de la compagnie, elle sert à l'irrigation des jardins qu'on leur a abandonnés pour leur usage. Ces jardins, où ils cultivent presque tous les légumes d'Europe et ceux du pays, sont parfaitement entretenus par les pauvres nègres, qui montrent avec fierté leur petit domaine.

L'ensemble des bâtimens d'exploitation et de tous les travaux extérieurs prouve que les directeurs de la compagnie anglaise de Calta-Branca ont le pouvoir et la volonté de bien faire. On doit regretter que les travaux intérieurs aient été conduits avec peu d'intelligence. Lorsque je descendis dans la mine, je fus étonné de voir des voûtes de vingt-cinq et trente pieds de largeur suspendues au-dessus de la tête des travailleurs sans que rien fût projeté pour prévenir un éboulement. Les travaux sont conduits dans une seule direction. Tant que la veine actuelle se prolongera, rien de mieux; mais aussitôt qu'elle se trouvera interrompue, il faudra des dépenses considérables pour retrouver une autre veine. En visitant les travaux avec l'ingénieur en chef, qui venait des mines de Cornouailles, je me permis quelques observations sur le danger qu'il y avait à exploiter la veine sur une largeur de trente pieds. Il me répondit avec une assurance naïve : « Je ne pense pas qu'en France ou en Allemagne il y ait des hommes qui s'entendent aussi bien que nous à l'exploitation des mines. » Le fait est que les compagnies anglaises, au lieu de confier leurs intérêts à des hommes spéciaux, à des géologues instruits, ont envoyé au Brésil des capitaines-mineurs assez intelligens sans doute pour continuer des travaux déjà commencés, mais incapables de diriger avec succès l'ex-

ploitation si difficile d'une mine d'or. Les hommes mêmes qui ont l'expérience du travail de toutes les autres mines échouent dans cette exploitation, pleine de difficultés et de hasards; la formation de la veine d'or est presque toujours inégale, et se présente sous les aspects les plus différens. Les Anglais, tout en exposant d'immenses capitaux, n'ont pas voulu demander à l'Allemagne les seuls travailleurs qui pussent rendre leurs travaux productifs. Nulle part peut-être le mauvais choix des chefs mineurs envoyés d'Angleterre n'a produit d'aussi fâcheux résultats qu'à Calta-Branca. Un seul éboulement a coûté la vie à onze nègres; quant aux éboulemens partiels qui n'ont fait qu'un petit nombre de victimes, on ne les compte plus.

Les travaux des ingénieurs anglais de Calta-Branca avaient atteint, le 10 décembre 1842, une profondeur de 104 brasses; la veine d'or, dont l'épaisseur et la largeur varient à tout instant, était mélangée de bismuth et de quartz; dans toutes les parties où dominait le quartz, l'or était plus pur et plus abondant. On ne recueillait le métal qu'en parcelles palpables, et on n'avait pu rencontrer encore des morceaux d'or d'un grand poids. La dureté du minerai rend l'exploitation difficile. Environ quarante nègres sont employés dans l'intérieur de la mine : ils doivent travailler huit heures de jour ou de nuit; des mineurs anglais les surveillent tout en travaillant avec eux. Le nombre des esclaves employés par la compagnie de Calta-Branca est de trois cents. Les femmes ont à trier le minerai, à le placer sous les brocards, à retirer et à laver le sable aurifère. Le filon de Calta-Branca, sans être d'une richesse remarquable, aurait pu couvrir facilement tous les frais d'exploitation; mais les actionnaires ont choisi des officiers de marine pour directeurs, ils ont confié la conduite des travaux à des agens privés des connaissances nécessaires, et aujourd'hui leurs intérêts sont compromis : les actions de cette mine ne valent plus que 150 fr., pourtant le capital avancé a été de 400 à 500 fr. Aucun dividende n'a pu être payé depuis la formation de la compagnie, et il me paraît difficile d'admettre qu'aucun changement favorable s'opère dans l'exploitation de Calta-Branca.

La compagnie emploie des esclaves et des affranchis; après cinq ans de travail irréprochable, on donne à chaque esclave, le dimanche, 50 centimes, lorsque sa conduite a été bonne pendant la semaine. Une fonderie de fer, exploitée par la même compagnie, est à deux lieues de Calta-Branca; le minerai de fer y est abondant, le métal est supérieur en dureté, dit-on, au fer de Suède : tous les outils employés pour la mine y sont fabriqués. Cette fonderie est exclusivement ré-

servée aux besoins de la compagnie. Les directeurs n'ont pas cherché à produire au-delà de la quantité de fer qui leur est nécessaire. Les dépenses entraînées par une plus large exploitation de cette fonderie ne seraient pas couvertes dans un pays où le manque de population restreint nécessairement les bénéfices.

J'avais pu, en visitant les mines de Calta-Branca, prendre quelque idée de l'état de l'industrie minière dans un pays où elle fut jadis si florissante. Je ne voulais pas cependant m'en tenir à une première expérience. Ma route passait à travers les districts qui pouvaient le mieux fixer mes notions à cet égard. De Calta-Branca, je me rendis, laissant derrière moi plusieurs villages sans importance, à une autre mine non moins remarquable, celle de Morro-Velho. Situé dans le fond d'un vallon, encaissé de tous côtés par des montagnes, l'établissement de Morro-Velho a l'aspect d'une maison de campagne anglaise entourée de vastes dépendances. M. Herring, directeur de la compagnie de Morro-Velho, est non-seulement un homme aimable et distingué, mais sa femme et ses dix enfans forment la plus charmante famille qu'on puisse rencontrer. Mal secondé par les capitaines-mineurs envoyés d'Angleterre, qui sont incapables de dresser même un plan de la mine, M. Herring a dû diriger tous les travaux, et il s'est acquitté de sa tâche avec une prudence qui fait honneur à ses lumières. La mine de Morro-Velho forme un contraste complet avec celle de Calta-Branca; les éboulemens y sont inconnus, et les travaux, poussés avec une grande activité, sont toujours conduits dans une pensée d'avenir. La grande difficulté que présente l'exploitation de cette mine, c'est l'extraction ou plutôt la séparation de l'or de son enveloppe de pyrite arsénical. La perte d'or calculée d'après des expériences est aujourd'hui de 50 pour 100. Cette mine, n'ayant plus à supporter que les frais d'entretien des travaux, peut néanmoins donner quelques dividendes aux actionnaires de la compagnie; mais ses produits seront toujours limités par l'impuissance où l'on est, dans l'état actuel de la science, d'opérer parfaitement la séparation de l'or et du pyrite. L'étude des procédés à employer me paraît digne d'occuper les savans; quant à moi, je n'ai pu que constater les efforts faits par M. Herring pour obtenir de meilleurs résultats.

Morro-Velho est de 500 mètres moins élevé que Calta-Branca : aussi la température y est-elle beaucoup plus malsaine; les brusques alternatives de chaud et de froid compromettent la santé de tous les hommes employés aux travaux, nègres ou blancs. Le docteur de la compagnie me disait avoir constaté une différence de 18 degrés dans la tempé-

rature entre le lever du soleil et le coucher. Les miasmes qui proviennent de la mine contribuent, sans doute, à corrompre l'air de cette vallée qui semble, au premier aspect, un délicieux séjour. J'aurais été heureux de jouir plus long-temps de l'aimable intimité de M. Herring et de sa famille; c'est avec regret que je quittai cette riante habitation où j'avais trouvé les charmes de la vie d'intérieur, si rarement goûtés au Brésil; mais il fallait continuer mon voyage, et atteindre, en côtoyant le Rio das Velhas, Sabara, chef-lieu du dictrict de ce nom.

La ville de Sabara, bâtie au confluent de la petite rivière du même nom et du Rio das Velhas, est entourée de hautes montagnes, qui rendent ce séjour insupportable pendant les chaleurs de l'été. La population est d'environ six mille ames, les rues sont larges et bien aérées. On exploitait autrefois plusieurs mines d'or en cet endroit. Sabara est situé à 45 milles nord nord-ouest d'Ouropreto; non loin de la ville est un lac dont les eaux ont, dit-on, de grandes propriétés médicales. L'eau, quoique limpide, est couverte d'une pellicule argentée qui blanchit les lèvres de ceux qui la boivent; les habitans ont donné à ce lac le nom de Lagoa-Santa : ses eaux presque chaudes viennent se réunir au Rio das Velhas. Il y a quelques années, on avait trouvé dans le district de Sabara le platine en assez grande abondance. Cette découverte est restée sans résultats apparens. L'intérieur du pays est encore si peu connu et a été exploré par si peu de géologues, qu'on ne peut s'étonner de voir tant de richesses perdues. Il n'y a au Brésil que l'or placé à la surface de la terre qui tente l'ambition des habitans. Le gouvernement, qui ne tire que des revenus peu importans des mines actuellement exploitées par les Brésiliens, ne cherche pas à stimuler une population qui, sous une direction habile, serait, je crois, capable d'activité.

De Sabara à Caëthe, la route n'offre aucune particularité intéressante. Une distance d'environ six milles sépare ces deux villes. Rien n'est plus triste que les abords de Caëthe. Pour arriver à la ville, on descend une côte aride où s'élèvent à peine quelques buissons épineux et quelques mimosas rabougris. Partout la couleur rougeâtre du sol annonce le pyrite de fer, et donne un aspect triste à ces terrains abandonnés. Caëthe, assez jolie ville, a une église regardée comme le plus bel édifice de la province, et qui n'est qu'un grand bâtiment d'architecture insignifiante. La population est de quatre mille ames. L'industrie des habitans consiste dans la fabrication de poteries communes et dans la culture des arbres fruitiers. Le climat, beaucoup plus tempéré qu'à Sabara, a fait multiplier les fleurs et les fruits d'Eu-

rope, qui s'y sont acclimatés. Caëthe a soutenu un siége pendant les derniers troubles. Après un engagement bruyant qui dura cinq jours, on ne compta que deux hommes blessés par des fusils qui avaient éclaté. Les deux partis agissaient avec une prudence dont les exemples ne sont pas rares dans les guerres intérieures du Brésil.

Laissant derrière moi Caëthe, je me dirigeai vers Congo-Soco, un des établissemens les plus considérables que les Anglais aient fondés au Brésil. J'eus occasion de visiter sur ma route Luis-Soarès, mine d'or qui appartient à la famille du marquis de Barbacena. Cet homme, qui a joué un rôle important dans les affaires de son pays, est mort en 1842, au mois d'août. Chargé de toutes les négociations d'emprunts par la confiance aveugle de l'empereur don Pedro I[er] et de son jeune fils, il avait acquis dans ses voyages en Europe une fortune immense qu'il dilapida follement. Il dut céder à des compagnies anglaises le privilége de mines très riches qu'il possédait dans la province de Minas. Aujourd'hui ses descendans voudraient encore se débarrasser des deux mines qui leur restent; mais leurs propositions ont été refusées.

C'est une curieuse histoire que celle du marquis de Barbacena. Portugais de basse origine, il était simple sous-lieutenant dans l'armée lorsqu'il réussit à obtenir en mariage l'héritière d'un riche négociant de Bahia. On raconte que pour obtenir sa main il usa d'un singulier stratagème. Pauvre officier sans fortune, il avait peu de chances de réussir dans ses projets de mariage; il résolut de recourir à la ruse. Ayant obtenu qu'une somme considérable lui fût confiée pour quelques jours, il prétexta un ordre de ses chefs qui exigeait son départ immédiat, et pria le père de la jeune fille de vouloir bien garder jusqu'à son retour cette somme dont il se dit propriétaire. Tout en remettant ce dépôt précieux entre les mains du négociant, il insista sur le bonheur qu'il aurait à obtenir la main de la jeune héritière. Le père se laissa séduire et consentit au mariage. Quelques jours plus tard, M. de Barbacena était possesseur d'une des fortunes les plus considérables du Brésil; un avenir brillant s'ouvrait devant lui. Bientôt il devenait l'arbitre des difficultés survenues entre le Brésil et l'Angleterre, amenait une séparation violente entre la colonie et la métropole, et se voyait entouré d'une considération qu'il devait, non à ses titres acquis, mais à une intelligence remarquable, à une grande habitude des affaires, et à l'ascendant qu'exerce toujours un homme politique qui possède d'immenses revenus.

La mine de Luis-Soarès, une des nombreuses possessions du riche marquis, est aujourd'hui dans un état déplorable. L'eau et la boue

obstruent les galeries, où l'on ne peut guère marcher que courbé. Renonçant à poursuivre ma visite jusqu'au centre de l'extraction, je me contentai de recueillir les indications d'un Brésilien chargé de surveiller les travaux, et qui se plaignait de la difficulté d'exploitation de cette mine, augmentée encore par une humidité extrême que l'on ne cherche pas à combattre.

D'épaisses forêts séparent Luis-Soarès de la mine de Congo-Soco. La compagnie anglaise de Congo-Soco est la plus ancienne de celles qui exploitent les terrains aurifères du Brésil; c'est son exemple, ce sont les résultats recueillis dès le début de cette entreprise qui ont provoqué la formation des autres compagnies. Cinq cents esclaves travaillent à la mine de Congo-Soco; à ce nombre il faut ajouter quatre-vingts mineurs anglais. Six roues hydrauliques mettent en mouvement cent vingt brocards. Malheureusement le filon, jadis si riche, a presque disparu; presque tout le travail actuel se borne à exploiter les rochers abandonnés autrefois comme trop pauvres. L'étendue de cette mine est immense. Au mois de juin 1842, on est arrivé, dans une des galeries intermédiaires, à une section de veine qui, entre autres richesses, a offert un morceau d'or du poids de quarante livres : dégagé des substances étrangères, ce morceau avait encore trente-huit livres de poids. A l'époque où je visitais la mine, l'exploitation traversait une mauvaise phase; depuis six mois, les travaux produisaient peu, et M. Crickett, directeur de la compagnie, qui voulut bien m'accompagner dans la visite de l'intérieur de la mine, chercha vainement des échantillons un peu riches : tous les travailleurs lui répondaient qu'on ne recueillait qu'un minerai pauvre. Les roches n'offrant aucune consistance, il faut soutenir les terres par des poutres. La quantité de bois employée dans la mine de Congo-Soco est effrayante; les travaux ne peuvent avancer qu'autant que l'ouvrier soutient les percemens nouveaux par des piliers et par des voûtes. Aussi l'exploitation de cette mine exige une grande surveillance, et je n'ai pu qu'admirer l'habile direction donnée aux travaux.

Les trois établissemens anglais de Calta-Branca, Morro-Velho, Congo-Soco, sont les plus importans parmi ceux qu'ont formés des compagnies, et un capital immense est engagé dans cette exploitation. Ces grandes entreprises méritent donc de fixer notre attention. Le gouvernement du Brésil, après avoir long-temps refusé aux Anglais le droit d'exploiter les mines, concédé à ses nationaux, a dû y consentir; mais il ne l'a fait qu'en imposant aux compagnies anglaises des conditions iniques : il a élevé par exemple de 5 à 10 pour cent les

taxes sur tout l'or obtenu. Les dépenses énormes pour les frais de premier établissement, bâtimens d'exploitation, maisons d'habitation, employés (1), etc., ont absorbé une grande partie du capital fourni par les actionnaires. Ces travaux, dirigés par des hommes qui jouissaient d'une entière liberté, ont été faits avec un luxe souvent inutile. Aujourd'hui Calta-Branca, Morro-Velho et Congo-Soco coûtent d'entretien annuel plus de six cent mille francs. Les produits de chaque mine équivalent sans doute à cette somme; mais ils sont insuffisans pour rembourser les frais d'installation. Excepté Congo-Soco, aucune des mines exploitées au Brésil n'a pu donner aux actionnaires l'intérêt de l'argent avancé; on se borne à payer avec les produits de la mine les dépenses d'exploitation et d'entretien.

J'ai été surpris que les compagnies anglaises, sacrifiant des capitaux aussi considérables, n'eussent pas choisi pour diriger les travaux des hommes pratiques. A Calta-Branca, cette tâche importante est confiée, je l'ai dit, à d'anciens officiers de marine qui ont conservé toute la sévérité minutieuse du service militaire. A Morro-Velho, à Congo-Soco, les directeurs sont actifs et intelligens, mais, faute d'avoir sous leurs ordres des mineurs entendus, ils voient souvent leurs intentions mal exécutées. Les travaux sont ainsi compromis tour à tour par l'incapacité des directeurs et l'ignorance des ouvriers. En résumé, soit par les dépenses excessives de premier établissement, soit à cause du défaut d'instruction des chefs de travaux, les compagnies anglaises n'ont devant elles qu'un avenir incertain. Si le parlement adopte un jour la motion de lord Brougham, qui veut affranchir tous les esclaves appartenant à des Anglais, ces mines seront forcément abandonnées. Les Brésiliens, tout en admirant les travaux accomplis, sont incapables de les apprécier. Animés d'une haine aveugle contre l'Angleterre, ils ne consentiront jamais à reconnaître que les dépenses faites par les compagnies britanniques ont amélioré le sort des habitans de la province de Minas. C'est une tâche ingrate qu'ont acceptée ces compagnies, et leurs efforts, on doit le reconnaître, sont mal encouragés.

Si j'en crois des rapports recueillis sur les lieux, les esclaves occupés dans les mines anglaises du Brésil sont traités avec douceur. Soumis à un travail régulier et recevant une nourriture abondante, ils sont

(1) Le moindre mineur anglais reçoit 250 francs par mois; pour peu qu'un seul établissement compte soixante ou quatre-vingts de ces mineurs, on conçoit que les dépenses s'augmentent beaucoup. Le travail d'un nègre intelligent équivaut à celui d'un mineur anglais ivrogne et insoumis; un nègre ne coûte que 500 fr. par an en moyenne.

soignés par un médecin attaché à chaque mine; ils touchent chaque semaine une gratification; les heures qu'ils donnent au travail au-delà du temps exigé leur sont payées, et ces divers salaires, en s'accumulant, leur permettent de se racheter après quelques années. Tous les nègres mariés ont une maison séparée, avec un jardin qu'ils cultivent le dimanche, jour de repos général. M. Herring m'assurait qu'il avait rarement d'autre punition à infliger que la suppression de gratification. En citant des faits qui témoignent en faveur de l'humanité des Anglais propriétaires de mines, je dois rappeler que je tiens ces détails des maîtres d'esclaves eux-mêmes, qui ont tout intérêt à dissimuler devant un Français leur sévérité à l'égard des nègres.

Cocaës, petite ville où je passai après avoir quitté Congo-Soco, est dans une jolie situation; plusieurs des anciennes familles du Brésil y ont leur résidence. Le chef de la dernière révolution, le sénateur José Feliciano, s'y était réfugié, et quelque désir que témoignassent les autorités de s'emparer de sa personne, il restait tranquillement à Cocaës; nul n'osait le troubler dans sa retraite. Don Jose Feliciano est un homme de mœurs douces et conciliantes; tous ceux qui ont eu des rapports avec lui pendant sa présidence ne m'en parlaient qu'avec éloges. Devenu chef de parti, il a manqué de caractère et de résolution; il faut se féliciter qu'il n'ait pas réussi, car une anarchie profonde eût succédé à la régularité apparente du gouvernement actuel, des vengeances eussent été exercées contre tous les étrangers, et la province de Minas, qui ne peut produire ses richesses que dans les temps de calme et de sécurité, serait devenue le théâtre des intrigues de ces prétendus démocrates qui ne pensent à détruire les institutions établies que pour avoir des places dans un gouvernement nouveau. — Près de Cocaës se trouvent encore des mines d'or exploitées par des compagnies anglaises, que les chances aléatoires de cette industrie n'ont pas découragées. Il faut toute la hardiesse et la ténacité du génie britannique pour expliquer cette persistance dans la poursuite des richesses mystérieuses du Brésil. L'une de ces mines, payée un million, n'a encore produit que des parcelles d'or sans offrir un filon régulier. L'autre, signalée comme très riche, a été mal exploitée dès le début : il a fallu faire venir d'Europe de nouvelles machines et entreprendre les travaux sur un nouveau plan pour réparer les fautes d'une mauvaise direction.

Poursuivant ma route vers le district des Diamans, je quittai Cocaës avec l'intention de franchir rapidement la distance qui me séparait de la petite ville de Conceicao. Malheureusement j'avais compté sans

les difficultés qui retardent toujours le voyageur sur les routes mal frayées du Brésil. Le voyage de Cocaës à Conceicao dura quatre jours. Partant au lever du soleil, ne m'arrêtant que peu d'instans pendant la chaleur du jour, il m'arrivait souvent, après une marche de dix heures, de n'avoir fait que sept ou huit lieues de pays, tant les chemins sont affreux. Partout mes chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail dans une boue épaisse, et, pour les retirer, il fallait descendre à chaque instant et m'enfoncer moi-même dans la bourbe du chemin. Je n'avais pas d'ailleurs les dédommagemens qu'offrent en d'autres endroits du Brésil les beautés variées du paysage; je ne voyais autour de moi que des collines d'un aspect triste et monotone. Les habitations ne se succédaient qu'à de longs intervalles. Çà et là je rencontrai des champs invariablement plantés de maïs ou de haricots; de nombreuses rivières croisaient la route et multipliaient les obstacles, car le plus souvent il fallait les traverser à la nage. Les villages sont en harmonie avec le paysage; le premier où je passai, Itambé, est connu par une litanie devenue proverbiale dans le Brésil :

De miseriis d'Itambé libera nos, Domine.

Cependant l'aspect d'Itambé ne me sembla pas justifier tout-à-fait sa réputation. Ce village me parut moins effrayant de misère que beaucoup d'autres; seulement le sol ferrugineux qui s'étend sur les deux rives du Rio-Itambé repoussant toute végétation, le village se trouve encadré par des rochers noirâtres, d'un aspect sévère, qui ferment tristement l'horizon. D'Itambe je me rendis à une ferme (*farenda*) qui appartenait à un frère du colonel Martins, autrefois chef des rebelles et honoré d'un haut grade par le baron Caxias, pour avoir trahi la cause des insurgés. Mon hôte ne semblait pas désapprouver la conduite de son frère; je recueillis dans sa conversation de curieux renseignemens sur les richesses du sol environnant. L'entretien de sa ferme révélait une direction intelligente. Le laitage servait à faire des fromages qu'on recherche dans toute la province. Un moulin destiné à broyer le maïs était mis en mouvement par la rivière voisine. Il est rare de rencontrer au Brésil des habitans qui sachent se créer une certaine aisance par une sage exploitation de leur domaine.

Gaspar Soares, où je passai après avoir quitté M. Martins, est le siége d'une fonderie établie par le gouvernement. Le minerai de fer se trouve en abondance dans les montagnes voisines; mais on n'a pas su exploiter ces richesses naturelles, et les travaux ont dû être abandonnés faute d'une administration régulière. Le gouvernement ne parvenait pas à

couvrir ses frais. Il n'y a aujourd'hui qu'une seule fonderie de quelque importance dans la province de Minas; elle appartient à un Français qui la dirige lui-même, et cette fonderie, qui occupe un grand nombre d'esclaves, assure, dit-on, des revenus considérables à notre intelligent compatriote. Je continuai ma route avec le regret de ne pouvoir visiter cet établissement, situé à quarante milles de Congo-Soco.

La rivière de Conceicao, dont le cours est interrompu par des chutes d'eau fort élevées, offre des sites imposans et sauvages; des masses de roches, de plus de cent pieds de hauteur, s'élèvent au-dessus de ses rives; de belles forêts encore vierges étendent leurs branches jusqu'au lit du fleuve, dont les eaux écumantes bondissent avec bruit. La nature, livrée à elle-même, semble se complaire à orner ces lieux abandonnés de tout le luxe d'une végétation puissante. Malheureusement il faut quitter bientôt les bords de la rivière et traverser des plaines arides pour arriver à Conceicao, qui vient d'être érigé en ville par la dernière assemblée de la province. Cette ville n'est qu'une misérable bourgade; toute sa richesse consiste dans les fromages que les habitans expédient par milliers. De Conceicao à Villa-do-Principe, les habitans comptent dix lieues. La saison des pluies était commencée, et les chemins que le soleil seul doit réparer étaient tellement difficiles, qu'il me fallut deux jours pour parcourir cette distance. De nombreuses rivières coupent la route; on les passe soit à gué si elles ne sont pas trop profondes, soit à la nage quand il n'y a pas un pont construit par les propriétaires voisins. Le pont, consistant en un arbre jeté d'une rive à l'autre, ne peut servir pour les chevaux; il faut donc transporter le bagage à dos d'homme, tandis que les chevaux traversent la rivière en nageant. Et qu'on ne croie pas que ces obstacles multipliés soient le propre d'un pays désert; c'est dans une des provinces les plus importantes de l'empire que les voyageurs ont à lutter contre ces périls et ces fatigues. La route que je suivais et qui va de Rio-Janeiro au district des Diamans est une des plus fréquentées du Brésil.

Villa-do-Principe, ou Ciudad-do-Serro, est situé à l'entrée du district des Diamans. Cette ville compte quatre mille habitans. Le commerce des diamans occupe la classe la plus riche de la population; c'est cette classe qui a pris parti pour le gouvernement dans les derniers troubles de la province. Un grand nombre de nègres trouvent des moyens d'existence dans le lavage des sables du Rio-do-Peixe, qui charrie des grains d'or presque pur; quant aux diamans qu'on retirait autrefois du fleuve, il y a plusieurs années qu'on n'en a trouvé un seul. Villa-do-Principe est dominée par une haute montagne fort riche,

dit-on, mais qui n'a été qu'imparfaitement explorée; je remarquai pourtant des traces d'anciennes galeries, aujourd'hui fermées par les éboulemens intérieurs.

Mon attention fut appelée à Villa-do-Principe sur l'état d'incurie où on laisse le cours des rivières. Le Rio-do-Peixe va se réunir au Rio-San-Antonio, qui se jette dans le Rio-Doce. On conçoit de quelle importance il serait pour ce district éloigné qu'une navigation régulière fût établie sur le fleuve. Une compagnie anglaise avait été formée, des bateaux à vapeur devaient remonter le Rio-Doce jusqu'à l'embouchure du Rio-San-Antonio. La compagnie, qui avait obtenu la concession de toutes les forêts bordant les rives du fleuve, forêts consistant en bois du Brésil, dont la valeur est très grande en Europe, et qui aurait été exporté en franchise de droit, paraît avoir été découragée par les difficultés que présentent les nombreux rapides du Rio-Doce. Un bateau à vapeur destiné à cette navigation était mis en vente; un des directeurs de la compagnie voulut recourir à un dernier moyen et donna au gouvernement l'assurance qu'il remplirait au nom de la compagnie toutes les conditions qui lui étaient imposées, si on voulait le soutenir et faciliter son entreprise. Je crois que ce projet de navigation sera abandonné. Les Anglais se borneront à exporter une grande quantité des bois qui leur sont concédés; ils ne voudront pas risquer dans une navigation périlleuse des bateaux à vapeur qui seraient bientôt mis hors d'état, tant à cause des rochers qui interrompent le cours de la navigation qu'à cause des arbres entraînés dans le lit de la rivière, et qu'il serait difficile de retirer.

Les Anglais ne sont pas seuls à défendre au Brésil la cause de la civilisation; mais ces nobles efforts échouent le plus souvent contre l'apathie du gouvernement et de la population. Une exploration a été faite en 1837 par un Français, afin de reconnaître le Rio-Micuri, qui coule à peu de distance de Minas-Novas. La rivière a été reconnue navigable; après dix jours de navigation dans un canot creusé sur le bord même de la rivière, M. Veyssière est arrivé à la mer. Son rapport a dû démontrer au gouvernement brésilien les avantages que pourrait offrir cette nouvelle voie de communication; cependant rien n'a été fait jusqu'ici pour en tirer parti. Le gouvernement fait grand bruit de toutes ces missions; il annonce à l'avance les immenses résultats qu'elles doivent produire, puis on abandonne les travaux commencés. L'état de malaise, de dénuement presque absolu de la province de Minas, la plus peuplée du Brésil, mérite vraiment une sérieuse attention, et il serait temps qu'on introduisît quelques change-

mens faciles et peu coûteux. La navigation du Rio-Doce, du Rio-Micuri, du Rio-Grande de Belmonte, quoique offrant des obstacles, peut devenir praticable, si des ingénieurs habiles sont envoyés sur les lieux, si des cartes sont dressées avec soin. Aujourd'hui l'intérieur de la province est entièrement inconnu, et je ne serais nullement étonné qu'on ne découvrît un de ces jours quelque nouvelle rivière navigable. Aucune province n'est arrosée par un aussi grand nombre de cours d'eau qui, presque tous, ont leurs sources dans la Mantiqueira, et se versent dans les quatre grands fleuves, Rio-Doce, Rio-Grande, Rio-San-Francisco, Rio-das-Mortes. Il faut toute l'incroyable apathie des Brésiliens pour que ces ressources naturelles n'aient pas encore été utilisées; et tandis qu'on abandonne les rivières sans penser à les rendre navigables, on parle d'un projet de chemin de fer que le gouvernement compte sans doute suspendre d'une montagne à l'autre.

Les anciennes formalités imposées aux voyageurs qui voulaient pénétrer dans le district des Diamans n'existent plus depuis que le monopole du gouvernement a été aboli. On entre et on sort librement, sans être soumis à aucune visite. Les diamans se vendent au plus offrant, et l'état ne prélève aucun droit sur la vente; il n'y a que l'or qui est soumis à un droit d'exportation et soi-disant de monnoyage. Il existait jadis un hôtel des monnaies à Villa-do-Principe; aujourd'hui il y a encore un directeur et des employés qui reçoivent leurs traitemens sans remplir aucune fonction. Le ministre des finances a proposé au congrès, en 1843, une loi qui autoriserait le gouvernement à vendre toutes les mines qui seraient découvertes, et même celles dont la propriété n'aurait pas été légalement reconnue. Ce décret s'appliquerait principalement au district de Tejucco (Diamantina), dont le gouvernement a dû abandonner l'exploitation, toute la population s'étant soulevée contre le monopole exercé jusqu'alors, et chacun ayant pris possession des terrains exploités par le gouvernement. Si cette mesure est adoptée et mise à exécution, les propriétaires actuels des mines exploitées devront entreprendre des travaux, soit pour le détournement de la rivière Jequitinonha, soit pour l'exploitation des terrains riches, abandonnés par crainte des nègres libres. Ceux-ci se croient en effet le droit d'exploiter toutes les terres, sans qu'aujourd'hui, dans l'état de la législation, on puisse mettre obstacle à leurs prétentions; car les terrains appartiennent au gouvernement, qui n'a jamais reconnu l'abandon que comme une nécessité, et le nègre qui travaille seul ne doit pas être traité plus sévèrement comme usurpateur que celui qui exploite un terrain avec vingt esclaves. La solution de cette question

se fera sans doute attendre; la mesure est repoussée aussi bien par la population libre que par les riches propriétaires. Le gouvernement craindra d'exciter une guerre civile, et le district des Diamans restera soumis au droit du plus fort.

Le pays change entièrement d'aspect aussitôt qu'on s'est éloigné de Villa-do-Principe. Après avoir suivi quelque temps les bords ombragés d'un ruisseau, on entre dans un pays montagneux, où l'on est entouré de masses de rochers d'une pierre sablonneuse; des groupes de cette pierre forment des collines isolées d'un aspect bizarre. La végétation se réduit à quelques chétifs palmiers, quelques mimosas, des plantes épineuses; le sol est desséché et aride. Après deux heures de route au milieu de ces pierres, je descendis sur les bords du Viao, un des affluens du Jequitinonha. Malgré la largeur de la rivière, le lit était peu profond, et nos chevaux purent le traverser sans mouiller nos bagages. Je laissai, à l'est, San-Gonzales et Milho-Velho, anciens lavages de diamans aujourd'hui presque abandonnés, et je côtoyai les bords du Viao. Forcé bientôt de m'arrêter dans une hôtellerie, je fus frappé d'une misère et d'une saleté qui dépassaient ce que j'avais pu observer jusqu'à ce jour. Pouvais-je me douter que je venais d'entrer dans le district des Diamans, ce mystérieux berceau de la richesse du Brésil?

II. — LES MINES DE DIAMANS ET LES PROPRIÉTAIRES BRÉSILIENS.

On raconte que les premiers diamans trouvés au Brésil, en 1729, furent envoyés en Portugal, puis en Hollande. La valeur de ces diamans fut bientôt comprise par les lapidaires hollandais. Ceux-ci passèrent un contrat avec le gouvernement portugais, qui s'engagea à leur livrer toutes les pierres trouvées dans le Serro-do-Frio. En 1772, le produit des mines de diamans retourna au Portugal, par suite de l'expiration du traité avec la Hollande. Le monopole exercé par le gouvernement s'est maintenu jusqu'à la révolution de 1831. A cette époque, les nègres chassèrent les intendans qui dirigeaient les travaux des lavages de diamans. Aujourd'hui, le district est exploité par des propriétaires d'esclaves, qui travaillent pour eux-mêmes dans des terrains nouveaux ou dans les anciennes exploitations du gouvernement.

Diamantina ou Tejucco, capitale du district, est situé à cinquante lieues d'Ouropreto, et cent vingt-cinq de Rio-Janeiro. Les caravanes mettent quarante-cinq et cinquante jours pour aller de Rio à Diamantina. La difficulté des voies de communication au Brésil multiplie en

quelque sorte les distances. Je n'ai jamais pu parcourir une lieue du pays en moins d'une heure et demie. La capitale du district diamantin est située sur le penchant d'une montagne; on y arrive à travers des terrains arides et recouverts de grès sablonneux. Les maisons, basses et de construction irrégulière, ont néanmoins un air d'élégance et de propreté qui surprend le voyageur habitué aux tristes aspects des cités brésiliennes. Aucun monument remarquable ne s'élève dans la ville; les églises ne se distinguent ni par le luxe intérieur ni par l'architecture; un marché mal tenu, dont le centre est occupé par un vaste hangar, est fréquenté par les nègres, qui viennent y débiter, chaque matin, le grain et les fourrages destinés à nourrir les chevaux. La nourriture d'un cheval coûte 3 francs par jour à Diamantina; on peut juger, par cet exemple, de la cherté des autres denrées. La stérilité du sol oblige les habitans à tirer leurs provisions de fermes éloignées; quant aux objets de luxe, ils viennent tous de Rio-Janeiro.

La société qui habite cette petite ville se distingue par la douceur et la cordialité qui règne dans ses relations avec les étrangers. Les habitans n'ont, il est vrai, que de bien rares occasions d'exercer leur hospitalité, car peu de voyageurs se dirigent vers cette partie du Brésil. Ce qui plaît dans leur accueil, c'est la franchise, la simplicité, l'abandon, qualités peu communes assurément dans le pays. Répondant sans embarras aux questions que vous leur adressez, ils cherchent avec empressement à vous être utiles : les femmes elles-mêmes secouent le joug de cette contrainte qui les rend, dans la plupart des autres villes, à peu près inabordables pour l'étranger. Elles prennent part à la conversation, et, si ce n'était ce désagréable accent portugais qui enlève tant de charme aux plus aimables causeries, on pourrait se croire, non plus au Brésil, mais dans une colonie d'Espagnols qui auraient gardé sans altération les manières affables de la mère-patrie.

On rencontre, aux environs de la ville, plusieurs *lavras* (lavages) d'or et de diamans. Je visitai successivement ceux de Vassoieras, du Mato, de Guinda et de Bromalinho; j'étais curieux de connaître par moi-même les ressources qu'offre aujourd'hui cette branche si importante de l'exploitation du sol brésilien. Grace à l'obligeance des propriétaires de *lavras*, je pus recueillir des notions précises et complètes sur les difficultés que présente l'extraction des diamans. Il y a dans cette recherche beaucoup de hasard. On emploie divers procédés pour recueillir le *cascalho* (sable qui enveloppe l'or et les diamans). A Vassoieras, un puits a été creusé dans le milieu du Jequitinonha, dont on a détourné les eaux au moyen d'un barrage. Le *cascalho* ainsi

retiré a produit plusieurs milliers de diamans. Souvent on lave deux fois le sable, et le second lavage rend encore une précieuse récolte. A la *lavra* du Mato, une des plus riches du district, l'exploitation consiste dans le lavage des terres de l'ancien lit du Jequitinonha, qui a été détourné depuis près d'un siècle. A Guinda, la couche de sable précieux est séparée de la surface du sol par la terre végétale, qui recouvre quelquefois une croûte rocailleuse, et souvent pour arriver au *cascalho* il n'y a d'autre moyen que de faire sauter les rochers. A Bromalinho, outre la couche de terre végétale, il faut traverser une couche d'argile épaisse de sept à huit pieds pour atteindre le *cascalho*. Les deux dernières *lavras* sont situées dans les *campos*, à environ deux lieues ouest de la ville. Les *campos* sont des plaines arides, à peine recouvertes d'une mousse légère. On ne peut travailler dans les *lavras* des *campos* que durant la saison des pluies. Le reste de l'année, le manque d'eau empêche de continuer les travaux.

Les moyens employés pour l'extraction des diamans n'ont guère changé depuis les premiers essais d'exploitation. Le prix de la main d'œuvre absorbant à peu près tous les bénéfices, les propriétaires de *lavras* ne peuvent espérer de faire fortune qu'à la condition de rencontrer des diamans de grande valeur. Pourtant, l'octave de trente-deux diamans se paie, à Tejucco, 400,000 reis (environ 1,200 francs) : je vis payer un seul diamant 1,800 francs. J'ai été étonné de la manière dont se font ces achats. Un nègre apporte des diamans, le négociant les examine, il se garderait bien de les peser; il offre un prix : si ce prix est accepté, le nègre dépose les diamans; dans le cas contraire, il va présenter aux autres négocians le produit de son travail. Souvent un diamant estimé par un négociant 1,000 fr. est payé 1,500 fr. par son voisin. Je disais à un riche Brésilien que le prix du diamant s'élevait chez nous dans une proportion réglée par le poids : il ne pouvait me comprendre, et me répondit qu'il achetait les diamans à la simple vue. Cette manière de procéder enlève toute régularité au commerce, et les acheteurs perdent souvent sur un marché, tandis qu'ils gagnent sur un autre.

Il y a dans la recherche du diamant, je l'ai dit, beaucoup de hasard. Pourtant les hommes qui s'occupent de cette exploitation prétendent reconnaître, à des signes certains, si le cascalho sera riche ou pauvre. La présence du pyrite de fer en fragmens, d'une certaine espèce de cailloux en forme de fèves noires, jaunes ou brunes, est un présage toujours accepté comme favorable. La formation des terrains qui contiennent les diamans varie sur chaque habitation, les symptômes indi-

cateurs varient aussi nécessairement. J'ai recueilli plus de vingt pierres différentes dont l'abondance dans le cascalho était considérée comme un indice de richesse. Parmi ces pierres, la *fava preta* (fève noire) était signalée comme accompagnant le diamant dans tous les terrains où il se trouve sur les bords du Jequitinonha.

Le lavage du cascalho exige une suite d'opérations qu'il est bon de faire connaître. La première consiste à exposer le cascalho à un fort courant d'eau, le sable est précipité sur un tamis en fer qui, mis en mouvement par un esclave, arrête les gros cailloux; le sable et les diamans sont entraînés. La seconde opération est moins simple, on place le sable dégagé des cailloux dans des cadres en bois fermés de trois côtés. Un nègre, tenant une grande écuelle de bois nommée *batea*, est placé du côté qui reste ouvert, et arrose continuellement le *cascalho*. L'eau, tombant avec force, enlève les petits cailloux, et, après une heure de travail, il ne reste plus qu'une faible quantité de cascalho, à peine le vingtième de ce qui avait été apporté pour remplir les cadres. La troisième et dernière opération consiste dans le *lavage à la batea* du sable précieux. Huit nègres se placent dans l'eau, chacun prend quatre à cinq livres de cascalho dans son écuelle, et l'agite en lui imprimant un mouvement circulaire. Renouvelant à chaque instant l'eau du lavage, il retire tous les cailloux sans valeur. Enfin le diamant apparaît, et sa cristallisation parfaite le fait reconnaître. Les nègres me montrèrent plusieurs fois des diamans dans leur *batea*, et j'avoue que, malgré ma bonne volonté, j'avais une peine infinie à les distinguer; il faut que les diamans soient très gros pour qu'on puisse les apercevoir pendant la seconde opération. Ce n'est généralement qu'à la troisième qu'on parvient à les trouver. J'assistai à une opération de lavage qui dura deux heures; huit nègres y étaient employés. Cette opération produisit sept diamans d'une valeur de 160 francs et une quantité d'or estimée 30 francs. Le cascalho était pauvre, et le propriétaire me parut mécontent du résultat obtenu. Des surveillans assistent à toutes les opérations. Aujourd'hui, du reste, les nègres sont traités avec moins de sévérité, et les vols ne sont peut-être pas aussi nombreux que du temps où l'exploitation était conduite par le gouvernement.

L'or et les diamans ne se trouvent pas seulement dans le lit du Jequitinonha : de récentes découvertes prouvent que les montagnes qui s'étendent de cette rivière jusqu'au San-Francisco renferment aussi des veines très fécondes. Un des affluens du San-Francisco, le Coëthe, a depuis long-temps été reconnu comme fort riche; mais des

fièvres pestilentielles ont enlevé tous ceux qui ont voulu explorer ses rives. La chaîne de montagnes désignée sous le nom de *Serra du Grand-Mogol*, située à environ cinquante-huit lieues de Diamantina, est le théâtre d'exploitations importantes. Malgré les fatigues inséparables d'une excursion dans les montagnes du Brésil, je résolus de me diriger vers la Serra du Grand-Mogol, sauf à retarder de quelques jours le voyage que je comptais faire sur le Jequitinonha jusqu'à Bahia. J'étais curieux de voir l'exploitation des diamans sous ses deux faces, dans le lit des rivières et sur le flanc des montagnes. La grande difficulté était de trouver un guide : l'excursion était périlleuse, il fallait traverser un pays désert pour se rendre dans un lieu éloigné de toute voie de communication. Un mulâtre s'était engagé à m'accompagner : après quelques jours de réflexion, la peur le prit, et il refusa de partir. Placé enfin dans l'alternative de m'accompagner ou de passer trois mois en prison, il s'arma de résolution, et je n'eus plus tard qu'à me louer de ses soins.

Je ne pris pas congé sans regret des aimables habitans de Diamantina; pendant mon séjour près d'eux, j'avais été vivement touché de l'empressement qu'ils mettaient à satisfaire ma curiosité. Je quittai Diamantina le 10 janvier 1843. Sans m'arrêter à Modania, petit village de deux cents maisons d'assez belle apparence, je traversai le Rio-Manso, et j'arrivai à l'*arroial* (bourg) qui porte le nom de la rivière. Cet *arroial*, bâti entre les deux bras du Rio-Manso sur une île assez fertile, compte six cents habitans et deux églises. Ce bourg est renommé pour la salubrité des environs, malgré l'élévation de la température. J'allai demander l'hospitalité à un vieux colonel, qui me donna quelques renseignemens curieux sur l'état de la province. Un missionnaire venait d'y exercer par ses prédications une grande influence. Mon hôte attribuait à l'effet des paroles du missionnaire la tranquillité qui n'a cessé de régner dans cette partie de la province, dont la population ne s'est pas soulevée contre le gouvernement. Le missionnaire avait engagé les fidèles, en venant à l'église, à apporter sur leur tête des pierres destinées aux réparations de ce temple. Les habitans avaient accompli scrupuleusement cette prescription, mais ils s'en étaient tenus là, et les pierres restées en tas attendaient encore la main de l'architecte. Les résultats moraux de la mission avaient été plus satisfaisans. On me cita plus de cent mariages conclus et célébrés, grace aux exhortations du prédicateur. Des filles même de mauvaise vie se signalèrent par leur zèle religieux. A Diamantina, comme dans tous les villages un peu importans du district, l'empresse-

ment des auditeurs avait été tel, qu'on avait peine à trouver place dans les églises. Toute la population environnante, à huit et dix lieues à la ronde, quittait ses travaux pour se rendre aux sermons. Des familles entières passaient huit ou dix jours loin de leurs habitations pour suivre des exercices de piété imposés par le missionnaire. Si ces pieuses tentatives, faites par des prédicateurs zélés, se multipliaient, elles auraient un effet salutaire sur les mœurs générales et particulièrement sur les mœurs du clergé. A l'époque de mon passage, il y avait six mois déjà que le missionnaire avait quitté Rio-Manso.

La route longue et triste qui mène à l'*arroial* du Grand-Mogol ne prépare que trop le voyageur aux pénibles impressions que l'aspect de ce lieu fait éprouver. Je mis sept jours à franchir les cinquante-huit lieues qui séparent l'arroial de Diamantina. Après avoir dépassé le Rio-Manso, on s'élève sur un de ces vastes plateaux que les Brésiliens nomment *chapadas*. Rien de plus monotone que les chapadas; mais on y marche du moins sur un terrain sec et uni. Quelques grandes fermes, de pauvres villages, se montrent çà et là dans les positions favorables aux cultures. A trente lieues environ de Diamantina, on rencontre le Jequitinonha. Le cours de la rivière, en cet endroit, est très rapide. Au-delà du Jequitinonha, on recommence à gravir. La route n'offre plus rien d'intéressant jusqu'à l'Itacambirason, qu'on traverse sur un pont jeté au milieu de rochers sauvages et d'une formation bizarre. Bientôt la végétation cesse entièrement, le pays devient de plus en plus âpre et désolé. Une haute colline sépare le voyageur de l'arroial du Grand-Mogol : après avoir franchi cette colline, le long de laquelle serpente une route détestable, on rencontre une caserne occupée par les troupes employées à la surveillance du district, puis on entre dans l'arroial, longue rue bordée de maisons pauvres et mal bâties. Une tristesse immense, insurmontable, saisit l'ame de celui qui voit se dérouler pour la première fois devant lui le site sauvage au milieu duquel s'élève le misérable village du Grand-Mogol. L'espoir de faire une rapide fortune peut seul décider l'homme à s'ensevelir vivant dans ces affreuses solitudes. Rien ne peut distraire les habitans de la poursuite obstinée des trésors. Il n'y a ici en présence que les plus tristes instincts de l'homme et les plus sombres aspects de la nature.

La chaîne de montagnes désignée sous le nom de Grand-Mogol, le Ribeiron et l'Itacambirason furent explorés pour la première fois en 1813. Dans le cours des années suivantes, le gouvernement envoya des employés chargés de diriger quelques travaux, et les diamans rendirent à la couronne d'immenses bénéfices. Forcé, après la révolution

qui mit fin au règne de don Pedro, d'abandonner le monopole des diamans, le gouvernement laissa tous les travaux inachevés, et la population des districts voisins se porta avec empressement sur le théâtre d'une exploitation qui promettait de devenir productive. Ainsi fut fondé, en 1833 et 1834, l'arroial du Grand-Mogol. Lorsque je visitai le district, en janvier 1843, ce village comptait déjà près de deux cents maisons. On avait commencé la construction d'une église. La population est composée en grande partie d'aventuriers, de spéculateurs, qui, venus là de tous les points du Brésil dans l'espoir de faire fortune, mènent en attendant une vie misérable. Les richesses si péniblement recueillies sont en effet à peu près inutiles à l'arroial : on n'obtient, en échange des diamans, que les objets de première nécessité, sans pouvoir à aucun prix se procurer les jouissances même les plus ordinaires. L'absence de toute communication, le danger qu'offrent les routes, où l'on est trop souvent dévalisé, détournent les caravanes d'entreprendre le voyage de Diamantina à la *serra*.

On comprend que les relations sociales n'offrent aucun charme au sein de l'étrange population du Grand-Mogol. Ces hommes vivent tous avec des maîtresses qu'ils soustraient soigneusement aux regards de l'étranger. Ils n'ont aucune instruction, et c'est en vain qu'on voudrait tirer de leur torpeur ces ames assoupies. On ne connaît dans l'arroial qu'un seul sujet de conversation : c'est le prix des diamans trouvés dans la semaine. L'aspect des maisons n'est pas moins triste que l'intérieur. De tous côtés, l'on n'aperçoit que des cabanes en bois; on remarque à peine quatre maisons à deux étages; les croisées manquent de vitres. Pour construire les murs, il a fallu apporter la terre d'une lieue de distance. Il en est de même pour quelques pauvres jardins où croît le bananier. Ce n'est qu'en couvrant les rochers de terre amassée avec effort, qu'on a pu obtenir une végétation imparfaite. Le Ribeiron, petit torrent sur les bords duquel la ville se prolonge depuis le pied de la montagne jusqu'à l'Itacambirason, charrie un sable très fin qu'on recueille avec soin. On conçoit, du reste, que, depuis dix ans qu'on travaille, les diamans que contenait ce torrent soient devenus plus rares. Il a fallu chercher d'autres terrains encore vierges d'exploration. Je parcourus les environs de l'arroial : plusieurs exploitations voisines ont produit de beaux résultats. Je m'arrêtai quelques instans à l'*aldea* de Muidos, qui doit son nom à la petitesse des diamans qu'on y a recueillis. Je visitai Coitès, exploitation commencée en 1840 seulement, et dont les diamans ont déjà rapporté 600,000 francs. Environ deux cents esclaves sont employés aux travaux; ils dépendent de ving

propriétaires différens. La première année, Coitès avait été exploitée par deux propriétaires aidés de trente esclaves seulement. Les heureuses découvertes qui furent faites attirèrent des concurrens; il fallut diviser et subdiviser le terrain exploité. Les premiers arrivés ne conservaient en effet aucun privilége, et chacun obtenait une quantité de terrain proportionnée au nombre d'esclaves qu'il employait. Le lit du Coitès a jusqu'ici produit une grande quantité de diamans, qui, pour la pureté, ne sont nullement inférieurs à ceux du Jequitinonha, seulement la couche de sable qui renferme les diamans est beaucoup moins rapprochée du sol que celle qu'on exploite sur les bords de cette rivière. Après la première couche de terre végétale, il faut traverser un terrain argileux, puis une couche épaisse formée par des rochers d'un grès sablonneux de formation secondaire. L'on parvient ensuite au cascalho, qui se trouve à environ cinquante pieds audessous du niveau du sol. S'il était possible de suivre cette couche de cascalho jusque dans l'intérieur de la montagne, les efforts des travailleurs seraient à coup sûr largement récompensés; mais, jusqu'ici, les tentatives n'ont eu que de fâcheux résultats. Les rochers, dont on avait ébranlé la base en remuant les terrains sans précaution, se sont affaissés en plusieurs endroits, et un grand nombre de nègres ont péri écrasés. Force a donc été de limiter les explorations au lit du Coitès et à ses deux rives. Malheureusement les travailleurs commencent à se porter en trop grand nombre sur les bords du Coités; les bénéfices deviennent presque nuls, et à l'époque où je visitai cette exploitation, la plupart des chercheurs de diamans songeaient à abandonner leurs travaux. Les plus entreprenans étaient partis pour la mine des Aroueras. J'eus le bonheur de rencontrer un docteur anglais, M. Deller, qui arrivait de cette mine, située à cent soixante lieues, presque au nord, dans la chaîne des montagnes à laquelle se rattache la Serra du Grand-Mogol. M. Deller voulut bien me faire part des observations qu'il avait faites sur les lieux mêmes. Je m'assurai, grace à lui, que les importantes découvertes faites aux Aroueras méritaient de fixer l'attention des Européens. Pour la première fois, peut-être, le diamant s'est trouvé dans un filon régulier. Il serait à désirer qu'un minéralogiste distingué explorât ces mines où le diamant n'a pas encore atteint sa formation complète, car il ne se présente jamais sous la forme cubique. Outre les mines des Aroueras, il y a dans la même chaîne celles de Suroué, Souvidor et Morro do Chapeo, qui toutes dépendent de la province de Bahia. Suroué a produit non-seulement des diamans, mais encore des fragmens d'or cristallisé,

d'un poids assez élevé, et presque pur. Cet or se trouvait au pied de la montagne, dans un terrain d'alluvion, et, dit-on, en grande abondance. Les diamans, quoique fragiles, sont plus brillans que ceux des Aroueras, et ont des formes plus régulières. Quant au Morro do Chapeo, exploité depuis longues années, les diamans y sont très fins, mais aussi très rares. Tout tend donc à prouver que la chaîne de montagnes qui s'étend depuis le Jequitinonha jusqu'au San-Francisco contient beaucoup d'or et de diamans. Ces découvertes inattendues ont donné de grandes espérances aux habitans de ces montagnes, et notamment à ceux de la Serra du Grand-Mogol. Tous ont l'espoir de découvrir de nouvelles mines; mais d'immenses dangers sont semés sur la route où se jettent avec tant d'empressement les spéculateurs. Aux Aroueras, les diamans sont tombés tout à coup de 600 francs, prix de l'octave, à moins de 300. L'abondance des diamans aurait pu racheter l'abaissement des prix, et les bénéfices seraient restés considérables; mais dans un désert aride, éloigné de plus de cent lieues d'un centre de population, les denrées les plus communes ont atteint une valeur presque fabuleuse. L'alquière de maïs, qui se vend généralement 2,000 reis (6 francs), se vendait aux Aroueras de 80 à 100 francs; l'alquière de riz coûtait 250 francs. Les mules ne trouvant aucune nourriture dans les abords de la mine, il fallait les envoyer chercher leur pâture à une et deux journées de distance. Quant à l'état moral des habitans, il était ce qu'il est partout où des aventuriers de toute classe s'agglomèrent sur un même point. Dans l'espace de six mois, sur une population de moins de deux cents personnes, il y avait eu dix-huit meurtres suivis de vol.

Je revins à l'arroial du Grand-Mogol, assez désenchanté du nouvel aspect sous lequel le Brésil s'offrait à moi; j'entendis tous les habitans se plaindre de la diminution des diamans. Les terres voisines, ayant été lavées et relavées, sont devenues stériles, et le Grand-Mogol sera, dans quelques années, abandonné par tous ces hommes qui n'y sont retenus que par le désir de faire fortune. J'assistai un dimanche à la vente des diamans. Les nègres apportent les pierres trouvées pendant la semaine, et vont d'un négociant à l'autre, espérant obtenir un prix avantageux; au dire des négocians, la quantité offerte ainsi diminue tous les mois, et, les diamans venant à manquer, le commerce est paralysé.

Les mines de diamans forment une branche importante des produits du Brésil, et il serait temps que le gouvernement adoptât quelques mesures d'utilité publique, qui, tout en lui permettant de prélever sur le produit des mines un impôt modéré, remédiassent aux nombreux

inconvéniens de la situation actuelle. Ou le monopole existe, et le gouvernement conserve tous les droits dont il a perdu la jouissance : il doit alors, dans une époque plus ou moins éloignée, poursuivre les propriétaires qui ont pris possession de ses établissemens abandonnés; — ou bien le monopole a cessé de fait et de droit : dans ce cas, la propriété des mines appartient à l'état; c'est à lui de faire les concessions de terrains, d'accorder des priviléges, de poser des conditions. Persister plus long-temps dans la vaine prétention de rétablir le monopole des diamans, et repousser toute demande de concession, de peur de consacrer légalement l'abandon de droits irrévocablement perdus, c'est vouloir se priver volontairement des ressources naturelles qu'offre un sol privilégié. Quel est l'homme disposant de capitaux un peu considérables qui voudrait les exposer aujourd'hui dans l'exploitation des diamans? S'il commence de grands travaux et parvient à mettre à découvert un cascalho productif, de nombreux concurrens viendront aussitôt réclamer leur part de ses bénéfices; s'il refuse, le poignard fera justice de ses résistances : force lui sera donc de consentir, car il ne peut adresser aucune plainte au gouvernement, qui ne reconnaîtrait pas ses droits. Dans l'état actuel de la législation brésilienne, il n'y a donc que les petits capitalistes qui se lancent dans la périlleuse recherche des diamans. Aussi tout se borne à des explorations dans le lit des rivières, nulle part on n'entreprend ces grands travaux qui seraient nécessaires pour détourner le Jequitinonha ou l'Arasuahy de leur cours; pourtant ces deux rivières, riches en or et en diamans, offriraient des bénéfices incalculables aux spéculateurs, et, pour les exploiter fructueusement, il faudrait risquer des capitaux bien moins considérables que ceux que les compagnies anglaises ont sacrifiés dans le travail des mines d'or : cette opinion peut aisément se justifier par des calculs. Le prix d'un nègre arrivant d'Afrique par Bahia varie de 1,500 à 2,500 francs. Au Grand-Mogol, le produit net d'un esclave est calculé à 600 francs par an; ainsi, en moins de trois ans de travail, le prix d'achat se trouve remboursé : je crois ce calcul également applicable à Diamantina. Dans tous les cas, en évaluant à dix ans la durée moyenne du travail qu'un nègre doit faire, il est facile de calculer les bénéfices du maître d'un grand nombre d'esclaves. En remplaçant les bras par les machines, on obtient doubles bénéfices, soit parce que les travaux sont plus étendus, soit parce que les dépenses diminuent. Si le gouvernement avait résolu d'exécuter le projet présenté au congrès, en vendant des concessions de terrains dans le district diamantin, et si des Européens intelligens profitaient de cette

occasion pour exploiter le sol abandonné aux mains inhabiles des Brésiliens, je suis convaincu que les capitaux avancés dans une telle entreprise seraient quintuplés en moins de deux ans. Les travaux des Européens serviraient de modèle aux habitans, et le pays gagnerait à la fois en richesse et en bien-être. La présence de géologues instruits amènerait aussi de nouvelles découvertes dans ces montagnes encore inexplorées pour la plupart. Malheureusement le Brésil, on le sait déjà, n'admet les étrangers qu'avec répugnance, et des obstacles de tout genre paralyseraient des efforts que le gouvernement craindrait d'encourager.

Je quittai, sans trop de regret, l'arroial du Grand-Mogol. Mon voyage dans l'intérieur du Brésil touchait à sa fin. Je comptais me rendre de l'arroial à Tocayos; je n'atteignis le but de ma course qu'après des fatigues et des retards considérables. Ces deux points ne sont séparés l'un de l'autre, cependant, que par une distance de trente lieues; mais mon guide m'avait égaré plusieurs fois. Après une marche de trois jours tantôt à travers des forêts vierges, tantôt au milieu d'arides *chapadas*, je n'arrivai qu'à la nuit devant l'habitation du lieutenant-colonel don Jose Muerta, chez qui je devais trouver l'hospitalité. Don Jose, prévenu de ma prochaine arrivée, m'attendait depuis quelque temps, et m'accueillit avec une aimable cordialité. Une fois descendu de cheval, j'oubliai promptement toutes mes souffrances; j'avais terminé cette longue et pénible excursion de la province de Minas-Geraës qui m'avait révélé toutes les misères et toutes les richesses du Brésil. Je n'avais plus qu'à descendre le Jequitinonha jusqu'à Belmonte, et à m'embarquer pour Bahia. Je connaissais l'intérieur du pays, il me restait à en visiter les côtes.

Tocayos est indiqué sur toutes les cartes et dans les ouvrages publiés sur le Brésil comme centre d'une population de deux mille ames. M'informant près du président de la province de Minas des ressources que pouvait m'offrir Tocayos, où je me proposais de m'embarquer, j'avais été étonné de sa réponse : il n'avait jamais entendu citer le nom de ce village. Je crus à une erreur; mais, arrivé à Tocayos, je dus reconnaître que le bourg de deux mille ames désigné sur les cartes se compose de deux ou trois *farendas*. Dans un rayon d'une lieue, je cherchai en vain un hameau. On ne rencontre ni habitans ni trace de commerce. Ce n'est qu'à Callao, village bâti à trois lieues du confluent de l'Arasuahy et du Jequitinonha, qu'il y a un mouvement commercial. Des canots partant de Callao se rendent au Salto, et rapportent un chargement de sel destiné à la nourriture des bestiaux, de l'huile, des vins et quelques étoffes grossières pour la consommation du pays; ils

doivent franchir, pour arriver à Callao, un chemin rapide, dangereux, et il y avait un an à peine, à l'époque de mon voyage, qu'un canot chargé avait péri avec trois bateliers. Du reste, le mouvement du commerce est peu important; vingt canots sont employés à cette navigation qui exige six jours pour descendre, et dix-huit à vingt pour remonter le fleuve. Le prix d'un canot, avec trois bateliers, varie de deux cents à deux cent cinquante francs. Si l'on calcule qu'un canot, avec trois hommes, ne peut guère à la remonte porter plus de deux tonneaux de marchandises encombrantes, on comprend que tous les articles expédiés par mer de Bahia à Belmonte, et de Belmonte à Callao par le Salto, doivent revenir fort cher. Il faudrait que les canots n'eussent qu'à transporter des articles de grande valeur et de peu de volume pour qu'il y eût avantage à les expédier par cette voie dans l'intérieur de la province, à Minas-Novas et à l'arroial du Grand-Mogol; mais, le chargement consistant presque toujours en sel, la navigation n'offre aucun bénéfice : aussi se trouve-t-elle limitée par les besoins restreints d'un district médiocrement peuplé. En revanche, l'éducation des bestiaux, dans ces terrains humides et souvent inondés par le Jequitinonha, procure quelques avantages. Les bestiaux, engraissés sans peine, sont envoyés à l'arroial du Grand-Mogol, et vendus quelquefois deux cents francs, rarement moins de cent francs, somme considérable pour ces provinces où l'argent manque, et où tout le commerce se réduit à des échanges.

J'avais envoyé à la chambre municipale de Minas-Novas l'ordre du président Bernardo de la Vieja, qui lui enjoignait de mettre à ma disposition un canot pour me conduire au Salto. L'ordre fut exécuté; je vis arriver à Tocayos un canot et trois bateliers. Mon voyage se trouvait ainsi facilité; je n'avais plus qu'à me munir de quelques provisions pour descendre le fleuve, car on m'assurait qu'il n'y avait aucune habitation sur les rives. Après quelques jours de repos, employés en préparatifs de navigation, je dus prendre congé de mon hôte José Muerta, et je montai dans mon canot. Deux ou trois peaux de bœuf, soutenues par des cerceaux, formaient au-dessus de ma tête une tente assez commode. Mon canot pouvait avoir trente pieds de long sur deux pieds et demi de large. Un canotier placé sur l'avant dirigeait avec une rame; les deux autres, toujours debout, ramaient en chantant. Don José Muerta ne voulut me quitter qu'après m'avoir accompagné jusqu'au confluent de l'Arasuahy; il me montra en chemin une chapelle qu'il faisait construire. Il espérait attirer quelques habitans et former un village, dont la situation offrirait plus d'avantages que celle de Callao. C'est à regret que je quittai cet homme, qui m'avait reçu avec

tant de bienveillance. Don José Muerta n'avait aucune des prétentions, aucun des vices de ses compatriotes; c'est un des hommes qui m'ont inspiré le plus de sympathies durant mon séjour au Brésil.

Le cours du Jequitinonha n'offre rien de remarquable. Les bords, généralement boisés, sont assez plats. Ce n'est qu'à quelque distance du fleuve que commencent les montagnes, qui tantôt courent parallèlement, tantôt viennent se rapprocher de son lit, ou se retirent à de grandes distances. Çà et là se présentent des rapides qu'on regarde comme dangereux; mais les eaux du fleuve étant hautes, ces rapides n'offrent aucune difficulté. Parfois sur les rives on aperçoit quelques champs de riz et de maïs; les habitations sont cachées par d'épais ombrages, et vous ne découvrez pas même une cabane. Des arbres entiers sont entraînés par les eaux; résistant au courant, ils forment avec les rochers épars dans le lit du fleuve des obstacles dangereux pour la navigation. Les bords du Jequitinonha sont ravagés par de nombreux insectes; des moustiques tourbillonnent dans l'air, qui est souvent obscurci par des bandes de fourmis ailées. Un bruit extraordinaire signale le passage de ces nuées menaçantes. Tous les arbres placés sur leur route sont dépouillés en peu d'instans; les habitans ne se préservent du fléau qu'en ménageant autour de leurs résidences un vaste espace inculte. Ces fourmis, qui se multiplient à l'infini, détruisent souvent toute une récolte.

Avant d'arriver au Salto, on traverse quelques-uns des rapides les plus dangereux du fleuve. Mes canotiers ne se décidèrent pas sans peine à franchir de nuit la chute appelée *Panellia cachoiera*. Malgré l'obscurité, je ne courus aucun danger sérieux. J'arrivai enfin à la *Cachoiera del Inferno;* les rapides se prolongent sur un espace de près de 500 mètres. Les rochers interceptent en plusieurs endroits le cours du fleuve; on risque à chaque instant de s'y briser, car le courant est très rapide, et il est difficile de manœuvrer les longs canots du Brésil. La chute de la Cachoiera est de trois à quatre pieds d'élévation sur une largeur de trente à quarante. La secousse que reçoit le canot est tellement forte, qu'il se remplit d'eau. Les moyens restreints dont dispose le Brésil ne permettent pas au gouvernement d'entreprendre les travaux nécessaires pour rendre ce passage praticable en tout temps. Cependant le danger que présentent les cataractes du Nil à Assouan est loin d'égaler celui qui vous menace à la chute de la Cachoiera del Inferno.

Deux heures plus tard, j'arrivais à Salto-Grande. Je comptai de Tocayos à cette ville environ soixante-douze lieues de navigation. Les

autorités du Salto, croyant sans doute que j'étais chargé d'une mission d'exploration, vinrent au-devant de moi en grande pompe, et on m'indiqua la maison que je devais occuper. Mon seul désir était d'arriver promptement à Bahia; on me promit que je pourrais partir le lendemain. Le Salto-Grande doit son nom aux chutes qui interrompent sur ce point le cours du Jequitinonha, et qui ne le cèdent en magnificence qu'aux chutes du Niagara. Je profitai de mon séjour au Salto pour visiter une aldea de Botocudos (tribu indienne). Le chef, distingué par le nom de *Piteauhy* (le grand), m'accueillit dans sa cabane, couverte de feuilles de cocotier. Ces Indiens sont renommés par leur adresse à tirer l'arc; j'étais curieux de les mettre à l'épreuve. Les sauvages s'empressèrent de satisfaire à mes désirs; une flèche lancée en l'air, après avoir presque entièrement disparu, revenait tomber à leurs pieds. Un malheureux oiseau, placé à cinquante pas de distance, fut tué dès le premier coup. J'obtins qu'ils me cédassent quelques arcs et des flèches; ils me demandèrent en échange de la toile commune, —voulant, disaient-ils, se faire un vêtement, — des hameçons et des couteaux. Je leur donnai ces objets, en y ajoutant de la viande et de la farine, qu'ils mangèrent avec avidité. Les femmes de ces Indiens étaient allées à la récolte des fruits sauvages, et, forcé de retourner au Salto, je ne pus les attendre. Un voyageur allemand, le prince Maximilien de Neuwied, a, dans un ouvrage curieux sur le Brésil, donné de nombreux détails sur les Botocudos et toutes ces races d'Indiens connus au Brésil sous le nom de *Mansos* (doux). Par ce nom, les habitans essaient de caractériser l'état d'apathie et d'insouciance demi-sauvage où vivent ces tribus. L'exemple de la population brésilienne est bien fait, au reste, pour dégoûter les Indiens de la civilisation.

Je quittai le Salto dans la soirée du 4 février, et j'arrivai à Belmonte après vingt heures de navigation. A partir du Salto, la rivière change de nom, et s'appelle Rio-Grande de Belmonte. Les deux rives sont couvertes de forêts que l'on commence à exploiter. Le *jaquaranda*, que nous connaissons sous le nom de palissandre, croît en grande abondance. Ces bois sont magnifiques; malheureusement ils ne tarderont pas à disparaître par suite de la négligence du gouvernement, qui laisse les habitans dévaster et brûler les taillis à leur guise. Du Salto à Belmonte, on ne remarque d'autres habitations que de pauvres cabanes, construites pour recevoir temporairement les hommes qui se livrent à l'exploitation du *jaquaranda*. Belmonte est situé sur la rive droite du fleuve, à environ deux lieues de la mer; l'entrée de la rivière se trouve fermée par une barre de sable qu'il est souvent difficile de

franchir. Ce village se compose d'une soixantaine de maisons, toutes d'un aspect misérable, construites en bois et recouvertes de feuilles de palmier. Les inondations du fleuve, qui ont plus d'une fois enlevé ces cabanes légères, ne permettent pas d'entreprendre des constructions plus solides sur un sol sablonneux et sans consistance. Chaque année, l'eau emporte avec elle de vastes portions de terrain, et souvent même elle entraîne les belles plantations de cocotiers qui entourent les maisons des habitans. Le commerce de Belmonte consiste en jaquaranda et autres bois précieux, ainsi qu'en noix de cocos (1), qu'on expédie à Bahia. Les retours se font en vins, bœuf salé, eaux-de-vie, étoffes, et sel. Expédiées dans le haut de la rivière, les denrées envoyées de Bahia parviennent jusqu'à Minas-Novas et à l'arroial du Grand-Mogol. Ce commerce occupe une quinzaine de barques jaugeant de 30 à 40 tonneaux. A mon arrivée à Belmonte, aucune de ces barques n'était dans le port, et je dus attendre qu'une occasion se présentât de gagner Canasvieras, d'où je comptais atteindre la mer pour me rendre à Bahia.

J'avais passé trois jours à Belmonte, et je quittai sans regret ce triste village. J'appris plus tard que j'étais parti à temps, car la maison dans laquelle j'étais logé fut enlevée par un débordement du fleuve peu d'instans après que je l'eus quittée. Au moment de mon départ, les eaux étaient déjà hautes. Après une navigation pénible, nous fûmes arrêtés par les sables. Il fallut descendre à terre, traverser les sables à pied, pour nous embarquer de nouveau sur le Rio-Salso, qui communique au Rio-Pardo, et atteindre Canasvieras. Des vents contraires et le débordement du Rio-Pardo me retinrent plusieurs jours dans ce misérable village, composé de deux cents maisons en bois. Le commerce de Canasvieras consiste en farine et en riz, qu'on expédie à Bahia avec quelques chargemens de jaquaranda. Il y a trois ans environ, quatre-vingts maisons furent emportées par un débordement. Pendant mon séjour, plus d'une vingtaine furent entraînées par les eaux. Les habitans mon-

(1) En calculant la valeur d'une noix de coco à 20 reis (5 centimes), un cocotier rapporte 12 francs par an. Le jaquaranda coûte de 30 à 40,000 reis (75 à 120 fr.) la douzaine de blocs ronds, carrés ou ovales, de 7 à 8 pieds de longueur sur une épaisseur d'environ 6 à dix pouces. Le fret jusqu'à Bahia est de 60 à 75 fr.; ces bois, rendus à Bahia, se vendent, selon leur qualité, de 200 à 300 fr. Aujourd'hui, l'extraction du jaquaranda est devenue plus coûteuse; tous les arbres qui étaient sur les rives ont été exploités. Il faut pénétrer dans l'intérieur des forêts; les frais se trouvent presque doublés par le transport jusqu'au lieu d'embarquement, car on ne peut frayer un passage aux blocs de jaquaranda qu'en abattant une grande quantité de bois.

traient une résignation admirable. Aussitôt qu'une maison semblait près d'être atteinte par le fleuve débordé, toute la famille se mettait à la démolir; la grande légèreté de ces constructions rendait le travail facile, et le courant n'entraînait que des matériaux de rebut. Enfin le temps redevint assez favorable pour me permettre de reprendre mon voyage. Je m'embarquai sur le Rio-Patype, car le capitaine de mon canot craignait d'affronter la barre du Rio-Pardo. Nous approchions de la mer; l'équipage se préparait avec hésitation à y entrer. Ce fut à force de cris, de tumulte, d'invocations à tous les saints du paradis, que mon capitaine prit du courage : il lança hardiment sa barque dans la barre, la brise nous souleva, nous étions en mer, et j'avoue que je m'en félicitai autant que mes pauvres matelots, qui croyaient avoir fait preuve d'une grande bravoure. Bientôt, en dépit de l'inexpérience et des lenteurs de l'équipage, je pus saluer la baie de Bahia, un des plus magnifiques panoramas du Brésil.

III. — BAHIA. — LES NOIRS AU BRÉSIL. — FERNAMBOUC.

L'histoire du premier établissement portugais dans la baie de Bahia est toute romanesque. En 1516, un navire part de Lisbonne pour les Indes orientales, fait naufrage sur des bas-fonds, au nord de la baie; l'équipage peut à peine se sauver. Descendus à terre, les Portugais sont saisis et massacrés par des anthropophages. Un seul, Alvarez Correo, parvient à éviter le triste sort de ses compagnons; les armes à feu qu'il a conservées inspirent aux Indiens une sainte terreur, les sauvages s'inclinent devant lui avec respect, ils l'appellent *Caramourou* (homme de feu). Intelligent et brave, Alvarez sait mériter la confiance de ces barbares, il marche à leur tête contre une peuplade ennemie, obtient la victoire, et reçoit pour récompense, avec la main de la fille d'un chef, l'honneur du commandement suprême. Bientôt, dégoûté de la vie sauvage, l'intrépide Portugais s'embarque sur un bâtiment français venu pour chercher sur la côte du Brésil le précieux bois de teinture. Accueilli en France par Henri II, ainsi que sa jeune femme, qui adopte la religion chrétienne, Alvarez retourne de nouveau vers sa tribu, après s'être engagé à établir des relations amicales entre la France et les Indiens soumis à son autorité. Au Brésil, de nouveaux obstacles ne tardèrent pas à mettre à l'épreuve le courage et les hautes facultés d'Alvarez Correo. Le chef portugais triompha de toutes ces difficultés, et exerça sur les peuplades indiennes une autorité bienfaisante. Sa femme se signala à ses côtés par une fermeté, un courage dignes de son époux.

En 1549, Thomé de Souza, envoyé par le Portugal, vint jeter les fondemens de la capitale du Brésil, car Bahia n'a perdu que depuis un siècle le droit de servir de résidence aux vice-rois envoyés de Lisbonne. Alvarez soutint de ses conseils et de son influence le nouveau gouverneur; il mourut entouré de l'estime générale. On admirait en lui cette mâle énergie, ces facultés puissantes qui semblèrent pendant un temps le privilége de la race portugaise. Aujourd'hui, il reste à peine un souvenir des anciens possesseurs de cette contrée fertile; la race des Indiens qu'Alvarez commandait a entièrement disparu; un monument consacré à la mémoire de sa femme dans la chapelle Da Graça, l'église la plus ancienne de Bahia, rappelle seul l'aventureuse destinée du chef portugais et de son intrépide compagne.

Après la mort d'Alvarez, la prospérité de Bahia grandit rapidement. La baie de Tous-les-Saints devint le port le plus fréquenté du Brésil, les bâtimens suffisaient à peine pour charger le sucre et le café déposés dans les magasins des riches négocians portugais. L'importance acquise par Rio-Janeiro put seule arrêter le développement commercial de Bahia. L'ancienne capitale lutta quelque temps encore avec la nouvelle; puis l'indépendance du Brésil, la suppression presque absolue de la traite des noirs, et enfin la rébellion de 1837, vinrent consommer sa ruine.

La ville de Bahia est divisée en deux parties. La ville basse est le centre du commerce; les magasins, les boutiques d'artisans animent cette longue rue étroite qui longe la plage, et où l'on respire les odeurs les plus nauséabondes. La douane et l'entrepôt où sont amoncelés tous les produits commerciaux de la province, l'arsenal et le chantier de marine, où l'on construit quelques bâtimens de guerre, les églises de la Conception et de Notre-Dame-du-Pilier, sont avec la bourse, les seuls édifices remarquables de cette partie de la ville. Les rues, étroites et malsaines, sont animées par les cris des noirs, qui portent de lourds fardeaux ou se disputent dans les nombreux cabarets avec des matelots ivres.

La ville haute, où l'on ne parvient qu'après avoir gravi une pente rapide, est moins fréquentée que la ville basse; mais l'ensemble de ses constructions, d'une architecture noble et régulière, quoiqu'un peu massive, mérite de fixer l'attention du voyageur. Bahia est le siége de l'archevêque métropolitain du Brésil. De beaux édifices vous rappellent son ancienne opulence; on remarque le théâtre, le palais du président, quelques églises. L'admirable vue de la baie, qu'on domine des hauteurs où s'élève la ville, complète heureusement le paysage. D'innombrables couvens attestent l'importance religieuse de Bahia. Le

nombre des moines et leurs richesses ont certainement beaucoup diminué, pourtant ils possèdent encore des biens considérables. Quelques-uns de leurs couvens, situés hors de la ville, ont été bâtis dans des situations délicieuses. Les cloîtres de femmes ont, à Bahia, un caractère tout particulier; on y passe le temps à fabriquer des fleurs en plumes, et le libertinage le plus éhonté règne parmi les recluses. Les exemples de cette bizarre alliance de la débauche et de la dévotion ne sont, au reste, pas rares au Brésil.

La population noire de Bahia est robuste et active. On est frappé de la beauté des négresses qui reviennent des fontaines situées près de la ville une cruche d'eau posée coquettement sur la tête. D'autres négresses vendent des fruits, des poteries de toute espèce, et restent assises sur le seuil des maisons. Les nègres sont occupés à tresser des chapeaux de paille ou des nattes de couleur. On reconnaît, chez les noirs de Bahia, les caractères d'une race intelligente et laborieuse.

La société de Bahia ne ressemble point à celle de Rio-Janeiro; on n'y retrouve pas l'arrogance et la raideur de ces grandes dames qui composent à Rio ce que l'on est convenu d'appeler la cour. Les relations du monde y offrent plus de charme; l'abandon, la cordialité, n'en sont point bannies. Les femmes jouissent d'une grande liberté; elles n'ont rien de cette gêne, de cette timidité qu'une sorte d'esclavage domestique donne trop souvent aux Brésiliennes. Elles se réunissent au théâtre, prennent part aux causeries du monde, et les maris, quoique très jaloux, permettent qu'on les accompagne. Ces femmes, qui ont toutes le désir de plaire, sont généralement peu jolies, et par leur teint olivâtre se rapprochent beaucoup des mulâtresses. Il faut leur savoir gré des efforts qu'elles font pour animer les tristes salons du Brésil et pour s'élever au-dessus de l'état d'infériorité sociale où leur sexe est réduit dans les autres provinces. Grace à leur aimable influence, Bahia conserve assez fidèlement les mœurs européennes; la ville a ses fêtes, ses jours d'ivresse et d'oubli, son carnaval. C'est un étrange plaisir que ce carnaval de Bahia. Pendant trois jours, toutes les affaires sont suspendues; si vous sortez, assailli de tous côtés par des cruches d'eau qu'on vous jette à la tête, vous rentrez, meurtri, mouillé, blessé souvent. Il se peut cependant qu'une jolie femme vous lance un fruit de cire rempli d'une eau parfumée, et alors rien ne vous empêche de vous introduire chez elle, car toutes les maisons restent ouvertes. Que de liaisons ont commencé pendant les *intrudos!* Aussi les jeunes gens et les femmes conservent-ils avec un soin jaloux la

vieille coutume du carnaval. Il est à croire que ces galantes traditions ne se perdront pas de si tôt à Bahia.

L'ancienne capitale du Brésil est le siége de quelques industries qui ne sont pas sans importance. On y fabrique les seuls cigares qu'on puisse obtenir au Brésil. Si les habitans apportaient plus de soin dans cette fabrication, leur tabac, qui est d'une bonne qualité, serait recherché bientôt sur les marchés d'Europe. Les fleurs en plumes fabriquées par les religieuses sont, avec les cigares et quelques poteries communes, des industries particulières à Bahia. La ville compte même des manufactures, encore en enfance il est vrai; mais une manufacture est chose rare au Brésil. Une fabrique de savon est en pleine activité et suffit en partie aux besoins de la population. L'école de médecine est dans un état déplorable; c'est pitié vraiment que d'envoyer des élèves à un établissement pareil, où la bibliothèque reste entassée dans une chambre toujours fermée, et où l'on chercherait en vain des instrumens de chirurgie. L'hôpital militaire, un hôpital pour les pauvres, méritent d'être cités en revanche parmi les édifices utiles que renferme la ville haute. Ces diverses institutions rappellent que Bahia fut pendant long-temps la première ville de l'empire.

Ne pouvant me résoudre à loger dans les auberges de Bahia, qui sont d'une saleté repoussante, je fus trop heureux d'accepter l'hospitalité que notre consul voulut bien m'offrir. Sa charmante maison de la Vittoria est située dans un des faubourgs de la ville adopté par tous les négocians riches, qui, obligés de passer leur journée dans la ville basse, trouvent le soir sous les frais ombrages de leurs jardins un délassement plein de charmes. La chaleur est si forte, qu'il est rarement possible de monter à cheval pendant le jour. Le moyen de transport le plus en usage est la *cadeira*, espèce de fauteuil couvert, protégé par des rideaux et porté sur les épaules de deux esclaves. Ces litières fermées sont très recherchées par les femmes, qui en profitent pour se rendre chez leurs amans en dépit des jaloux. Chaque famille un peu riche a sa cadeira particulière avec des rideaux de soie damassée, un fauteuil richement orné et des nègres en livrée. On emploie habituellement pendant la journée des cadeiras de louage, et on réserve pour les grandes réunions l'usage de la cadeira particulière. Les nègres congos, employés au service de ces litières, sont généralement de beaux hommes, d'une grande intelligence. Plus intéressés que les autres races de nègres, les congos amassent l'argent qu'ils gagnent afin de se racheter après quelques années de travail. Tous préfèrent obtenir la liberté de travailler pour leur compte, moyennant

une redevance journalière, plutôt que de rester soit sur une habitation, soit dans la maison de leur maître. A la vue de ces nègres robustes et hardis, on ne peut se défendre de réflexions pénibles sur l'état de la population noire vis-à-vis des blancs. C'est ainsi qu'au Brésil l'esprit est toujours invinciblement reporté vers les grands problèmes qui travaillent ce pays. Parmi ces problèmes, celui de l'avenir des noirs est assurément un des plus redoutables.

Quelle que soit l'apathie du gouvernement brésilien, il est des situations qu'on n'envisage pas long-temps de sang-froid. Les hommes placés à la tête des affaires commencent eux-mêmes à être effrayés du nombre d'esclaves qui ont su conquérir la liberté depuis quelques années. Ce nombre pour Bahia seul s'élève à douze mille. On avait voulu interdire aux nègres libres la résidence de la ville, mais cette mesure par trop brutale n'aurait jamais pu être mise à exécution. On s'est borné à imposer aux nègres une capitation qu'ils espèrent un jour se faire rembourser par les Portugais, contre lesquels ils nourrissent une haine que les odieux massacres commis en 1838 n'ont pas encore satisfaite. L'insurrection de 1838, quoique restée sans résultat, est un fait bien plus grave que la rébellion de la province de Minas-Geraes en 1841. A Bahia, le cri des révoltés était : *Mort aux Portugais!* Tous les hommes de race blanche tombaient assassinés dans les rues, leurs maisons étaient envahies, et ceux qui purent fuir à quelque distance de la ville échappèrent seuls à la rage des nègres libres et des mulâtres. Sabino, médecin distingué, homme capable et résolu, était à la tête du mouvement révolutionnaire. Le but des insurgés était de proclamer une république fédérative après s'être affranchis de l'autorité des Portugais, qui, tous négocians riches et disposant d'immenses capitaux, avaient la haute main sur l'administration de la province. D'horribles atrocités furent commises pendant les cinq mois que dura le gouvernement révolutionnaire. Les nègres, les mulâtres, frappaient de sang-froid et sans pitié tous les Portugais. Si la victime n'était que blessée, malheur à celui qui eût tenté de la secourir! Un médecin français, passant dans une des rues les plus fréquentées, vit un Portugais expirant; il reconnaît un de ses amis et s'élance pour donner des soins au blessé. Les meurtriers, qui n'étaient pas loin, reviennent aussitôt sur leurs pas, et enlevant de force le docteur : « Tu es Français, lui disent-ils, cela te sauve; mais si jamais tu oses secourir un Portugais, malheur à toi! » Saisi par ces hommes ou plutôt par ces bêtes féroces qui tenaient leurs poignards sur sa poitrine, le Français dut laisser expirer son ami sans secours.

Les troupes impériales vinrent enfin mettre le siége par terre et par mer devant la ville insurgée. Cerné de toutes parts, le mulâtre Sabino organisa une vigoureuse défense; toute la population libre ou esclave s'unit à lui, et ce ne fut qu'après quatre jours d'assaut que les troupes purent occuper Bahia. Sabino, voyant que la résistance devenait impossible, voulut incendier la ville; on mit le feu dans tous les quartiers, mais les troupes purent l'éteindre, et Bahia échappa à une entière destruction. Traqué par les vainqueurs, le chef des rebelles chercha un refuge chez le consul de France; mais à peine y était-il entré, que les soldats envoyés à sa poursuite vinrent le réclamer : n'obtenant aucune réponse, ils pénétrèrent dans la maison du consul, et Sabino, qui s'était jeté tout nu sous un lit, fut arrêté. Le gouvernement, satisfait de son triomphe, ne se crut pas assez fort pour sévir contre les rebelles. On accorda une amnistie à tous ceux qui firent leur soumission, et Sabino fut envoyé dans la province de Matto-Grosso, où il jouit en ce moment d'une entière liberté.

La question soulevée à cette époque se représentera quelque jour, et le chef des insurgés de 1838, homme jeune encore, pourra bien causer de nouveaux embarras au gouvernement. C'est de Bahia que partira, sans aucun doute, le premier cri de révolte contre la centralisation de Rio-Janeiro. Le nombre des mulâtres s'accroît à Bahia dans une proportion menaçante, autour d'eux se groupent tous les nègres qui parviennent à se racheter par leur travail, et cette population farouche ne subit qu'à regret la domination des blancs. Un nouveau massacre des Portugais établis dans la province sera le signal de désordres que le ministère brésilien aura peine à réprimer : la saisie d'un bâtiment négrier par les Anglais, sur les côtes du Brésil, peut d'un jour à l'autre provoquer une terrible explosion. En effet, ce que les hommes de couleur reprochent aux Portugais, c'est moins de maintenir l'esclavage que de ne pas défendre leurs droits contre les exigences de l'Europe. Aussi dans toute l'étendue non-seulement de la province de Bahia, mais de l'empire, les Anglais, qui ont eu de nombreux démêlés avec le gouvernement brésilien, sont abhorrés, et si une révolution amenait une république fédérative, les négocians de cette nation seraient forcés de s'éloigner pour sauver leur existence. Les Français jouissent de plus d'influence personnelle et obtiennent plus de confiance; leur vie serait protégée, mais leurs intérêts auraient à souffrir d'une révolution qui tendrait à isoler le Brésil de l'Europe et constituerait sous le titre de république un gouvernement incapable d'inspirer la confiance au commerce. Tous les hommes influens de Bahia ne peuvent songer sans

tristesse à l'avenir de leur pays; le président de la province lui-même convient qu'il est impossible de prévoir la fin des convulsions intérieures au prix desquelles le Brésil a acheté l'indépendance. Le gouvernement voit le mal, les autorités le signalent; l'assemblée de la province propose des résolutions, on va même jusqu'à en adopter, jamais on ne les exécute. Si quelque faute est commise, c'est à l'influence des étrangers qu'on l'attribue. On semble attendre les réactions, on les prépare, tandis qu'il serait possible encore de les prévenir en développant la prospérité matérielle, en assurant le bien-être et le calme à une population inquiète et misérable.

Le président de Bahia, dans un de ses rapports à l'assemblée provinciale, observe que le commerce, depuis la rébellion du 7 novembre 1837, a été chaque année en décroissant. Les autres provinces ont dû, en effet, chercher à Rio-Janeiro les produits que le blocus les empêchait de demander à Bahia. Les menaces dont plusieurs négocians portugais ont été victimes ont contribué aussi à la stagnation des affaires : la culture a diminué comme le commerce. Aujourd'hui, pour qu'un navire marchand complète son chargement, il doit attendre près de trois mois; ce surcroît de dépenses ne peut être comblé que par d'immenses bénéfices : toutes ces causes réunies ont amené les résultats signalés dans le rapport du président. La valeur des importations d'Europe s'est élevée de 1840 à 1841, pour la province de Bahia, à environ 22 millions de francs; les exportations n'ont pas dépassé 19 millions. De 1841 à 1842, l'importation s'est élevée à 23 millions, l'exportation seulement à 15 millions. Les revenus de la douane ont également subi une notable décroissance en 1840; malgré l'élévation des tarifs sur les vins, ils avaient dépassé 540,000 francs; en 1841, ils tombaient à 420,000 francs, et le ministre des finances, dans son rapport au congrès, annonçait une nouvelle diminution pour 1842.

Parmi les bâtimens d'Europe qui touchent à Bahia, beaucoup sont destinés à la côte d'Afrique, et viennent compléter leur chargement en achetant du rhum et des liqueurs fortes, avidement recherchées par tous les nègres de la côte. Les mesures prises contre la traite expliquent en partie l'état d'abandon dans lequel languit Bahia. D'après les traités du Brésil avec l'Angleterre, le commerce des esclaves ne devrait plus exister; mais favorisé par les autorités du pays, offrant des bénéfices hors de toute proportion avec les risques à courir, ce commerce n'est nulle part aussi actif qu'à Bahia. Des goëlettes d'une marche supérieure, construites aux États-Unis, sont employées à ce trafic. Une goëlette, dont la valeur avec son chargement était estimée à cent mille

francs, vint mouiller dans la rade pendant mon séjour à Bahia; elle ramenait six cents esclaves, ce chargement valait un million. Ainsi, en supposant que sur dix bâtimens un seul échappe, le négociant qui les a armés couvre ses dépenses; mais c'est porter les choses au pire, et ordinairement, sur trois goëlettes expédiées pour la traite, à peine une seule est saisie, les deux autres rentrent au port avec leur chargement d'esclaves. On comprend que de si belles chances encouragent les hommes entreprenans qui veulent faire fortune à tout prix.

Si l'émancipation des nègres n'était pour l'Angleterre qu'une préoccupation morale et religieuse, on admirerait ses efforts et on louerait sa persévérance dans la poursuite de la traite. Malheureusement il est difficile, pour qui a vu Sierra-Leone, de conserver quelque illusion sur le mobile qui inspire cette croisade philanthropique. Les nègres enlevés aux bâtimens qui font la traite subissent à Sierra-Leone un esclavage plus odieux que dans toutes les autres colonies du monde. Avant d'atteindre cette île, les malheureux, entassés dans la prison flottante d'un navire, succombent le plus souvent aux souffrances d'une captivité atroce. Un médecin anglais, dont le témoignage ne peut être suspect, assure qu'il a vu périr, dans une seule nuit, vingt-cinq nègres étouffés, faute d'air et de soins, sur un de ces bâtimens armés pour la cause de l'humanité et de la civilisation. Arrivés à Sierra-Leone, les nègres sont remis, sous le nom d'engagés, à des planteurs anglais. La durée de l'engagement est de quatorze ans. Souvent leurs maîtres les revendent sans nul scrupule avant l'expiration de ce terme, et ils n'ont besoin, pour se mettre à couvert, que de certifier le décès de l'engagé; il est arrivé que des nègres vendus par les planteurs de Sierra-Leone ont été livrés de nouveau à des négriers. Tous ceux qui ont visité le Brésil ont rencontré de ces esclaves; j'eus d'abord peine à croire, je l'avoue, que l'Angleterre tolérât de semblables abus, mais j'ai dû me rendre à l'évidence. Les nègres sont esclaves à Sierra-Leone comme au Brésil, car l'engagement de quatorze ans ne peut être considéré que comme un esclavage perpétuel dissimulé. Il est fâcheux que l'état intérieur de cette colonie anglaise soit aussi peu connu. Si j'en crois des renseignemens dignes de foi qui m'ont été communiqués, le traitement imposé aux nègres par les planteurs anglais ne ferait guère honneur à la philanthropie britannique.

C'est à Bahia que se passa l'affaire du brick français *le Marabout*, saisi à sa sortie du mouillage par le commandant du *Cygne*, capitaine Christie. Le saisie du bâtiment français fut motivée par la présence de planches que le capitaine n'avait emportées qu'après s'être

muni d'une autorisation du consul. *Le Marabout* fut ramené à Bahia : le consul protesta contre l'arrestation; mais avant qu'il eût pu obtenir la liberté des passagers et de l'équipage français, le capitaine Christie partit pour Rio-Janeiro, afin de s'assurer l'approbation de ses chefs, et ceux-ci, sans autre information, envoyèrent à Cayenne le bâtiment français pour que justice fût faite. Ce qu'on voulait fut obtenu, justice fut faite, car on condamna le capitaine anglais à des dommages-intérêts; mais ce n'était qu'un faible dédommagement pour les souffrances qu'il avait imposées aux passagers d'un équipage français injustement détenus. Le gouvernement britannique sembla même vouloir indemniser le capitaine Christie; on ne le rappela qu'en lui accordant de l'avancement.

L'arrogance des officiers anglais chargés de réprimer la traite est une cause toujours renaissante de pourparlers et de complications. Le capitaine Nott, commandant du *Partridge*, avait vu un bâtiment suspect entrer à Sainte-Catherine, mais il n'avait pu le visiter. Il se présente devant les autorités brésiliennes, et les somme de lui livrer le bâtiment avant la nuit, sinon il tirera sur la ville. Les autorités indignées protestent contre cette violence et refusent d'obéir. Le pauvre capitaine en fut pour sa colère, il dut se retirer sans même avoir exécuté sa menace. Cette attitude hautaine des commandans des croisières anglaises indispose, on le comprend sans peine, toute la population du Brésil, et l'Angleterre, au lieu d'atteindre son but, s'en éloigne, car ces manifestations maladroites ne servent qu'à provoquer une sourde résistance. Il y a d'ailleurs une contradiction flagrante entre les prétentions de l'Angleterre et la conduite de ceux qui la représentent au Brésil. Outre les compagnies anglaises qui possèdent des esclaves, on voit les agens de l'Angleterre et ses négocians acheter, pendant leur séjour dans l'empire, des noirs qu'ils vendent à leur départ. Le ministre d'Angleterre à Rio-Janeiro n'est servi que par des esclaves; il lui serait facile de s'entourer d'hommes libres, mais leur service serait plus coûteux, et la philanthropie doit se taire devant le bon marché. Quelle autorité peuvent avoir les représentations de M. Hamilton contre un abus dont ce ministre profite tout le premier? Le résultat le plus positif des croisières anglaises est de procurer d'immenses bénéfices aux bâtimens de guerre qui y sont employés. Aussi les capitaines ne pensent-ils qu'à faire fortune; ce qu'ils poursuivent avant tout, c'est l'indemnité qu'on leur alloue comme récompense; si l'on supprimait l'indemnité, s'ils n'avaient plus qu'à exécuter les ordres de leur gouvernement, on aime à croire que, moins éblouis par l'appât du gain, ils agiraient avec plus de dignité et de prudence.

Mon voyage ne se terminait pas à Bahia; les côtes du Brésil méritent d'être visitées avec attention. Les villes maritimes, plus fréquentées par les étrangers, ont une physionomie curieuse et piquante. Quand on a vu la population livrée à elle-même dans l'intérieur du pays, on aime à la retrouver, sur les côtes, en présence du commerce européen. C'est un plaisir qu'on achète, il est vrai, par d'énormes tribulations. Rien de plus sale et de plus mal tenu qu'un paquebot brésilien : des porcs se promènent librement sur l'avant; sur l'arrière, dindons et poulets errent à leur aise. La toilette du bord n'ayant lieu qu'une fois par mois, il se forme sur le pont une poussière épaisse qui colore le bois, dont vous n'apercevez plus la couleur primitive. Les repas ne répondent que trop à ces tristes apparences; il est impossible d'y toucher sans dégoût. Le prix du passage est assez élevé, néanmoins l'entreprise a peine à se soutenir : il y a si peu de passagers, que les frais ne sont pas couverts; il faut que le gouvernement alloue pour chaque voyage une indemnité qui est évaluée à un million par an. La compagnie doit expédier un paquebot tous les vingt jours de Rio-Janeiro. Ce paquebot, après avoir touché à Bahia, Maceyo, Fernambouc, Céara, San-Luis-de-Maragnan et Sainte-Marie-de-Belem, retourne à Rio-Janeiro en s'arrêtant dans les mêmes villes. Le trajet doit durer deux mois; mais, dans l'état actuel de la navigation brésilienne, on ne peut attendre aucune régularité dans le service des dépêches. Les machines, mal dirigées par des ingénieurs anglais, ou plutôt par de simples chauffeurs, exigent de continuelles réparations, et, au lieu de deux mois, il faut calculer au moins trois mois pour faire un voyage qui n'offre aucun danger.

Deux jours après avoir quitté Bahia, nous entrions dans le port de Maceyo, en évitant les nombreux bancs de sable qui en défendent l'entrée. Maceyo est une ville toute neuve, dont les deux cents maisons forment une longue rue assez large et bien aérée. On remarque chez les habitans quelque activité. La province d'Alogoas, où se trouve Maceyo, est une des moins étendues du Brésil; elle faisait autrefois partie, comme district, de la province de Fernambouc. La population s'élève à 140,000 ames. Des bois de construction, l'huile de coco, le sel, qu'on récolte en abondance et qui est expédié pour la province de Minas, forment, avec le coton, le riz et le maïs, les objets d'exportation de cette province, dont le commerce acquiert chaque année une plus grande importance. Depuis la révolution d'Alogoas, qui a éclaté en 1833 et ne s'est terminée qu'en 1835, il y a eu dans cette province des symptômes notables de prospérité. Les revenus de la douane, qui n'étaient, de 1837 à 1839, que de 30,000 francs,

se sont élevés, de 1839 à 1840, à 67,000 francs, et atteignaient, de 1840 à 1841, plus de 100,000 francs. La période de 1840 à 1841 a, du reste, été une des plus brillantes qu'ait traversées le commerce d'Alogoas. Les importations des pays étrangers, Europe et États-Unis, ont été estimées 2 millions; les exportations, 1,500,000 francs. De 1841 à 1842, l'importation s'est trouvée réduite à 1,345,000 francs, et l'exportation à 1,200,000 francs. Le président de la province d'Alogoas, dans un rapport à l'assemblée provinciale, propose l'établissement d'une colonie, où tous ceux qui sont inoccupés et n'ont aucun moyen avoué d'existence seraient assujettis au travail. « Cette colonie aurait, dit-il, non-seulement l'avantage d'augmenter les produits de la province, mais elle déciderait aussi le reste de la population à s'assurer, par la culture des terres, une existence honnête; car ce n'est pas la population qui manque, mais la plupart des habitans sont ou inutiles ou dangereux pour la société. » Si des mesures aussi énergiques pouvaient être adoptées dans tout le Brésil, je ne doute pas que le malaise général ne cessât bientôt; les ressources abondent, et la prospérité matérielle ne dépend que de la bonne volonté des habitans.

Après une journée passée à Maceyo, il fallut s'embarquer de nouveau pour gagner Fernambouc. Nous longeâmes les rochers bizarrement taillés qui se prolongent sur la côte du Brésil jusqu'au passage étroit qui sert d'entrée aux bassins contenus entre ce môle naturel et le Récife. On désigne sous ce nom une partie de la cité actuelle de Fernambouc, formée de la réunion de deux villes, Olinda et le Récife.

La ville d'Olinda fut fondée par Duarte Coelho Pereira, en 1535. Celle du Récife fut bâtie par les Hollandais, sous Maurice de Nassau. Construit sur plusieurs bancs de sable séparés par diverses criques et par l'embouchure de deux rivières que trois ponts réunissent, le Récife se subdivise en trois parties : le Récife proprement dit, qui comprend les forts et tous les magasins des négocians; Saint-Antoine, où sont les principales églises et le palais du président; enfin, Boa-Vista, où se trouvent l'évêché, des couvens, quelques églises et les résidences des plus riches négocians, bâties au milieu de magnifiques jardins. Olinda, isolée du Récife et bâtie sur une colline élevée, perd chaque jour de son importance. Ses rues sont désertes, ses maisons inhabitées. Les moines, retirés dans quelques couvens de cette ville, jouissent seuls de l'air pur qu'on respire à Olinda; la population s'est éloignée d'un séjour où l'eau manquait, pour se porter dans le Récife où l'attirent une position plus favorable et le mouvement des affaires.

Les débordemens presque annuels de deux rivières, le Biberibe et

le Capivari, rendent le séjour de Fernambouc très malsain; après la saison des pluies, les eaux accumulées ne trouvent pas d'écoulement; elles remplissent les maisons, et l'évaporation cause des fièvres qu'il est difficile aux étrangers d'éviter. Depuis quelques années, le gouvernement a entrepris des travaux d'art pour favoriser l'écoulement des eaux. Des digues sont commencées pour arrêter les débordemens. On attend avec confiance l'achèvement de ces travaux, dirigés par un ingénieur français, M. Vauthier. Déjà un bateau employé au curage du port a produit une amélioration notable. Les bâtimens qui ont un tirant d'eau de dix pieds arrivent jusqu'aux magasins de coton; auparavant ils devaient rester à distance, faute de profondeur nécessaire.

Les revenus de la douane s'élèvent à environ 5 millions; l'année de 1841 à 1842 présentait un déficit de 300,000 francs sur les années précédentes. Cette diminution dans les revenus était attribuée à la mauvaise récolte du coton et au bas prix des sucres de la province. Le coton de Fernambouc, recherché jadis à cause de ses longues soies, ne peut plus supporter la concurrence avec le coton des États-Unis; la différence de prix est hors de proportion avec la différence de qualité. Aujourd'hui, l'*arrobe* (trente-deux livres) se vend 15 francs. Les frais de transport absorbent tous les bénéfices du cultivateur, et le coton n'est enlevé que par les bâtimens qui ne peuvent obtenir d'autres objets d'échange pour compléter leur chargement de retour. Le sucre, quoique d'une qualité inférieure à celui de Rio-Janeiro, par suite de la négligence apportée à la fabrication, est devenu le produit le plus important de la province; ce sont les négocians allemands qui enlèvent cette denrée. Les rapports avec l'Angleterre ont à peu près cessé; les États-Unis et Hambourg pourvoient presque seuls aux besoins de la province. Le commerce avec la France est insignifiant. On ne compte à Fernambouc qu'un petit nombre de maisons de négocians français, mais beaucoup de magasins de détail. Les autorités de la province ont compris l'avantage qui résulterait pour tous d'une amélioration dans la fabrication du sucre. Un de nos compatriotes, ancien planteur des colonies, a reçu pour mission d'indiquer à tous les propriétaires les changemens à introduire dans les moulins pour écraser la canne, et dans les chaudières destinées à la cuisson. La question de la qualité du sucre est d'autant plus importante pour le planteur, que les droits seuls de transport doublent les frais. Obtenir une qualité supérieure à des prix plus élevés doit donc être le but de tous les propriétaires : il leur suffit d'adopter quelques changemens faciles pour améliorer leur situation, et les autorités ont raison de chercher

à détruire ces habitudes de routine qui rendent infructueuses les terres les plus fertiles.

Les environs de Fernambouc sont assez boisés; une des îles formées par le Capivari est entièrement couverte de cocotiers. A partir de la côte, le sol s'élève graduellement, et la population diminue. Les terrains humides situés sur le bord de la mer sont impropres à la culture; les terrains élevés, qu'on désigne sous le nom de *Sertaon*, sont d'une aridité déplorable. Pendant des jours entiers, vous errez dans les plaines du Sertaon sans rencontrer une source pour étancher votre soif. Le sol qui environne Fernambouc étant peu accidenté, les Brésiliens ont pu entretenir les routes construites autrefois par les Hollandais, routes fort belles, mais qui ne peuvent suffire aux besoins de la province, car elles ne s'étendent que dans un étroit rayon autour de la ville. Ce n'est pas seulement dans ces travaux que la Hollande a marqué son passage : la construction des maisons, l'ensemble régulier et propre des différentes divisions de la ville, tout concourt à vous faire oublier le Brésil; on se croit transporté dans une ville néerlandaise, et l'illusion ne cesse qu'à la vue des nègres accablés de fardeaux, ou des hommes du Sertaon, venus quelquefois de cent lieues de l'intérieur, sur des chevaux efflanqués, avec un chargement de coton. Les mœurs sont, dit-on, moins faciles à Fernambouc qu'à Bahia; mais la société offre aussi moins de charme. Les Brésiliennes ne sortent qu'au point du jour pour se rendre à la messe; une fois rentrées chez elles, on ne les aperçoit plus. Elles dorment couchées dans des hamacs. De telles mœurs sont incompatibles avec les relations du monde. Fernambouc a un théâtre, mais pas d'acteurs. La vie est des plus maussades dans cette ville, où règne une chaleur accablante, quand la saison des pluies n'interrompt pas toute activité. Je n'y pus fréquenter d'autre société que celle des consuls, des négocians français ou allemands, et des ingénieurs employés par le gouvernement brésilien.

Les femmes n'exerçant aucune influence, les rapports des maîtres avec leurs esclaves se sont multipliés. J'ai entendu citer des traits d'une révoltante inhumanité. Des hommes vendaient les esclaves dont ils avaient abusé et qui devenaient enceintes; d'autres vendaient la mère et gardaient l'enfant. Ces abus, dont l'opinion publique devrait faire justice, sont au contraire approuvés de tous. Je n'ai jamais entendu un Brésilien blâmer les excès de pouvoir d'un planteur, il en parlait comme de faits tout naturels. On croirait volontiers que le sens moral manque à cette population. Ce qui surprend chez elle, c'est moins une méchanceté profonde que l'ignorance du bien et du mal. Le liberti-

nage est excusé, les assassinats restent impunis. Un homme est frappé dans une rue fréquentée, dix témoins regardent l'assassin sans chercher à l'arrêter. Si l'on se trouve forcé d'envoyer en prison un meurtrier, aucun témoin n'ose déposer contre lui, et après quelques jours le malfaiteur est rendu à la liberté. Nulle part on n'est plus frappé qu'à Fernambouc de cet étrange état moral. Cette ville est célèbre par le nombre des assassinats qui s'y commettent impunément. Le président de la province, baron de Boavista, a été lui-même impliqué dans des assassinats commis par sa famille. Sans avoir participé directement au crime, il a employé son influence pour empêcher toute poursuite, et une opposition très vive s'est manifestée contre lui dans l'assemblée provinciale. Il est triste de dire que, si le président est coupable, beaucoup de ceux qui l'accusent auraient fait comme lui. Ces habitudes indignes d'une nation civilisée révoltent le voyageur européen; mais l'exemple part de si haut qu'il faut bien reconnaître que toute répression est impossible. Que faire quand le président de la province est accusé sans pouvoir se justifier? Que faire quand le chef de la justice donne l'exemple d'une vénalité imitée par tous les juges inférieurs? Les femmes suivent les exemples de cruauté qu'on leur donne chaque jour. Elles ne manient pas le poignard elles-mêmes, mais elles soudoient des assassins pour se venger. Une femme qui en était à ses premiers débuts dans la vie galante fut insultée par une mulâtresse plus courtisée qu'elle. Trois ans s'écoulent; vivant avec des hommes impuissans à la protéger, elle laisse dormir ses pensées de vengeance. Devenue la maîtresse d'une des premières autorités de la province, elle profite enfin de son pouvoir, et par ses ordres on rase entièrement la mulâtresse qui l'avait offensée. Quelques jours plus tard, elle fait annoncer à sa malheureuse victime, en lui renvoyant les dépouilles de sa chevelure, qu'elle seule a ordonné cet odieux traitement.

Un fait qui s'est passé à Fernambouc, il y a quelques années, caractérise à merveille ce mélange d'orgueil et de cruauté qui indigne l'étranger introduit dans la société brésilienne. Un jeune homme sans fortune, sans appui, avait demandé la main d'une descendante des Albuquerque; ses prétentions irritèrent la famille, qui, entre autres vanités, a celle de faire remonter son origine aux premiers donataires de la province, les Albuquerque-Coëlho. Pourtant la jeune fille était toute favorable à celui qui demandait sa main. Les Albuquerque se réunissent; le prétendant arrive, se croyant sûr du succès. La famille était assise autour d'une table qu'un tapis recouvrait en partie. A peine le

jeune homme avait-il fait les premières ouvertures, que le chef de la famille enlève le tapis et lui montre des pistolets, un poignard et le fouet dont on se sert pour châtier les nègres. Il dit au prétendant surpris que, s'il persistait dans sa demande, il n'avait qu'à choisir de ces trois genres de mort, la famille des Albuquerque ne pouvant permettre qu'un homme comme lui élevât ses prétentions jusqu'à un de ses membres! Le pauvre jeune homme, honteux et tremblant, se retira, car il savait que ceux qui le menaçaient avec une si ridicule emphase l'auraient assassiné sans pitié. Ce fait, que personne n'ignore à Fernambouc, n'a excité ni surprise ni réprobation parmi les habitans. A peine s'est-on permis de rire tout bas d'une famille qui cache sous le nom d'Albuquerque une basse origine.

En rapportant de pareils faits, on éprouve le besoin de rappeler que diverses causes ont dû exercer une action funeste sur l'état moral de la province de Fernambouc. Des révolutions successives, la division des familles, ont contribué à multiplier les assassinats; l'indolence du gouvernement a encouragé le crime. Chaque année, le ministère constate dans son rapport au congrès le nombre des assassinats commis, et jamais on ne pense à sévir contre les meurtriers. Dans le rapport du ministre de la justice publié en 1843, je trouve les passages suivans : « Pedro Albuquerque Uchôa ayant été assassiné, les recherches de la justice furent impuissantes à obtenir la preuve de la culpabilité de l'assassin, aucun témoin n'osa déposer de la vérité : le planteur qui, suivant le jugement de tous, avait ordonné l'assassinat fut poursuivi par soixante hommes armés, qui, ne l'ayant pu saisir, tuèrent son neveu, un de ses cousins et son beau-frère, mettant le feu ensuite à toutes les habitations appartenant à sa famille. » Au lieu d'un coupable la justice en avait soixante à poursuivre. On aura peine à le croire, mais le ministre de la justice déclare dans son rapport qu'aucun criminel n'a pu être arrêté. « Les assassins étant dirigés par quelques hommes riches, ceux-ci offrent un asile et une protection redoutée à tous ceux qu'ils emploient pour se faire respecter et craindre par les propriétaires voisins. Il est difficile d'admettre que ces hommes font partie d'un peuple libre et sont citoyens d'un empire constitutionnel, ils ne forment qu'une réunion de maîtres et de vassaux. Toute l'autorité politique et judiciaire dépend des seigneurs, qui ont le droit de choisir et de nommer les fonctionnaires qui leur conviennent. » La féodalité règne donc dans un état constitutionnel, et c'est le gouvernement lui-même qui constate le fait en avouant son impuissance!

IV. — MARAGNAN ET LE PARA. — LA POPULATION INDIENNE.

Un séjour de quelques semaines à Fernambouc m'avait permis de recueillir sur la ville et les habitans tous les renseignemens que je désirais. Il me restait, pour compléter mon voyage, à visiter Maragnan et le Para. Je m'embarquai, le 29 mars 1843, sur un paquebot brésilien, *le San-Salvador*. Le capitaine était un bon aubergiste allemand auquel on avait confié, je ne sais trop pourquoi, le commandement d'un *steamer*. Craignant les récifs, il s'éloigna des côtes. A quelque distance de Céara, une des machines se brisa; nous n'avions plus qu'une roue pour avancer. Nous passâmes tout un jour en vue de Céara; enfin, le soir, nous pûmes mouiller dans la rade. Céara, où nous descendîmes, et où il fallut passer trois jours à faire réparer notre machine, est la capitale de la province de ce nom. La ville compte dix mille habitans; elle se compose de quelques maisons à un seul étage, séparées par des rues pleines de sable ou de boue, selon la saison. La richesse des habitans consiste en troupeaux, le commerce en exportation de cuirs et de viande. Des correspondans de maisons anglaises et allemandes, établis à Céara, surveillent la distribution des marchandises qu'ils envoient à leurs associés. Le sol est aride sur toute la côte, mais fertile et montagneux dans l'intérieur : de riches pâturages, des forêts magnifiques, de nombreuses rivières, font de cette province inhabitée un séjour délicieux. On n'en peut dire autant de la ville, où j'attendis fort tristement le terme de notre halte forcée, malgré l'aimable hospitalité que m'avait offerte un jeune Français, envoyé d'une maison de commerce de Fernambouc. Il fallait se contenter, pour toute distraction, de quelques courses dans les sables qui environnent Céara, ou d'une promenade à pied sur la grande place. Là, du moins, je pouvais observer la tenue des troupes brésiliennes, j'assistais à l'exercice des conscrits, pauvres paysans maltraités sans motif par les officiers, et qui semblaient n'attendre qu'un moment favorable pour déserter. Vers la fin du jour, quand la fraîcheur de l'air attirait les habitans hors des maisons, il se formait dans la rue des réunions assez animées; souvent on voyait le passant s'arrêter au milieu d'un de ces groupes et se mêler à la conversation commencée. Les femmes, moins sauvages à Céara que dans les autres cités du Brésil, prenaient une part active à ces causeries en plein air qui égayaient un peu chaque soir la sombre physionomie de la ville.

La machine du paquebot étant enfin réparée, nous pûmes nous

remettre en mer. Je pensais que nous allions regagner le temps perdu, vain espoir ! la machine se brisa de nouveau, et c'est avec une seule roue que nous atteignîmes l'île de Maragnan. Le souvenir d'une tentative de colonisation des Français se rattache à cette île. Deux fois les Français cherchèrent à s'établir au Brésil; d'abord c'est de la baie de Rio-Janeiro qu'ils avaient pris possession sous les ordres d'un chef célèbre par sa cruauté, Villegagnon; mais la colonie naissante, livrée à des divisions intérieures, ne put résister aux attaques des Portugais. Le fort Coligny, bâti à l'entrée de la baie, et qui porte encore aujourd'hui le nom de Villegagnon, n'était fondé que depuis quatre ans quand il fut pris par Mem de Sa. Dix ans plus tard, les colons, réfugiés dans l'intérieur des terres, étaient massacrés par les indigènes unis aux Portugais, et en 1568 le fort Coligny conservait seul le souvenir de notre apparition sur la terre brésilienne. La déplorable issue de cette première tentative ne découragea pas nos compatriotes. Moins de trente ans après, un négociant de Dieppe, Riffaut, ayant captivé l'affection des peuplades indiennes, pensait à fonder une colonie dans l'île de Maragnan. Ses vœux furent remplis, on forma un établissement. La colonie naissante avait malheureusement à se maintenir en présence de deux ennemis, les Portugais et les sauvages. En vain Laraverdière, secondé par François de Rasilly, avait amené dans l'île cinq cents Français et quatre missionnaires qui espéraient convertir les Indiens. On ne put se défendre contre les Portugais, et en 1615, vingt ans après la fondation du premier établissement par Riffaut, tous les Français avaient évacué l'île de Maragnan. Les Hollandais vinrent plus tard prendre possession de cette province, qu'ils abandonnèrent, en 1643, après avoir perdu leur colonie de Fernambouc.

L'île de Maragnan, située à deux degrés sud de l'équateur, s'enfonce à quinze lieues environ dans le continent, dont elle est séparée par deux fleuves, le Taboacourou et le Méary. Des bancs de sable rendent dangereuse l'entrée de la baie où s'élève cette île. Plusieurs bâtimens se perdent chaque année à la Punta d'Area, banc de sable qu'on ne peut doubler qu'en virant rapidement de bord. La pointe de San-Juan présente aussi des dangers : en 1842, deux bâtimens anglais s'y perdirent. Le gouvernement néglige de faire les travaux peu coûteux qui débarrasseraient ce passage des bancs de sable qui l'obstruent. On s'étonne de rencontrer tant d'obstacles à l'entrée d'une ville importante. Saint-Louis de Maragnan renferme de beaux édifices, ses places sont vastes, ses rues larges et toutes coupées à angle droit; les maisons sont de construction espagnole. Des négocians d'origine portugaise, quelques

Brésiliens, un grand nombre d'esclaves et de mulâtres libres, composent la population de Maragnan, qu'on évalue à 30,000 ames. Les Indiens paraissent exclus de la ville : l'intérieur de la province contient encore des peuplades sauvages en guerre contre les planteurs. La société de Maragnan fait oublier au voyageur qu'il est dans le Brésil, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire. Des bals, quelques soirées, animent la ville, où les familles portugaises et celles des négocians anglais vivent en rapports intimes. J'assistai aux cérémonies de la semaine sainte. Des processions où figurent tous les personnages de la passion, et même le Christ portant sa croix, donnent un caractère assez bizarre à ces solennités. La piété se ressent à Maragnan de l'exaltation méridionale. Il y a un grand nombre de couvens. A un jour marqué, les moines font la quête dans la ville, et il est difficile de répondre par un refus aux pressantes sollicitations de ces pieux mendians.

Comme place de commerce, Maragnan est dans une situation peu avantageuse. La culture du coton a sensiblement diminué depuis quelques années; la production, qui s'était élevée à 80,000 balles, est tombée à 50,000 : c'est le point qu'elle avait atteint il y a vingt-cinq ans. Les bâtimens qui apportent des marchandises d'Europe prennent en retour du coton; mais le prix payé sur place étant supérieur aux cours de l'Europe, il faut que la perte soit compensée par les bénéfices faits sur les marchandises. Aussi les transactions commerciales deviennent-elles chaque jour moins fructueuses. Les planteurs, manquant d'objets d'échange, ne peuvent acheter des marchandises qu'à de longs termes, et le chargement d'un bâtiment attend souvent plus d'un an le jour de la vente. Un négociant m'affirmait qu'un navire qui apporterait plus de 500 sacs de farine ne pourrait en trouver le placement; il devrait en transporter une partie au Para, et pourtant l'on compte une population de deux cent mille ames dans la province de Maragnan. Une situation si difficile enlève chaque jour à cette province une partie de son importance. Les Indiens, traités en ennemis par les habitans, usent de représailles, tandis que des relations pacifiques avec ces peuplades pourraient offrir de précieux avantages. La décadence commerciale s'est déjà révélée à Maragnan par de fâcheux symptômes : les négocians anglais se retirent; il ne reste qu'un petit nombre de négocians de Hambourg, qui cherchent à écouler des marchandises européennes refusées sur les autres marchés du Brésil.

Le gouvernement applique à cette province un système politique dont il devrait reconnaître aujourd'hui les fatales conséquences. Craignant qu'un homme influent ne soulève ce pays éloigné du centre de

l'empire, il laisse rarement à un président le temps d'étudier les besoins du pays. Dès qu'un chef politique a pu recueillir quelque expérience, il inspire de la défiance au pouvoir, il est rappelé. Aussi tous cherchent à profiter d'une mission temporaire pour se créer une fortune; président, chef de la justice, autorités civiles et militaires, tous favorisent les abus dont ils profitent; chaque nouveau gouverneur veut introduire des réformes, et modifier le système de son prédécesseur; le commerce, l'agriculture, sont paralysés, et le malaise général dispose les esprits à la révolte. En 1842, la province s'était soulevée en partie : les deux districts de Bastos-Bons et d'Itapicura furent occupés par les rebelles, le gouvernement put envoyer à temps des troupes qui dispersèrent les insurgés; mais, malgré les triomphes du pouvoir, les tentatives d'insurrection, sans cesse renouvelées, anéantissent l'action gouvernementale, et les lois ne sont pour les planteurs qu'une lettre morte, quand une force militaire n'en protége pas l'exécution.

De Maragnan à l'entrée de la rivière du Para, la navigation n'offre aucun intérêt. Les côtes sont basses, et bien qu'éloignés seulement de quelques milles, nous ne pouvions les apercevoir. Un nouveau dérangement dans la machine du paquebot retarda notre arrivée; nos pilotes effrayés voulurent attendre le jour pour doubler le banc de Bragance, qui obstrue la partie inférieure de la rivière, et dont les brisans servent de point de reconnaissance. Un passage entre la terre et le banc de Bragance venait d'être exploré par un bâtiment français, *la Boulonnaise*. Cette baleinière, commandée par M. Tardif de Montravel, un de nos officiers hydrographes les plus distingués, avait dignement rempli sa périlleuse mission. Lorsque le navire français s'était engagé dans ce passage, regardé comme impraticable par tous les pilotes du pays, les autorités brésiliennes avaient conçu l'espoir que nos marins périraient victimes de leur tentative; une ancre abandonnée forcément par *la Boulonnaise* fut rapportée à Sainte-Marie de Belem comme un signe du désastre attendu, et le président ne put dissimuler sa joie, car la mission de *la Boulonnaise* l'inquiétait vivement. Il ne pouvait supposer à cette expédition un but purement scientifique. Après une longue absence, *la Boulonnaise* reparut devant Sainte-Marie, et les autorités furent forcées de contenir les sentimens qui les animaient. Ces dispositions hostiles n'ont rien que de naturel de la part des Brésiliens. Lorsqu'en 1801 le Portugal se vit contraint à nous abandonner la rive gauche de l'Amazone, des instructions officielles furent données à un officier chargé d'accompagner les Français dans leur exploration. Ces instructions confidentielles portaient que, « pour

dégoûter et forcer les Français à se retirer sans fonder aucun établissement, il devait les mener dans les plus mauvais parages, perdre leurs ancres et les exposer à ces ras de marée qui, à l'entrée de l'Amazone, s'élèvent jusqu'à quarante pieds. » Ce fait, peu honorable pour la bonne foi des Portugais, est rapporté par un écrivain dont le témoignage ne peut être suspect. Les instructions dont nous venons d'indiquer le sens se trouvent consignées dans le *Tableau de la province du Para* (*Compendio das eras da provincia do Para*), dû au colonel Monteiro Baena.

En remontant le cours du Toccantins pour arriver à Sainte-Marie de Belem, capitale de la province du Para, située à quinze lieues de l'embouchure, nous admirâmes les belles forêts qui en couvraient les bords. Quelques rares habitations s'élevaient çà et là au milieu des arbres. Les terrains qui bordent la rivière n'ont aucune valeur; nous passâmes près d'une île qui avait plus d'une lieue carrée; elle n'avait été vendue que 5,000 francs; pourtant on y remarquait quelques maisons recouvertes en tuiles, et la valeur des bois qui s'y trouvaient excédait dix fois cette faible somme. Cette dépréciation des terrains s'explique par la nécessité où sont les habitans de transporter tous leurs produits à Sainte-Marie de Belem; il leur est impossible de nouer aucun commerce avec les bâtimens qui descendent la rivière. La largeur du Toccantins varie de 5 à 10 kilomètres. Nous côtoyâmes quelque temps l'île de Macayo, dont l'intérieur est encore inexploré; de nombreux troupeaux sauvages s'y sont multipliés; les jaguars et l'once noire y sont communs, mais les forêts qui couvrent l'île rendent la chasse difficile et dangereuse. Quelques Portugais se sont réfugiés dans les solitudes de Macayo; établis au sein des riches vallons de l'île, ils vivent de l'élève des bestiaux et fournissent les denrées nécessaires à la consommation de la capitale. On pourrait recueillir en abondance, aux environs de Sainte-Marie, le caoutchouc et le cacao. Si le gouvernement renonçait à son système d'intimidation vis-à-vis des étrangers qui veulent s'établir sur les rives de l'Amazone, il y aurait là pour une colonie européenne une source de revenus importans.

Un couvent de jésuites élevé sur la pointe Sainte-Antoine, et qui sert aujourd'hui de forteresse, est le premier édifice qu'on remarque avant d'entrer dans la baie formée par l'embouchure des deux rivières Guarna et Acara. La ville de Sainte-Marie de Belem, bien bâtie et assez animée, se présente au fond de la baie; environ vingt bâtimens de toute nation, la plupart portant le pavillon des États-Unis, étaient mouillés dans la baie quand nous y entrâmes. Nous descendîmes à

terre, près d'un môle construit il y a peu d'années. Je me hâtai de me rendre chez un négociant portugais, M. da Costa, qui avait bien voulu m'offrir l'hospitalité, car aucun hôtel n'existe à Belem, et il faut recourir à l'obligeance des habitans pour se procurer un asile. On évalue à douze mille ames la population de la capitale du Para. L'occupation de cette ville par les Indiens en 1835 lui a porté un coup dont elle ne s'est jamais relevée. Depuis cette époque, les habitans vivent dans des terreurs continuelles. L'invasion des Indiens semble toujours imminente. Pourtant, de l'aveu même des habitans de Belem, les Indiens ont exercé moins de ravages que les troupes brésiliennes destinées à réprimer la révolte. Les sauvages, facilement satisfaits, respectaient ceux qui ne leur résistaient pas, tandis que les chefs brésiliens dépouillaient indistinctement amis et ennemis. On s'étonne moins de l'attitude inquiète de la population quand on songe à quelles mains l'administration de la province est confiée. Il avait suffi, me dit-on, d'une mauvaise plaisanterie pour porter le président à déserter son poste. On l'avait menacé par écrit de lui faire en armes une visite de carnaval. Le pauvre fonctionnaire perdit la tête et alla demander refuge à bord d'un brick de guerre mouillé dans le port; ce n'est qu'après deux jours passés dans cet asile qu'il se décida à rentrer dans son palais. Remis de sa frayeur, il prétendit avoir reçu avis d'un mouvement révolutionnaire.

Malgré le danger toujours présent d'une invasion des Indiens, la capitale du Para est un séjour assez agréable. Il règne dans les relations sociales une cordialité, une gaieté qui ne sauraient nulle part être mieux goûtées qu'au Brésil. Chaque semaine, un bal est donné par un des négocians. Pour éviter les rivalités de toilette, une robe de mousseline est le costume exigé, et on ne permet que quelques rafraîchissemens. Des orages journaliers vous condamnent à garder la chambre pendant l'après-midi. Les pluies commencent à deux heures et finissent à quatre. On ne sort que le matin et le soir : quelques promenades entourent la ville; mais si l'on veut jouir plus complètement de la belle nature du Brésil, il faut s'éloigner un peu des maisons, et bientôt on se trouve sous les magnifiques ombrages des forêts vierges. Outre le charme pittoresque, cette situation présente des avantages matériels qu'une population plus industrieuse que celle de Sainte-Marie saurait vite apprécier. La variété des bois de construction qui croissent sur les bords de l'Amazone est prodigieuse; mais les ressources qu'offrent ces belles forêts ne stimulent pas l'activité des habitans du Para. Une frégate en construc-

tion est depuis dix ans sur les chantiers, et probablement elle ne sera jamais achevée. Un malheureux charpentier français qu'on avait fait venir pour diriger les travaux a été renvoyé brutalement parce qu'un Brésilien voulait obtenir sa place. Grace à un capitaine marchand qui retournait à Marseille, notre pauvre compatriote et sa famille purent regagner la France. Il est triste de voir tant de richesses naturelles perdues aussi bien pour les habitans qui les négligent que pour les étrangers qu'on repousse. J'ai pu vérifier par moi-même un fait presque incroyable. Dans ce pays couvert d'arbres qui ont vingt et trente pieds de circonférence, on reçoit de mauvaises planches de sapin envoyées des États-Unis, et on les emploie plutôt que d'utiliser les bois qui bordent le fleuve. En dépit de la négligence des habitans, la province conserve une grande importance commerciale. Ses produits sont des plus variés (1). Aujourd'hui, l'importation étrangère se balance avec l'exportation; de 1840 à 1841, l'une et l'autre se sont élevées à 5 millions de francs; de 1841 à 1842, la valeur des marchandises importées et exportées n'a pas varié, sauf une diminution de quelques mille francs.

La province du Para est une des moins peuplées du Brésil, on n'y compte que 150,000 ames; elle est bornée au nord par les trois Guyanes française, anglaise et hollandaise, au nord-ouest par la Colombie, à l'ouest et au sud par la province de Matto-Grosso, au sud-est par l'Océan. Les limites de cette province du côté des Guyanes ont soulevé des réclamations de la part des gouvernemens français et anglais. Cette question des limites est importante, l'Angleterre et la France sont en présence sur les bords de l'Amazone, et là comme ailleurs l'action envahissante de la politique anglaise peut devenir la source de graves complications. A cette question des limites s'en rattache une autre non moins digne d'attention, celle de la lutte des Indiens contre les autorités brésiliennes. Si une puissance européenne étendait son influence parmi les peuplades sauvages, il est à croire que la cause de la

(1) Voici les prix qu'on payait ces produits en mai 1843. — Le coton (l'arrobe de trente-deux livres) se demandait à 10 francs; le riz à 4 fr., la gomme élastique en bouteilles, par arrobe, valait 15 fr.; les souliers en gomme, par paire, de 60 à 75 cent.; le cacao, par arrobe, 6 fr. 50 cent.; la salsepareille, par arrobe, 30 fr.; trente-six litres d'huile de copahu se payaient 22 fr.; l'arrobe de roucou, 11 fr.; de clou de girofle, 12 fr.; de tabac d'Irutuia, 30 fr. — Le miel de canne, la colle de poisson, le café, les cuirs secs et tannés, la copahyba, la résine, une espèce d'amande connue sous le nom de châtaignes du Para, forment, avec les bois de construction, les autres produits notables de la province.

civilisation serait désormais gagnée dans ce pays. Malheureusement, les violences des autorités brésiliennes ont poussé à bout les Indiens. Qu'on en juge par ces extraits d'un rapport curieux publié en 1843. Ce travail est dû à un missionnaire chargé par le gouvernement du Brésil de visiter les établissemens de l'intérieur.

« Le pire de tous les maux pour les Indiens est la présence parmi eux d'hommes qui se disent civilisés et qui ne sont que vicieux et corrompus. Les commerçans fraudent sur le poids, la mesure, la quantité, vendent pour intactes des marchandises entamées; ils profitent de l'ignorance et de la bonne foi des Indiens pour les duper; ils exploitent leur penchant à l'ivresse pour faciliter la prostitution; ils sèment des intrigues dans ces populations paisibles, et si les Indiens poussés à bout ne commettent pas de nombreux assassinats, c'est que leur caractère pacifique les détourne d'user de représailles.

« Témoin oculaire, je puis affirmer que la population du plus petit village, dans les temps passés, était plus forte que celle du village le plus peuplé aujourd'hui. La *comarca* du Rio-Negro, qui, il y a vingt ans, comptait plus de 16,000 habitans, en a moins de 12,000 à présent; il en est ainsi du reste de la province : les Indiens s'éloignent; non-seulement on perd en eux des bras utiles, mais on se crée des ennemis, quand il eût été si facile, en ménageant ces peuplades, d'obtenir toutes les richesses de leurs forêts.

« Les jésuites exerçaient sur les Indiens une autorité souvent excessive, mais ils avaient su conserver la confiance des indigènes : ceux-ci ne s'éloignaient ni de leurs familles, ni de leurs villages. On les distribuait par couples mariés pour des services particuliers qui se prolongeaient deux ou trois mois; le temps du service, une fois fixé, ne dépassait pas le terme convenu. Aujourd'hui les Indiens sont arrachés à leurs foyers; s'il se trouve parmi eux un homme robuste et actif, tant pis pour lui ! jamais on ne le relâchera; la fuite seule peut le réunir à sa famille. Aussi est-il impossible désormais de se confier aux Indiens.

« D'après ce que je vois pratiquer par les commandans militaires, je regarderais comme un miracle que même les Indiens civilisés ne rentrassent pas dans leurs forêts; quant à ceux qui ne sont réunis en villages que depuis quelques années, il est impossible de les retenir.

« J'ai appris que dans le Rio-Solimoens se commettaient encore d'infames abus; on surprend, on attaque les *malocas* des Indiens, on saisit les habitans, on les met à la chaîne, et on les transporte ensuite sur des embarcations pour les vendre. Les Indiens forment une mar-

chandise de commerce, on est allé même jusqu'à s'en servir pour payer des dettes. Dans les attaques dirigées contre les peuplades, il y a eu des morts et des blessés; quelques tribus se sont enfoncées dans les forêts sans qu'on puisse les retrouver. Ces persécutions barbares favorisent les démarches des missionnaires anglais du Rio-Branco et de Démerari, qui n'ont pas de peine à séduire les Indiens avec lesquels ils communiquent par le Rio-Japura.

« Les chefs militaires et civils refusent de supprimer l'horrible trafic des Indiens, dont ils sont les premiers à profiter. Je le répète, non-seulement ce trafic s'est pratiqué ouvertement jusqu'ici, mais on en est venu à poursuivre et à surprendre les Indiens dans leurs propres habitations; on les met ensuite à la chaîne pour qu'ils ne s'évadent pas, et on les vend de 16 à 20,000 reis chacun (48 à 60 fr.) à des particuliers qui ne se font aucun scrupule de les acheter : seulement on colore cette vente du titre de rançon! »

Le rapport dont nous venons de citer quelques extraits a été remis au président de la province du Para. Ce document jette une triste lumière sur la civilisation du Brésil. En présence de ces faits déplorables, j'ai regretté vivement que l'Amazone ne fût pas restée la frontière de notre colonie de la Guyane. Une fois maîtres d'une embouchure de ce fleuve, dont les nombreux affluens établissent une communication avec le centre de l'Amérique, il nous eût été possible de rendre à la culture toutes ces terres improductives aujourd'hui. Au lieu d'organiser, d'encourager un odieux trafic, nous aurions cherché à exercer parmi les Indiens une influence bienfaisante. Un premier pas avait été fait; les troupes françaises avaient occupé Mapa. Les réclamations de l'Angleterre, qui dans cette question s'unissait au Brésil pour s'opposer à l'extension des limites de notre Guyane, ont déterminé notre gouvernement à donner l'ordre de retirer nos troupes. Quelques mois auparavant, un capitaine anglais, examinant les travaux du fort de Mapa, avait dit à nos officiers : « Ne vous donnez pas tant de peine, avant six mois ce fort sera évacué. » Il est triste d'avoir réalisé cette prédiction. Nous espérons encore que la question des limites de la Guyane n'est pas résolue. Rétablir ces limites telles que les traités les ont déterminées sous l'empire, placer notre frontière sur la rive gauche de l'Amazone, tel doit être l'objet des réclamations constantes de la France. Ce n'est pas le vain désir d'un agrandissement de territoire qui doit nous animer, c'est le sentiment de remplir une mission bienfaisante, la volonté d'exercer une action salutaire dans un pays plus digne peut-être de notre ambition que les lointains îlots de

l'Océan Pacifique. L'exemple d'une colonie florissante, où régneraient l'ordre et la paix, ne tarderait pas à éveiller l'attention des Brésiliens sur leurs vrais intérêts. Ils ne comprendraient pas de beaux préceptes de morale; mais le bien-être matériel d'une population voisine leur enseignerait à coup sûr le respect de la justice et des lois.

En ce moment, les Brésiliens s'obstinent dans un triste aveuglement, l'évidence des faits pourra seule les convaincre. Animées d'un sentiment de jalousie contre des nations dont elles ne peuvent contester la supériorité, les autorités de l'empire témoignent une malveillance hostile contre tous les Européens chargés d'une mission politique ou commerciale, et qui doivent transmettre à leur gouvernement des rapports sur l'état du pays. Un agent français a été désigné pour Santarem, le président de la province a refusé jusqu'à ce jour de lui donner l'*exequatur*. Nous avons déjà parlé de *la Boulonnaise* et de sa mission toute scientifique; cette mission consiste à dresser une carte de l'Amazone, carte qu'aucun officier ou ingénieur brésilien n'est en état de lever. Notre baleinière a reçu l'ordre de ne pas remonter le Toccantins au-delà de Sainte-Marie. Les canons du fort devaient tirer sur ce bâtiment, si la limite était dépassée; le commandant de *la Boulonnaise*, M. de Montravel, a dû s'embarquer avec quelques matelots pour remonter le fleuve dans un canot du pays, et exécuter ainsi le sondage jusqu'à Santarem.

Cependant l'Angleterre s'agrandit, elle a su profiter du mécontentement qu'excitent parmi les Indiens les mesures barbares tolérées par le gouvernement du Brésil. Les Anglais sont déjà parvenus sur les bords du Rio-Negro; bientôt les limites de leurs possessions s'étendront jusqu'à l'Amazone. Une commission avait été nommée pour la délimitation des frontières du Brésil et de l'Angleterre; cette commission ne s'est pas encore réunie. Depuis plus d'un an, un Allemand désigné par le gouvernement brésilien pour prendre part aux délibérations des commissaires attend au Para un ordre de convocation. L'Angleterre temporise, elle ne veut rien terminer. Ces longs retards ne sont pas perdus pour ses agens; ils envoient dans les tribus indiennes des marchandises qu'on livre à vil prix : j'ai vu des foulards anglais, apportés de quatre et cinq cents lieues dans l'intérieur, qui coûtaient moins cher que les moindres étoffes importées directement au Para. Ces relations commerciales, établies et facilitées par le bon marché, ouvrent à la puissance anglaise une voie qu'elle saura plus tard élargir. Deux officiers de la marine britannique se sont rendus récemment du Pérou dans l'Amazone. Le récit de ces deux voyageurs

a été publié. Le lieutenant Smyth a consacré plus de huit mois à terminer cette entreprise difficile; le lieutenant Lister, au lieu de partir de Lima pour s'embarquer sur *le Mallaya*, s'est rendu par mer à Truxillo et de là à Balsa-Puerto; il a suivi le cours du Chaciguco et a pu achever son excursion en sept mois. Toutes ces entreprises de l'Angleterre devraient stimuler notre ardeur. La colonie de Cayenne pourrait devenir le centre de missions qui étendraient dans ces vastes contrées notre influence morale et politique. Le Brésil refuse d'exercer une autorité protectrice sur les malheureux restes de l'ancienne population du pays. Redoutant les Indiens, il tolère toutes les violences exercées contre des tribus inoffensives, il va même jusqu'à autoriser un abominable trafic. Des missions établies sur les limites de la Guyane sauveraient de la destruction cette race infortunée; l'Europe aurait enfin des représentans dignes d'elle sur cette terre, livrée à l'exploitation combinée de la ruse et de la force. Les Indiens, au lieu de retourner à l'état sauvage, au lieu de fuir dans leurs forêts inaccessibles, viendraient sur notre territoire comme dans un asile inviolable, et apprendraient, sous la tutelle de la France, à aimer la civilisation, que des hommes cruels leur font détester.

Telles étaient les réflexions qui m'occupaient pendant mon séjour au Para. Je voyais avec surprise une population qui semblerait appelée à répandre la civilisation parmi les Indiens contribuer par ses violences aveugles au retour de l'état sauvage. Le sentiment pénible causé par la maladroite cruauté des autorités de l'empire fut la dernière impression que je reçus au Brésil. Après un mois de séjour au Para, je m'embarquai sur la goëlette *la Jeune Adèle*, qui devait me ramener à Cayenne.

V. — RAPPORTS DU BRÉSIL AVEC L'EUROPE. — DIFFICULTÉS INTÉRIEURES. — CONCLUSION.

J'eus tout le loisir, pendant la traversée, de résumer les jugemens que j'avais formés sur le Brésil, et j'arrivai à une triste conclusion : c'est que les difficultés contre lesquelles se débat aujourd'hui l'empire tendent à se compliquer de plus en plus. Parmi ces difficultés, une des plus importantes est la question des limites, qui éternise l'irritation et les intrigues sur les frontières de ce vaste pays. L'origine des différends élevés à ce sujet entre le Brésil et les puissances européennes remonte à l'origine même de l'empire. L'Espagne, la France et l'Angleterre ont eu tour à tour à soutenir avec le Brésil des discus-

sions épineuses, et deux de ces puissances ne peuvent pas regarder encore ces discussions comme terminées.

En 1493, une bulle du pape Alexandre VI traçait une ligne de démarcation imaginaire entre les possessions espagnoles et portugaises; ainsi fut formé le territoire brésilien. La bulle d'Alexandre VI accordait au Portugal toutes les terres situées à cent lieues à l'ouest des îles Canaries. Plus tard, cette ligne de démarcation fut reportée à deux cent soixante-dix lieues des mêmes îles. L'Espagne refusa de reconnaître l'autorité du pape; les discussions entre les deux puissances qui se disputaient la souveraineté du nouveau continent se prolongèrent jusqu'en 1754. A cette époque, on tomba d'accord que le confluent du Jaura et du Paraguay serait la limite occidentale du Brésil. Ainsi furent terminés les démêlés avec l'Espagne.

On ne put donner une solution également satisfaisante aux différends avec la France. En 1713, le traité d'Utrecht avait fixé la limite entre le Brésil et les possessions françaises. La rivière nommée le Rio-Oyapock, ou Vincent-Pinson, devait séparer la Guyane française du territoire occupé par les Portugais; mais, par une mauvaise foi inqualifiable, le Portugal soutint plus tard que les limites de ses possessions s'étendaient jusqu'à une autre rivière qu'il lui plaisait de nommer aussi Vincent-Pinson. Lors des traités de 1815, la justice des prétentions de la France fut reconnue par toutes les puissances; pourtant la question ne fut pas résolue. Plus récemment, le Brésil contesta de nouveau à la France le droit d'étendre ses limites jusqu'à l'Oyapock. Nous avons parlé de l'évacuation de Mapa; c'est une satisfaction accordée aux exigences du Brésil appuyé par l'Angleterre. En vain le conseil colonial de Cayenne a protesté contre la décision du gouvernement en refusant d'allouer les frais d'évacuation; on n'a pas tenu compte de cette manifestation significative, et le Brésil s'est vu encouragé ainsi dans ses injustes prétentions.

Ce n'est pas seulement la France et l'Espagne que le Brésil rencontre aux extrémités de son territoire, c'est l'Angleterre. Les limites entre les possessions anglaises et l'empire n'ont pas encore été fixées. L'Angleterre montre vis-à-vis du Brésil la prudence et l'habileté qui la distinguent en toute occasion; elle ne se presse pas, nous l'avons dit, de faire déterminer la ligne qui doit séparer ses établissemens du territoire brésilien; elle se contente d'avancer sans bruit dans l'intérieur. Le temps n'est pas venu pour elle de se montrer impérieuse et menaçante. Une fois maîtresse d'une des rives du Haut-Amazone, elle exigera du gouvernement brésilien qu'on lui laisse remonter le cours

du fleuve. Ce gouvernement voit les peuplades indiennes échapper à son influence; tôt ou tard, que ce soit l'Angleterre ou la France qui prennent l'initiative, le cours intérieur de l'Amazone sera ouvert à une navigation régulière. Un territoire immense et des populations opprimées ne peuvent être long-temps tenues à l'écart du mouvement commercial et civilisateur de l'Europe.

Après les différends avec les grandes puissances viennent les querelles avec les petits états. En 1828, l'établissement de la république de l'Uruguay reporta vers le nord la frontière du Brésil et lui fit perdre sa limite du Rio de la Plata. Depuis 1835, la province de Rio-Grande, qui touche à la république de l'Uruguay, est en lutte contre le Brésil. Sans la guerre civile qui a éclaté entre Buenos-Ayres et Montevideo, le Brésil eût depuis long-temps été forcé de renoncer à cette province, qu'on doit considérer en fait comme séparée de l'empire. Une autre province, celle de San-Paolo, tend à se détacher du Brésil et s'en séparera d'ici à quelques années. La cause qui arrache à l'empire ces deux provinces est l'incompatibilité de caractère et de tendances qui existe entre les hommes d'origine espagnole, les *gauchos* de Montevideo et de Rio-Grande, et les peuples abâtardis de race portugaise. L'indépendance de Montevideo a été une victoire de ce sentiment de supériorité innée et réelle qui porte la race espagnole à secouer la domination des Portugais, trop faibles pour maintenir leur autorité compromise. Les *gauchos* de Rio-Grande ont reconnu des frères dans les Espagnols de Montevideo, ils ont fait cause commune avec eux; San-Paolo suivra cet exemple. Le Brésil ne pourra rien retenir ni rien empêcher.

Si des affaires extérieures nous passons aux questions intérieures, nous ne rencontrerons encore qu'obstacles et dangers. Nous avons déjà indiqué la plupart de ces difficultés, la stagnation du commerce, les révoltes toujours renaissantes, l'impuissance des autorités, la vénalité de la justice, l'ambition farouche de la race noire, l'attitude hostile des tribus indiennes, enfin (et c'est là surtout ce qui doit alarmer les hommes politiques du Brésil) l'état moral des habitans. Il ne faut pas trop s'étonner des tristes tableaux qu'offre la civilisation brésilienne. Les mœurs de la population s'expliquent par son passé. Dans l'origine, les Portugais n'attachèrent qu'une importance secondaire à la possession du Brésil; on ne pensait alors qu'à s'établir aux Indes orientales, et on eut grand'peine à recruter des émigrans pour le Brésil. Il fallut y envoyer les proscrits, les victimes échappées aux *auto-da-fé*, les femmes de mauvaise vie. Ainsi se forma une popula-

tion ignorante et cruelle, livrée à l'indolence et dominée par les mauvaises passions. La première cause de faiblesse et de ruine pour le Brésil fut l'insouciance coupable des rois de Portugal. Tandis que l'Espagne imprimait une forte direction à ses colonies, le Portugal laissait les vice-rois gouverner à leur guise, et ceux-ci exploitaient le pays dans leurs propres intérêts. Tout porte au Brésil la trace de l'avarice et de l'ignorance de ces souverains indignes de leur noble mission. Nulle part on ne trouve ces somptueux édifices d'utilité publique qui ont marqué la domination espagnole : l'aqueduc de Rio-Janeiro est le seul monument qui conserve le souvenir des anciens possesseurs du pays. Il y eut pour la colonie des temps d'opulence, mais c'est le Portugal qui en profita seul; le Brésil n'était pour lui qu'une vaste exploitation d'or et de diamans. On veillait avec un soin jaloux sur les richesses de la terre, et on laissait sans direction, sans frein moral, une population énervée; ne fallait-il pas la tenir en enfance pour la ruiner plus librement? Aussi les étrangers étaient-ils repoussés avec une rigueur impitoyable; on redoutait leur influence, on voulait éviter le partage, on craignait surtout une révolte qui n'eût pas manqué d'éclater dans une société ouverte au luxe et à la civilisation de l'Europe. On ne put réussir complètement sans doute, le jour de l'affranchissement devait venir, et il vint; malheureusement il était trop tard, l'égoïsme des Portugais avait porté ses fruits. La conséquence naturelle de l'émancipation devait être une révolution morale qui se fait encore attendre. Affaiblie par un long esclavage, la population semble impuissante à supporter un nouveau régime.

La forme actuelle du gouvernement entrave peut-être plutôt qu'elle ne sert le développement moral et intellectuel de la nation. On ne saurait préparer avec trop de soin, dans un pays long-temps soumis au pouvoir absolu, le passage difficile du despotisme à la liberté. La mise en mouvement des rouages d'un gouvernement constitutionnel exige une sagesse, une prudence extrêmes dans ceux qui dirigent les affaires comme dans ceux qui représentent la nation. Cette sagesse, cette prudence, on ne les rencontre guère que dans les sociétés vieillies sous l'influence féconde et bienfaisante de la civilisation. Pouvait-on les demander aux Brésiliens? Pouvait-on espérer que des hommes qui savent à peine obtenir de leurs habitations des revenus suffisans, seraient aptes à traiter les grandes affaires, à discuter les questions politiques? Rien n'eût été perdu encore si ces hommes grossiers et ignorans eussent pu accepter le contrôle et la direction des esprits supérieurs; mais tout député brésilien se croit un homme d'état, tout fermier qui

a lu un journal tient avec un entêtement ridicule à ses opinions. Pour se soutenir, le ministère doit ménager toutes les susceptibilités, toutes les ambitions, même les plus folles; sinon, il fera des mécontens, les députés se transformeront en chefs de rebelles, ils quitteront la métropole pour aller soulever leur province. Au milieu de tels obstacles, la saine pratique du système constitutionnel devient impossible.

Le gouvernement lui-même semble reconnaître que les institutions actuelles ne suffisent pas à tirer le Brésil de l'état d'anarchie et de langueur où il se débat. Quelques passages du discours prononcé par le ministre de l'intérieur à l'ouverture du congrès, en 1843, m'ont paru remarquables. La situation du pays est exposée par le ministre avec une sincérité qui doit nous surprendre. « Une ambition effrénée, des passions haineuses, dit-il, et le désir de développer outre mesure l'élément démocratique de notre constitution, ont motivé toutes les révoltes qui depuis 1831 ont coûté tant de sacrifices d'argent à l'empire. La force seule a pu faire rentrer dans l'ordre les provinces rebelles. En 1842, la loi qui introduisait quelques modifications dans le code de procédure, et la création d'un conseil d'état, ont servi de prétexte à des rébellions qui, sans cesse réprimées, se renouvellent toujours, grace à l'impunité assurée aux perturbateurs de la paix publique. L'assemblée législative de San-Paolo a envoyé au souverain un message confié à trois de ses membres, message par lequel elle exigeait de l'empereur la suspension des lois nouvelles. Sur le refus d'obtempérer à de semblables menaces, San-Paolo, Minas-Geraes, s'insurgèrent contre le gouvernement; des hommes armés vinrent troubler la tranquillité publique dans les provinces de Fernambouc, Céara et Maragnan. Les troubles qui, avant et depuis 1831, ont éclaté dans la capitale, dans les provinces d'Alogoas, Fernambouc, Para, Rio-Grande, à Matto-Grosso, à Bahia, et dernièrement encore à San-Paolo et Minas-Geraes, prouvent que notre système libéral nous mène à l'anarchie. »

Le ministre des finances ne s'exprime pas moins explicitement dans son rapport présenté, vers le même temps, à l'assemblée générale : « Quelles que soient, dit-il, les réductions que vous adoptiez pour les dépenses générales, il est impossible que les recettes actuelles, à moins d'une modification dans les impôts, d'une augmentation dans les produits, suffisent aux charges du gouvernement. L'emploi de palliatifs, en atténuant le mal pour quelques momens, ne fera que provoquer une réaction dangereuse. Si nous comparons les recettes ordinaires de l'empire en 1820 avec celles de l'année courante, nous ne pouvons contester qu'il n'y ait une diminution amenée par l'emploi du papier-

monnaie, dont la valeur varie à chaque instant. Les causes qui ont amené une diminution dans les recettes publiques n'ont pas cessé d'exister, et acquièrent chaque jour plus de gravité. Une augmentation de dix pour cent sur toutes les marchandises importées est le seul remède que nous puissions regarder comme efficace. En moins de dix ans, les révoltes des différentes provinces ont causé un surcroît de dépenses de 90 millions de francs, et l'état se trouve encore chargé du paiement des pensions dues aux familles des militaires blessés ou tués dans les rencontres avec les factieux. »

Il n'y a rien à ajouter à de pareils aveux. Les hommes qui posent si nettement les questions sauront-ils les résoudre? Préviendra-t-on la banqueroute imminente qui amènerait sans nul doute la dissolution de l'empire? Retiendra-t-on les provinces qui veulent s'isoler de Rio-Janeiro pour proclamer une république fédérative? Surmontera-t-on les obstacles créés par l'inertie des habitans, l'orgueilleuse incapacité des fonctionnaires? Éclairera-t-on sur leurs vrais intérêts ces agitateurs ignorans qui égarent par leurs déclamations contre l'Europe les assemblées provinciales et le peuple tout entier? Leur persuadera-t-on que ce n'est pas en faisant la guerre à l'Europe, en chassant les étrangers et en fermant ses ports, que le Brésil retrouvera son opulence? Que d'embarras à vaincre! que d'obstacles à combattre! que de préjugés à dissiper! Un gouvernement fort, appuyé sur quelques hommes énergiques et intelligens, se tirerait peut-être d'une situation si périlleuse; mais jusqu'à ce jour il a manqué aux affaires du Brésil une direction puissante, et il faudrait un changement complet dans l'allure du gouvernement pour nous rassurer sur les destinées de l'empire. Nous souhaitons que ce changement s'accomplisse. Il y a là plus qu'une question d'existence et de salut pour le Brésil, il y a aussi une question d'intérêt général. L'Europe doit souffrir de voir un grand pays repousser son influence, entraver son commerce. Si des ressources précieuses, aujourd'hui perdues, se trouvent exploitées, si des relations commerciales avantageuses à tous les peuples s'établissent enfin sur des bases régulières, le Brésil peut encore reprendre confiance dans l'avenir. Le commerce européen n'apportera pas seulement avec lui la prospérité matérielle, il servira la cause de l'ordre, favorisera la réforme des mœurs, et ramènera une population égarée dans les voies de la civilisation, d'où elle s'écarte de plus en plus.

L. DE CHAVAGNES.

POÈTES

MODERNES

DE L'ITALIE.

III.
LEOPARDI.

Le nom seul de Leopardi est connu en France; ses œuvres elles-mêmes le sont très peu, tellement qu'aucune idée précise ne s'attache à ce nom résonnant et si bien frappé pour la gloire. Quelques-uns de nos poètes qui ont voyagé en Italie ont rapporté comme un vague écho de sa célébrité :

Leopardi dont l'ame est comme un encensoir,

lisions-nous, l'autre jour, dans l'album poétique d'un spirituel voyageur. De telles notions sont loin de suffire. M. Alfred de Musset, il y a deux ans, publiant en cette *Revue* (1) quelques-uns de ces vers aima-

(1) 15 novembre 1842. C'est dans la pièce intitulée : *Après une lecture*. On peut se demander après quelle lecture ont été écrits ces vers. Serait-ce après une lecture de Leopardi? Le début de la pièce ne l'indiquerait guère, quoique la fin semble le faire soupçonner.

bles que lui dicte la fantaisie en ses meilleurs jours, a parlé de Leopardi plus en détail, bien qu'à l'improviste et avec une sorte de brusquerie faite d'abord pour étonner. Le poète, se fâchant contre les versificateurs et rimeurs qui délaient leur pensée, s'écriait :

Non, je ne connais pas de métier plus honteux,
Plus sot, plus dégradant pour la pensée humaine
Que de se mettre ainsi la cervelle à la gêne,
Pour écrire trois mots quand il n'en faut que deux,
Traiter son propre cœur comme un chien qu'on enchaîne,
Et fausser jusqu'aux pleurs que l'on a dans les yeux.

O toi qu'appelle encor ta patrie abaissée,
Dans ta tombe précoce à peine refroidi,
Sombre amant de la Mort, pauvre Leopardi,
Si, pour faire une phrase un peu mieux cadencée,
Il t'eût jamais fallu toucher à ta pensée,
Qu'aurait-il répondu, ton cœur simple et hardi?

Telle fut la vigueur de ton sobre génie,
Tel fut ton chaste amour pour l'âpre vérité,
Qu'au milieu des langueurs du parler d'Ausonie,
Tu dédaignas la rime et sa molle harmonie,
Pour ne laisser vibrer sur ton luth irrité
Que l'accent du malheur et de la liberté.

De tels traits, à coup sûr, sont caractéristiques du noble talent que le poète français invoque ici en témoignage. Pourtant, si l'on a trouvé singulier que Boileau, s'adressant à Molière, lui dise tout d'abord par manière d'éloge :

Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime,

il peut sembler également assez particulier que le premier éloge accordé ici à Leopardi soit de s'être passé de la rime, ce qui est possible en italien, mais à de tout autres conditions qu'en français, et ce qui d'ailleurs ne paraît point absolument vrai du savant poète dont il s'agit. Dans tous les cas, il y a sur Leopardi, comme sur Molière, bien d'autres caractères distinctifs qui frappent à première vue.

Trop étranger que je suis habituellement à l'étude approfondie des littératures étrangères, persuadé d'ailleurs que la critique littéraire n'a toute sa valeur et son originalité que lorsqu'elle s'applique à des sujets dont on possède de près et de longue main le fonds, les alentours et toutes les circonstances, il semble que je n'aie aucun titre

spécial pour venir parler ici de Leopardi, et je m'en abstiendrais en effet si le hasard ou plutôt la bienveillance ne m'avait fait arriver entre les mains des pièces manuscrites, tout-à-fait intéressantes et décisives, sur l'homme éminent dont il s'agit, et ne m'avait encouragé à une excursion inaccoutumée, pour laquelle je vais redoubler d'attention en même temps que je réclame toute indulgence.

Le comte Jacques Leopardi naquit le 29 juin 1798, à Recanati dans la marche d'Ancône; fils aîné du comte Monaldo Leopardi et de la marquise Adélaïde Antici, des plus nobles familles du pays, il reçut une éducation soignée sous les yeux de son père. Un prêtre de l'endroit, l'abbé Sanchini, lui enseigna les premiers élémens du latin; quant au grec, l'apprenant dès l'âge de huit ans dans la grammaire dite *de Padoue*, l'enfant jugea cette grammaire insuffisante, et, décidé à s'en passer, il se mit à aborder directement les textes qu'il trouvait dans la bibliothèque de son père; il lut ainsi sans maître, et bientôt avec une surprenante facilité, les auteurs ecclésiastiques, les saints Pères, tout ce que lui fournissait en ce genre cette très riche bibliothèque domestique; le premier débrouillement fait, il lut méthodiquement, par ordre chronologique, plume en main, et, de même que, chez Pascal avec qui on l'a comparé, le génie mathématique éclata comme par miracle, ainsi le génie philologique se fit jour merveilleusement chez le jeune Leopardi; il devint un véritable érudit à l'âge où les autres en sont encore à répéter sur les bancs la dictée du maître.

On a souvent remarqué cette alliance, au premier abord singulière, du génie poétique et du génie philologique; mais ici elle a cela de plus particulier encore que le poète énergique et brûlant qui va nous apparaître ne finit point par la philologie, ne s'y retira point après son premier feu jeté, mais qu'il débuta par là, et que, si ses souffrances précoces ne l'avaient impérieusement détourné des études suivies, c'est de ce côté sans doute qu'il aurait, avant tout, frayé sa voie et poussé sa veine patiente.

J'ai sous les yeux tous les manuscrits de Leopardi qui datent de cette époque, manuscrits confiés par lui-même à M. de Sinner, si capable d'en bien juger, et qui en a publié des extraits (1). En tête d'un cahier contenant le texte correct de la *Vie de Plotin*, par Porphyre, avec traduction latine et commentaire, on lit cette attestation de la main du père de Leopardi :

(1) Sous ce titre : *Excerpta ex schedis criticis Jacobi Leopardii comitis*, dans le *Rheinisches Museum*; Bonn, 1834.

« Oggi 31 agosto 1814, questo suo lavoro mi donò Giacomo mio primogenito figlio, che non ha avuto maestro di lingua greca, ed è in età di anni 16, mesi due, giorni due.

« MONALDO LEOPARDI. »

Un juge compétent à qui ce travail manuscrit a été communiqué, Creuzer, dans le 3e volume de son Plotin, en a tiré le sujet de plusieurs pages de ses *addenda*. Lui qui a travaillé toute sa vie sur Plotin, il trouve quelque chose d'utile dans l'ouvrage d'un jeune homme de seize ans.

Les travaux philologiques et les excursions érudites de Leopardi, vers cette époque de son adolescence et de sa première jeunesse, feraient une longue et trop sèche énumération, si on la voulait complète; singulier prélude, ouverture bien austère, à la destinée toute poétique qui suivra. Nous trouvons, en 1814, des commentaires de lui *sur la vie et les écrits de quelques rhéteurs du second siècle*, tels que Dion Chrysostôme, OElius Aristide, Hermogène et Fronton. M. Mai n'avait pas encore publié les lettres exhumées de Fronton à Marc-Aurèle. Elles parurent à Milan en 1815; l'année suivante, Leopardi les traduisait. Le docte éditeur lut plus tard le travail manuscrit de Leopardi et en tint compte dans l'édition de Rome. Le même savant prélat tint compte aussi pour son Denys d'Halicarnasse d'une lettre critique à ce sujet, que Leopardi adressa en 1817 à son ami Giordani. Un *Essai sur les erreurs populaires des Anciens* (Saggio sopra gli errori popolari degli Antichi), composé par Leopardi dans l'espace de deux mois, au commencement de 1815, nous présente déjà les résultats d'un esprit bien ferme, mais contenu encore dans les limites d'une foi sincère. Le jeune érudit, sans se perdre dans de vagues considérations, et tout en se laissant guider d'une pensée jusqu'à un certain point philosophique, expose et démêle, moyennant des textes précis qui témoignent d'une immense lecture, les divers préjugés des anciens sur les dieux, les oracles, la magie, les songes, etc., etc. Un seul chapitre, celui des *Pygmées*, a été imprimé par M. Berger de Xivrey (1). Le jeune auteur, en concluant, adressait à la religion une espèce d'hymne, une vraie prière d'action de graces, et ceci fait trop de contraste à ce que nous verrons plus tard pour ne pas être ici relevé :

(1) Dans l'ouvrage intitulé : *Traditions tératologiques* (page 102). — Dans la seconde édition de sa *Batrachomyomachie* (1837), M. Berger de Xivrey a aussi inséré et traduit une dissertation de Leopardi sur ce poème, laquelle avait paru dans *lo Spettatore* de Milan en 1816.

« Religion très aimable, s'écriait-il, il est doux pourtant de pouvoir terminer en parlant de toi un travail qui a été entrepris en vue de faire quelque bien à ceux qui recueillent tes bienfaits de chaque jour; il est doux de pouvoir, d'une ame ferme et assurée, conclure qu'il n'est point vraiment philosophe celui qui ne te suit ni ne te respecte, et que te respecter et te suivre, c'est être par là même assez philosophe. J'ose dire aussi qu'il n'a point ún cœur, qu'il ne sent point les doux frémissemens d'un amour parfait, qu'il ne connaît point les extases dans lesquelles jette une méditation ravissante, celui qui ne sait point t'aimer avec transport, qui ne se sent point entraîner vers l'objet ineffable du culte que tu nous enseignes... Tu vivras toujours, et l'erreur ne vivra jamais avec toi. Lorsqu'elle nous assaillira, lorsqu'essayant de couvrir nos yeux d'une main ténébreuse, elle menacera de nous entraîner dans les abîmes entr'ouverts sous nos pieds par l'ignorance, nous nous tournerons vers toi et nous trouverons la vérité sous ton manteau. L'erreur fuira comme le loup de la montagne poursuivi par le pasteur, et ta main nous conduira au salut. »

Il y a loin de ces très jeunes élans aux réflexions amères et inexorables qui ont fait de Leopardi un des plus éloquens poètes du désespoir; il fut quelques années encore avant d'en venir à cette transformation, à cette conversion profonde et définitive de tout son être, à travers laquelle ses croyances en périssant toutes, il faut le dire, ne montrèrent pourtant que plus à nu sa nature généreuse. Dans une note manuscrite de lui que j'ai sous les yeux, et qui a pour titre *Supplemento generale a tutte le mie carte*, je lis une dernière indication relative à un projet d'hymnes chrétiennes : le simple canevas respire encore les mêmes sentimens de piété affectueuse qu'exprimait la conclusion précédente (1). Ce papier doit être d'une date peu postérieure à 1819. On ne saurait se tromper en reportant la grande conversion philosophique de Leopardi entre les années 1820-1823.

Jusqu'ici donc, nous n'avons affaire qu'à un jeune homme précoce,

(1) Ce texte est trop imprévu dans la biographie qui nous occupe pour devoir être passé sous silence; on en comprendra tout l'intérêt et le contraste en avançant dans le récit de cette destinée, si absolument dénuée de croyance consolante. Leopardi a fait route au rebours des Manzoni et des Pellico. Respectons, sans les juger, toute conviction sincère et courageuse, tout martyre noblement subi. Mais voici les pensées de ses jeunes ans :

« Al progetto degl' inni cristiani.

« Per l' inno al Redentore : Tu sapevi già tutto ab eterno, ma permetti alla immaginazione umana che noi ti consideriamo come più intimo testimonio delle nostre miserie. Tu hai provata questa vita nostra, tu ne hai assaporato il nulla, tu

qui, confiné dans sa ville natale et du fond du nid paternel, dévore, jour et nuit, les livres anciens, ne s'effraie d'aucune étude épineuse, s'attache, par choix, à défricher les portions les plus ingrates, ce semble, du champ de l'érudition et de la critique, recueille les fragmens des Pères grecs du second siècle ou des historiens ecclésiastiques antérieurs à Eusèbe, rassemble, commente en six mois (1815) les débris, les œuvres authentiques ou supposées de Jules Africain, et semble préluder en ces sillons pénibles avec la vocation opiniâtre d'un Villoison ou d'un Tillemont. Il serait trop extraordinaire pourtant que celui dont on admirera tout à l'heure le génie mâle et la pureté sévère n'eût pris d'abord l'antiquité que par ce côté des rhéteurs, des sophistes ou même des écrivains ecclésiastiques, et qu'il eût négligé précisément les chefs-d'œuvre de grandeur et de grace qu'elle nous a légués. C'est que Léopardi, en effet, ne les négligeait pas; son ardeur studieuse suffisait à tout, et dans les essais de sa jeunesse, dans ceux particulièrement qui marquent sa collaboration au *Spectateur* (1) de Milan durant les années 1816-1817, on trouverait bon nombre de morceaux de lui qui préparent et dénoncent le poète. Il ne se contente pas de disserter sur la *Batrachomyomachie*, il la traduit en vers, en sizains coulans et faciles, comme aussi il fera pour le *Moretum* de Virgile. Il ne se borne pas à éclaircir en critique les circonstances peu connues de la vie de Moschus, il aspire à en *vulgariser* les charmantes idylles en *sciolti* plus ou moins fidèles, premier coup d'essai, que bientôt son goût plus mûr répudiera. L'*Odyssée* le tente; pour être plus à l'aise en son entreprise, il n'a pas lu les deux premiers chants publiés à cette date par Pindemonte, et il marche seul et ferme en présence de son modèle, s'appliquant à en reproduire et presque à en calquer les traits de couleur et de caractère. En tête d'un fragment traduit de la *Théogonie* d'Hésiode (la bataille des Dieux et des Titans) il se livre à des réflexions approfondies et vives sur le mérite propre de cette poésie d'Hé-

hai sentito il dolore e l' infelicità dell' esser nostro, etc. Pietà di tanti affanni, pietà di questa povera creatura tua, pietà dell' uomo infelicissimo, di quello che hai redento, pietà del gener tuo, poichè hai voluto aver comune la stirpe con noi, esser uomo ancor tu....... (Et après quelques autres projets d'hymnes *aux apôtres, aux solitaires*; il revient d'une manière touchante.) Per l' inno al Creatore o al Redentore: Ora vo da speme a speme tutto giorno errando e mi scordo di te, benchè sempre deluso, etc. Tempo verrà ch' io, non restandomi altra luce di speranza, altro stato a cui ricorrere, porrò tutta la mia speranza nella morte : e allora ricorrerò a te, etc. Abbi allora misericordia, etc. » Et il finit en quelques lignes par un projet d'hymne *à Marie*.

(1) *Lo Spettatore*, revue bi-mensuelle.

siode, surtout dans *les Travaux et les Jours;* il la met presque au-dessus de celle d'Homère pour une certaine sincérité et ingénuité incomparable (*schiettezza*), il incline fort à la croire du moins supérieure en âge, et à ce propos il s'étend sur les conditions diverses qu'exige la traduction des poètes anciens. Ici se déclare le studieux et passionné disciple, dont toute l'émulation va d'abord à les adorer. Il s'estimerait à jamais heureux de s'enchaîner comme traducteur à quelque illustre classique des premiers âges : « Qui ne sait, s'écrie-t-il, que Caro vivra autant que Virgile, Monti autant qu'Homère, Bellotti autant que Sophocle? Oh! la belle destinée, de ne pouvoir plus mourir sinon avec un immortel! » Des jugemens très particuliers sur les divers traducteurs italiens les plus admirés montrent à quel point ces questions de style l'occupaient, et combien il travaillait déjà à tremper le sien. Il insiste surtout (avec toutes sortes de précautions et de révérentes excuses) sur ce qu'Annibal Caro, en donnant à sa traduction de Virgile une couleur de simplicité aimable et de noble familiarité, un certain air dégagé (*scioltezza*) ou, si l'on veut, de *désinvolture,* a légèrement faussé la noblesse de ton et la magnificence habituelle de l'original. Il en vient à conclure que le style de Parini serait plus sincèrement virgilien que celui de Caro. Lui-même, en 1817, il publia un essai de traduction en vers du second livre de l'*Énéide* qu'il admirait entre tous les autres, et qu'il ne lisait jamais sans larmes.

Ce goût philologique qu'il avait développé et aiguisé dans la lecture des anciens, Leopardi le portait aussi dans l'étude et l'usage de sa propre langue; il revenait à Dante et aux vrais maîtres d'avant *la Crusca*. Une petite dissertation sur le participe *reso* (pour *renduto*) et le verbe *sortire* (dans le sens de *uscire*), que la *Gazette de Milan* avait compris en une même condamnation, atteste à quel point il ne laissait passer aucun détail, et combien il se préparait à être un vigilant écrivain. Il conclut d'une quantité d'exemples que, des deux mots proscrits par la *Gazette* puriste, le premier, c'est-à-dire *reso,* est du très bon italien, tout-à-fait usité et recommandable, et que le second, *sortire* pour *uscire,* est italien aussi, mais de bas aloi. Quelques années plus tard (1826), Leopardi publiera une traduction d'une ancienne chronique sacrée grecque ou copte (*Martyre des saints Pères du mont Sinaï*), traduction censée faite sur une version latine par quelque bon italien du XIVe siècle (1350), en prose contemporaine de celle de Boccace, et il trompera à première vue les connaisseurs les plus exercés. Le vieil Antonio Cesari, grand expert en fait de *trécentistes,* y fut pris et y donna son approbation. Ainsi, chez nous, Paul-Louis Courier

jouait à l'Amyot. C'est par de telles études préparatoires, quand on ne s'y oublie pas, c'est par de tels ingénieux secrets, longuement médités, que les vrais poètes savent ressaisir, d'un puissant effort, les langues et les styles aux âges de décadence, parviennent à les arrêter au penchant, ou même leur font remonter avec honneur les pentes glorieuses.

En mai 1817, Leopardi se permettait une autre supercherie qui sent davantage son Chatterton ou son Macpherson; il publiait dans *le Spectateur* une traduction en vers d'un prétendu hymne grec *à Neptune*, qu'il donnait comme nouvellement découvert. Le tout était accompagné de notes et de commentaires destinés à jeter une docte poussière aux yeux. Enfin deux odes grecques dans le goût d'Anacréon s'ajoutaient comme provenant du même manuscrit. Leopardi, pour surcroît d'authenticité, produisait le texte de ces deux petites odes (de sa façon), et il s'excusait de ne les point traduire, sur ce qu'on ne traduit pas Anacréon. L'une de ces odes n'offre qu'une des mille variantes de l'Amour enchaîné de roses, l'autre est *à la Lune;* cette dernière a droit de passer pour un fort gracieux pastiche et très propre à faire illusion.

Pour achever de noter ce qu'il y a de mémorable dans ces préludes de Leopardi avant l'âge de vingt ans, j'indiquerai encore une dissertation de lui *sur la réputation d'Horace chez les anciens* (décembre 1816). Le jeune critique s'autorise d'un passage de Fronton, du silence de Velleius et de quelques autres indices, pour conjecturer qu'Horace, dans le siècle qui suivit le sien et même un peu au-delà, était loin d'avoir acquis cette renommée classique incontestée qui ne s'est consolidée que plus tard. Il y aurait eu, du temps de Fronton, un retour aux anciens, aux plus anciens qu'Horace, et celui-ci en aurait souffert, comme, par exemple, Boileau, de nos jours, a pu souffrir d'un retour vers Regnier. Horace, en effet, selon Leopardi et selon quelques autres, aurait été en son temps un grand novateur, un artiste aussi habile que peu timoré en fait de langage; il s'était de plus montré sévère ou dédaigneux pour ses prédécesseurs, pour Plaute, pour Catulle, et dans cette réaction archaïque un peu tardive, dont Fronton était l'un des chefs, on le lui faisait payer.

Cependant, à travers cette diversité de travaux précoces, Leopardi mûrissait au talent, et le poète original en lui allait éclater. En 1818, c'est-à-dire à vingt ans, il fit imprimer à Rome ses deux premières canzones, l'une *à l'Italie,* l'autre *sur le monument de Dante* qui se préparait à Florence. Une troisième parut à Bologne, en 1820, adressée *à*

Angelo Mai au sujet de *la République*, par lui retrouvée, de Cicéron. Le caractère de ces premières pièces et de celles qui suivirent est grandiose, mâle, généreux, et d'une inspiration patriotique aussi élevée que douloureuse. Les deux premières canzones avaient en tête une dédicace à Monti :

« Je vous dédie, seigneur cavalier, ces canzones, parce que ceux qui aujourd'hui plaignent ou exhortent notre patrie ne peuvent que se consoler en pensant que vous, avec un petit nombre d'autres (dont les noms se déclarent assez d'eux-mêmes quand on les passerait sous silence), vous soutenez la gloire dernière de l'Italie, je veux parler de celle qui lui vient des études et particulièrement des lettres et des beaux-arts; tellement qu'on ne pourra dire encore que l'Italie soit morte. Si ces canzones étaient égales au sujet, je sais bien qu'elles ne manqueraient ni de grandiose ni de véhémence... »

Elles en sont empreintes en effet : bien que le sujet en semble aujourd'hui un peu usé, roulant sur cette plainte perpétuelle et cette désolation tant renouvelée depuis Dante, et se prenant à cette moderne Italie, à celle même d'Alfieri, de Corinne et de Childe-Harold, et de laquelle Manzoni a dit qu'elle était

Pentita sempre e non cangiata mai,
Repentante toujours et jamais convertie;

malgré cet inconvénient inévitable en telle rencontre, le poète se sauve ici du lieu-commun par son impression sentie et profonde. Pas un mot inutile n'est accordé à la phrase ou à l'harmonie; c'est la pensée même qui jaillit dans son cri impétueux :

« O ma patrie, je vois les murs, et les arcs, et les colonnes, et les statues, et les tours désertes de nos ayeux, mais la gloire, je ne la vois pas, je ne vois ni le laurier ni le fer dont étaient chargés nos pères d'autrefois. Maintenant désarmée, tu montres ton front nu et nue ta poitrine. Hélas! que de blessures, quelles plaies livides, que de sang! Oh! dans quel état te vois-je, ô très belle Dame! Je demande au ciel et au monde : Dites, dites, qui l'a réduite ainsi? Et le pire, c'est qu'elle a les deux bras chargés de chaînes, de telle sorte que, cheveux épars et sans voiles, elle est assise à terre, délaissée et désolée, se cachant la face entre les genoux, et elle pleure. Pleure, car tu en as bien sujet, ô mon Italie, née pour surpasser les nations et dans la bonne fortune et dans la mauvaise.

« Si mes yeux étaient deux sources vives, je ne pourrais assez pleurer pour égaler ton malheur et encore moins ta honte, parce que tu étais maîtresse et que tu n'es plus qu'une pauvre servante. Quel est celui qui, parlant

ou écrivant de toi, ne dise au souvenir de ton renom passé : En voilà une qui fut grande et qui ne l'est plus! Pourquoi, pourquoi? Où est la force antique, où sont les armes, la valeur et la constance? qui t'a pris l'épée à ta ceinture? qui t'a trahie? quelle ruse, ou quel long effort, ou quelle si grande puissance fut capable de t'enlever le manteau et les bandelettes d'or? comment et quand es-tu tombée d'une telle hauteur en si bas lieu? personne ne combat-il pour toi? n'es-tu défendue par aucun des tiens? des armes ici, des armes! moi seul je combattrai, je tomberai seul; et fasse le ciel que pour les cœurs italiens mon sang devienne flamme!

« Où sont tes fils? J'entends le son des armes et des chars, et des voix et des timbales; dans les contrées étrangères tes fils combattent. Attention, Italie! prête l'oreille. Je vois ou crois voir tout un flot de fantassins et de cavaliers, fumée et poussière, et briller les épées comme les éclairs dans la nue. Et tu te tais et tu pleures, et tu n'as pas même la force de tourner ton tremblant regard vers la lutte douteuse! Pour qui donc combat dans ces champs la jeunesse italienne? O dieux, ô dieux! les glaives italiens combattent pour la terre étrangère. O malheureux qui tombe à la guerre, non point pour la défense des rivages paternels, pour la pieuse compagne et les fils chéris, mais frappé de la main d'ennemis qui ne sont pas les siens, pour le compte d'autrui, et qui ne peut dire en mourant : Douce terre natale, la vie que tu m'as donnée, la voici, je te la rends!

Oh! bienheureux et chers et bénis les âges antiques, où les nations couraient par bandes à la mort pour la patrie; et vous, soyez à jamais honorées et glorieuses, ô gorges de Thessalie, où la Perse tout entière et le destin furent de bien moindre force qu'une poignée d'ames héroïques et généreuses... »

Et apostrophant ici les rochers, les arbres et la mer, le poète leur redemande le récit de cette mort invincible, de cette chute triomphante, et il refait hardiment le chant perdu de Simonide.

On l'a déjà remarqué avant nous (1), Leopardi s'est toujours beaucoup préoccupé de Simonide : il ne l'a pas seulement reproduit et restitué dans l'héroïque, il a traduit ses deux morceaux mélancoliques d'élégie. J'ajouterais qu'il n'a pas omis non plus le morceau satirique sur les femmes, si cette pièce ne paraissait devoir être attribuée à un autre Simonide. Mais, en tout, il semble que Leopardi, parmi les modernes, puisse être dit un poète du même ordre et de la même variété que Simonide parmi les anciens. A côté des élans les plus en-

(1) M. Theil l'avait remarqué dans un article du journal *la Paix* (4 mars 1837), où il parlait de Leopardi à merveille, mais devant un public distrait et dans un lieu trop peu littéraire.

flammés de l'hymne et de la louange des héros, il a trouvé les accens les plus douloureux et les plus directs de la plainte humaine.

Son second chant, sa seconde *messénienne*, comme on peut l'appeler, au sujet du *monument préparé à Dante*, est dans le même ton que la première, mais encore plus empreinte, s'il se peut, de sombre et patriotique amertume. C'est à Dante poète, à Dante surtout citoyen et patriote qu'il s'adresse et qu'il demande assistance et recours dans cet abaissement du présent :

« O père illustre du mètre toscan, si à vos sacrés rivages il parvient quelque nouvelle encore des choses de la terre et de cette patrie que tu as placée si haut, je sais bien que tu ne ressens point de joie pour toi-même, car moins solides que la cire et que le sable sont les bronzes et les marbres au prix du renom que tu as laissé de toi ; et si tu as jamais pu, si tu pouvais un jour tomber de notre mémoire, que croisse notre malheur s'il peut croître encore, et que ta race inconnue de l'univers soit vouée à d'éternels gémissemens !

« Mais non, ce n'est pas pour toi que tu te réjouis, c'est pour cette pauvre patrie, à l'idée que peut-être l'exemple des pères et des ayeux réveillera assez les fils assoupis et malades pour qu'ils relèvent tout d'un coup leur regard. Hélas ! de quel long outrage t'apparaît flétrie celle qui te saluait, déjà si malheureuse, alors que tu montas la *première* fois au paradis ! Et pourtant, auprès de ce que tu la vois aujourd'hui, elle était alors heureuse maîtresse et reine. Un telle misère lui ronge le cœur que peut-être, en la voyant, tu n'en crois pas tes yeux. Je veux taire les autres ennemis et les autres sujets de deuil, mais non la France scélérate et mauvaise (*la Francia scelerata e nera*), par qui ma patrie à l'extrémité a vu de près son dernier soir. »

Je ne crains pas de rétablir ici le nom de la France, que Leopardi a supprimé dans ses corrections dernières, tout en laissant subsister le passage et en substituant par manière d'adoucissement l'appellation de cruelle (*fera*). Il ne pardonnait pas à la France la diminution et la confiscation de l'Italie sous l'Empire; ces impressions d'enfance lui demeurèrent durables et profondes. Il redevenait de 1813, en écrivant cinq ans plus tard, et son accent répondait, on l'a remarqué, au cri d'imprécation des généreux Allemands Henri Kleist, Arndt et Kœrner. Ainsi, dans ce chant au Dante, il peint en traits sanglans la perte des légions italiennes durant la campagne de Russie, ces hommes du Midi ensevelis sous les glaces et, dans leur dernier regard vers leur mère adorée, se disant :

« Plût au ciel que ce ne fussent ni les vents, ni les tempêtes, mais le fer

qui nous moissonnât, et pour ton bien, ô notre patrie! Voilà que loin de toi, quand le plus beau de notre âge nous sourit, inconnus du monde entier, nous mourons pour cette nation qui te tue. » — « Et leur plainte, ajoute le poète, ne fut entendue que du désert boréal et des forêts sifflantes. Ainsi ils rendirent le dernier soupir, et leurs cadavres abandonnés à découvert sur cette horrible mer de neige furent déchirés des bêtes féroces; et le nom des braves et des meilleurs restera à jamais l'égal de celui des lâches et des méprisables. »

Mais le sentiment qui sera bientôt la clé du cœur même de Leopardi et que nous surprenons déjà, ce sentiment stoïque du calme fondé sur l'excès même du désespoir, lui inspire cette sublime consolation :

« Ames chéries, bien que votre calamité soit infinie, apaisez-vous, et que cela vous serve de réconfort, que vous n'en aurez aucun ni dans cet âge ni dans les suivans. Reposez au sein de votre affliction sans mesure, ô les vrais fils de celle dont le suprême malheur ne voit que le vôtre seul capable de l'égaler! »

Nous retrouverions ailleurs encore des éclats de cette colère de Leopardi contre la France. Remarquons toutefois que cette colère même n'était pas de l'indifférence, ni même de la haine, et qu'il y a souvent plus près de la colère à l'amour que d'une froide et tiède amitié. A un certain moment, Leopardi songea sérieusement à venir habiter en France; il croyait que ce n'est que là encore qu'on peut vivre hors de la patrie (1). Le jour où il voudra exprimer nettement sa pensée la plus chère, une profession de foi faite pour être montrée, nous verrons que c'est en français tout naturellement qu'il la consignera. Enfin, dans ses préventions pessimistes, contre lesquelles protestaient assez hautement ses propres efforts et ceux de plusieurs de ses nobles compatriotes, il estimait que la différence littéraire actuelle entre la France et l'Italie, c'est qu'en France il y avait encore quelques personnes qui cherchaient à bien écrire, et qu'en Italie il n'y en avait plus.

Un beau réveil pourtant s'opérait sur toute la péninsule en ces années; Leopardi, l'un des précurseurs, le présageait, sans assez y croire,

(1) « ..... Et non mi fa punto meraviglia che la Germania, solo paese dotto oggidì, sia più giusta verso di voi, che la presuntuosissima, e superficialissima, e ciarlatanissima Francia. » On me dispensera de traduire : Leopardi écrivait cela de Florence à M. de Sinner, le 18 décembre 1832; et, moins de deux ans après (20 mars 1834), il lui écrivait de Naples : « Io per molte e fortissime ragioni sono desiderosissimo di venire a terminare i miei giorni a Parigi. » C'est ainsi que se résument le plus souvent et que se réfutent le mieux la plupart de ces grandes colères contre la France.

dans son chant à Angelo Mai. Ce savant et actif investigateur venait de retrouver la *République* de Cicéron après les *Lettres* de Fronton : on se demandait où s'arrêteraient de telles découvertes. Quoi? les antiques ayeux ressuscitaient de la tombe, et les vivans n'y répondaient pas! Oh! du moins, lors de la grande renaissance des lettres, la ruine de l'Italie n'était pas consommée; l'étincelle du génie circulait dans l'air au moindre souffle. Les cendres sacrées de Dante étaient chaudes encore, et le doux luth de Pétrarque n'avait pas cessé de frémir. Leopardi part de là pour célébrer le hardi Colomb, et l'Arioste, et le Tasse, en des couplets qui sont tour à tour de la plus gracieuse ou de la plus fière beauté. Je reprends le chant à ce qu'il dit de Pétrarque :

« Et tes douces cordes murmuraient encore au toucher de tes doigts, Amant infortuné. Hélas! c'est par la douleur que naît et commence le chant italien. Et pourtant il pèse et mord moins cruellement le mal qui blesse avec douleur, que l'ennui qui étouffe. O bienheureux toi dont les pleurs furent la vie! Pour nous, l'ennui nous a serré dans ses nœuds; pour nous, près du berceau comme sur la tombe, s'assied immobile le néant.

« Mais ta vie était alors avec les astres et avec la mer, audacieux enfant de Ligurie, quand au-delà des colonnes d'Hercule, et par-delà les rivages où l'on croyait sur le soir entendre frémir l'onde au plonger du soleil, te confiant aux flots infinis, tu retrouvas le rayon de ce soleil qu'on croyait tombé et le jour qui naît quand pour nous il a disparu. Tout le contraste de la nature fut rompu par toi, et une terre inconnue, immense, servit de trophée de gloire à ton voyage et aux périls de ton retour. Hélas! hélas! le monde mieux connu ne s'accroît point, mais plutôt il diminue, et l'éther résonnant, la féconde terre et la mer paraissent bien plus vastes au tout petit enfant qu'au sage.

« Où sont-ils allés nos songes fortunés qui nous montraient de ce côté l'inconnue retraite d'habitans inconnus, ou bien le lieu d'abri des astres durant le jour, et le lit mystérieux de la jeune Aurore, et le sommeil caché du grand astre durant les nuits? Voilà qu'ils se sont évanouis en un instant, et le monde est figuré sur une carte étroite; voilà que tout devient semblable, et la découverte ne fait qu'accroître le néant. Le vrai à peine touché t'interdit à nous, ô imagination chérie; notre esprit se retire de toi pour toujours; les années viennent nous soustraire à ton premier pouvoir si plein de prodiges, et la consolation de nos chagrins périt.

« Tu naissais cependant aux doux songes, et le premier soleil te donnait en plein dans le regard, ô chantre aimable des armes et des amours... »

Je m'arrête, mais on comprend tout ce que va gagner en poésie et en fraîcheur ce portrait de l'Arioste venant aussitôt après les teintes

sévères de la réalité. Ce beau chant finit par un salut sympathique et un cri ardent vers Alfieri, que Leopardi appelle *Vittorio mio* et auquel il se rattache comme au dernier de la noble race, au seul que ces temps de ruine aient laissé debout. Dans la préface en prose de cette canzone, Leopardi rappelait le mot de Pétrarque : *Ed io son un di quei che 'l pianger giova*, et moi aussi je suis de ceux qui se plaisent à la plainte : « Je ne dirai pas, ajoute-t-il, que la plainte soit ma nature propre, mais une nécessité des temps et de la fortune. »

Et en effet on ne peut douter, rien que d'après ces débuts, de la nature avant tout mâle et antique de Leopardi : elle continuera de se dessiner de plus en plus. Au milieu même de ses plaintes les plus tendres et de ses mélancoliques élégies, la sobriété mettra le cachet; pas une parole n'excédera le sentiment, et le stoïcien invincible se retrouvera au fond, jusque dans les amertumes les plus épanchées. La date de cette canzone à Angelo Mai (1820), était celle également du *Carmagnola* de Manzoni; le drapeau d'une réforme littéraire flottait donc enfin, et toute une jeune milice s'ébranlait à l'entour. L'*Anthologie* de Florence allait s'ouvrir pendant des années à d'honorables et ingénieuses tentatives (1). Plus jeune d'âge que la plupart des hommes de ce premier mouvement, le précoce Leopardi se trouve débuter en même temps qu'eux; il va en ligne avec les Manzoni, les Berchet, et ne vient à la suite de personne : il se lève de son côté, tandis qu'eux marchaient du leur. Le rapprocher de ces hommes éminens, de ces écrivains généreux, marquer les rapports exacts et les différences, conviendrait à des juges mieux informés et plus compétens que nous. Il nous semble que si, par ses audaces et ses rajeunissemens de langage, par son culte de la forme retrouvée, Leopardi appartient à l'école des novateurs, il était du moins le classique par excellence entre les romantiques. Les autres se préoccupaient davantage de l'Allemagne, du moyen-âge et des théories dramatiques : lui, il resserra et poussa uniquement ses efforts dans la haute poésie lyrique, et aussi dans des écrits en prose d'une extrême perfection. Je ne sais si Leopardi rendait toute justice au mouvement italien contemporain, dont il n'était lui-même qu'un des nobles organes, et s'il y reconnaissait autant de signes de parenté avec lui qu'on croit en découvrir à distance, mais je me plais à enregistrer ici le mot de Manzoni sur son talent : « Vous connaissez Leopardi, disait-il vers 1830

(1) Ce recueil littéraire, le meilleur de l'Italie, fut supprimé par un décret du grand-duc au commencement de 1833, après douze années environ d'existence.

à un voyageur, avez-vous lu ses essais de prose? On n'a pas assez fait attention à ce petit volume; comme style, on n'a peut-être rien écrit de mieux dans la prose italienne de nos jours. » La candeur de l'illustre auteur des *Promessi Sposi* se reconnaît en cette parole.

Quant à ses vers, Leopardi se rattachait directement au style des anciens par Alfieri et Parini, et en remontant plus haut. La langue italienne a cela de particulier, d'avoir offert, depuis cinq siècles, plusieurs momens vrais de renaissance; elle le doit à ce qu'à ses débuts elle eut le bonheur de compter des chefs-d'œuvre. Le courant dans l'intervalle peut s'égarer; mais il suffit de se remettre en communication avec les sommets pour retrouver le jet de la source. Après Dante, Pétrarque et Boccace, la langue italienne faiblit; la renaissance grecque et latine l'encombre de débris et semble l'étouffer. Il fallut que Politien avec Laurent de Médicis rouvrît la route à l'Arioste et aux autres grands poètes de ce siècle. Après le Tasse, autre décadence; les concetti abondent et corrompent tout. Des hommes de talent au XVIII[e] siècle, Parini, Alfieri et Monti, essayent un retour généreux et sévère; mais la révolution française interrompt et contrarie les efforts; l'invasion implante moins de gallicismes qu'on ne dit, elle nuit pourtant comme toute invasion; il fallut que cette œuvre de Parini et d'Alfieri fût reprise par Manzoni, Leopardi et autres, et elle le fut avec un vrai succès. On ne saurait, en France, comparer ce privilége heureux de l'Italie à nos efforts estimables et incomplets d'archaïsme studieux. Les Grecs avaient Homère à l'horizon, les Italiens ont Dante : voilà des marges immenses. Notre lointain horizon, à nous, ce n'est qu'une ligne assez plate. Nous ne remontons guère par la pratique au-delà de Rabelais ou de Ronsard, et encore que d'efforts et de faux pas pour y arriver! Aussi le siècle de Louis XIV reste aisément, pour l'aspect de la langue, notre bout du monde; la colline est admirable de contour, mais elle est bien prochaine; entre elle et nous il n'y a guère d'espace pour ces évolutions que présente l'Italie, qu'accomplissait la Grèce, que l'Angleterre elle-même se peut librement permettre moyennant son Shakspeare.

Le caractère technique et la qualité des vers de Leopardi seraient à déterminer; il emploie assez volontiers, mais non pas du tout exclusivement, ni même le plus habituellement, les *sciolti :* à quelle école appartiennent les siens? Les critiques italiens en distinguent de deux sortes et comme de deux familles : ceux qui datent de Frugoni, plus fastueux, plus pompeux, plus redondans et colorés, et ceux de Parini, plus sobres, plus châtiés, d'une élégance plus discrète. A la première

espèce on rapporte, comme variétés, les *sciolti* de Cesarotti et ceux même, si perfectionnés, de Monti; dans la seconde se rangent ceux d'Alfieri, de Foscolo, de Manzoni. On me fait remarquer que ceux de Leopardi, en se rattachant à cette dernière école pour la netteté, paraissent avoir gardé de la facilité de l'autre : les connaisseurs diront le degré exact et à quel point ils les jugent bien frappés.

La rime joue d'ailleurs un rôle très savant et compliqué dans les couplets des canzones de Leopardi; elle reparait de distance en distance et correspond par intervalles calculés, comme pour mettre un frein à toute dispersion. Elle fait bien l'effet de ces vases d'airain artistement placés chez les anciens dans leurs amphithéâtres sonores, et qui renvoyaient à temps la voix aux cadences principales. Qu'il nous suffise de signaler cette science de structure et d'harmonie dans les strophes de Leopardi, en réponse à ceux qui croiraient encore qu'il a dédaigné la rime.

C'est aux environs de l'année 1820, et probablement avant son premier voyage à Rome, que dut s'opérer un changement complet dans les croyances intimes de Leopardi : il passa de la première soumission de son enfance à une incrédulité raisonnée et invincible, qui s'étendait non seulement aux dogmes de la révélation, mais encore aux doctrines dites de la religion naturelle. On a cherché à expliquer par des circonstances accidentelles cette révolution morale dans un homme d'une pensée supérieure et d'une sensibilité exquise, comme si l'esprit humain, quand il s'élève et que l'orage du cœur s'en mêle, avait un si grand nombre de chances entre les solutions. Leopardi, sous plus d'un aspect, semblait primitivement destiné par la nature à la force, à l'action, à la beauté virile : le feu de son regard, son accent vibrant, le timbre pénétrant de sa parole, une sorte de fascination involontaire qui s'exerçait d'elle-même sur ceux qui l'approchaient, et dont la nature a fait l'une des prérogatives du génie, tout semblait le convier à l'expansion de la vie, au charme des relations partagées. Mais de bonne heure son organisation délicate s'altéra, son corps frêle ne réussit point à triompher du travail de la puberté; avant même que sa santé fût totalement perdue, une inégalité d'épaule se prononça, et on a cherché à expliquer en lui par un douloureux ressentiment cette amertume incurable qui se répandit dès-lors sur les objets et qui en toute occasion s'en prenait au sort. Byron a ressenti non moins amèrement un inconvénient beaucoup moindre. On a parlé aussi d'une autre circonstance. L'abbé Gioberti, à qui l'on doit cette justice que, chrétien et prêtre, il n'a jamais parlé de Leopardi qu'en des termes pleins de sympathie

et d'une admiration compatissante (1), a raconté qu'ayant connu le poète à Florence, en 1828, et l'ayant accompagné dans un petit voyage à Recanati, il entendit chemin faisant, de sa bouche, le récit de sa *conversion philosophique,* c'est ainsi que Leopardi la nommait : la première impulsion lui serait venue d'un personnage qu'il admirait beaucoup, littérateur influent par son esprit et par ses ouvrages. Mais, de quelque part que soit arrivée au jeune homme la première provocation au doute et à l'examen, et quand il en aurait reçu l'initiative dans la conversation de quelqu'un de ses amis philosophes, comme Giordani ou tout autre, il faut reconnaître que l'esprit seul de Leopardi fit les frais de cette nouvelle opinion dans laquelle il s'engagea, et qui lui devint aussitôt comme un progrès naturel et nécessaire de sa pensée, un sombre et harmonieux développement de son talent et de sa nature. Nous aurons assez d'occasions d'en étudier les traits et la forme tout originale entre les diverses sortes d'incrédulité et de désespoir.

Cette tournure décisive que prirent les opinions philosophiques de Leopardi, aussi bien que ses exhortations de réveil patriotique, eurent pour effet d'aliéner de lui son père, qu'on dit homme distingué lui-même, écrivain spirituel, mais qui ne pardonna point à son fils d'embrasser une cause contraire. Toute la suite de l'existence du poète en fut entravée et resta sujette à la gêne. Il ne put s'éloigner du gite natal, qui lui devenait insupportable, sans que les ressources domestiques lui fussent parcimonieusement marchandées, ou même totalement refusées à la fin. Les détails précis qu'on pourrait donner sur certains instans de détresse d'un si noble cœur seraient trop pénibles.

Au mois d'octobre 1822, cédant aux instances de quelques amis, Leopardi quitta pour la première fois Recanati et se rendit à Rome, où ses relations s'étendirent. Il fut chargé de dresser le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque Barberine. Il fit la connaissance de Niebuhr, qui l'apprécia dignement, et qui essaya même de lui faire donner un emploi par le cardinal Consalvi; mais on n'y consentait qu'à la condition que Leopardi embrasserait la carrière ecclésiastique. Niebuhr essaya encore d'attirer son jeune ami comme professeur à l'université de Berlin. Dans sa seconde édition des vers retrouvés de Me-

(1) Voir le livre intitulé : *Teorica del Sovrannaturale* (1838), page 390. Il y rappelle, à propos de Leopardi, ce beau mot de saint Augustin, au début de ses *Confessions : « Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te*; tu nous as faits pour toi, ô Seigneur, et notre cœur est en proie sans relâche, jusqu'à ce qu'il trouve son repos en toi. »

robaudes, ayant profité de ses observations, il lui a rendu un éclatant hommage (1). En quittant Rome, il le recommanda vivement à M. Bunsen, avec qui le poète noua des relations toujours continuées. Pendant son séjour à Rome, Leopardi inséra dans les *Effemeridi letterarie Romane* de savans articles sur le Philon arménien d'Aucher, sur la *République* de Cicéron publiée par Mai; il donna une grande dissertation critique sur la *Chronique* d'Eusèbe publiée par le même infatigable Mai conjointement avec Zohrab. Ce sont, assure-t-on, les plus importans parmi ses travaux de ce genre; le jugement de Niebuhr nous dispense d'y insister davantage. Ce séjour de Rome fut peu propre d'ailleurs à faire revenir Leopardi de certaines préventions et aversions déjà conçues. A côté des satisfactions fort douces qu'il y recueillit, il ressentit bien des ennuis, bien des gênes, sans parler de celles qui tenaient à sa situation personnelle. Il éprouva, comme Courier, la jalousie et les mauvais tours de certain bibliothécaire (Manzi) qu'il a fustigé sous l'allégorie du *Manzo* (bœuf) dans des sonnets satiriques un peu trop conformes au sujet (2).

En 1824, parut à Bologne le premier recueil de ses *Canzoni*, contenant les trois premières déjà publiées et sept autres inédites. Le poète était retourné de Rome à Recanati, à l'*abborrito e inabitabile Recanati*, comme il l'appelle. Sa santé s'altérant de plus en plus, et

(1) « Parmi les érudits, dit-il à la fin de sa préface, dont les conjectures heureuses m'ont profité, est le comte Jacques Leopardi, que j'annonce à mes concitoyens comme l'un des ornemens actuels de l'Italie, comme l'une de ses futures et de ses plus certaines espérances. » Mais il faut laisser à ce témoignage mémorable l'autorité de son texte tout-à-fait classique : « Comes Jacobus Leopardius, Recanatensis « Picens, quem Italiæ suæ jam nunc conspicuum ornamentum esse, popularibus « meis nuntio; in diesque eum ad majorem claritatem perventurum esse, spondeo: « ego vero, qui candidissimum præclari adolescentis ingenium, non secus quam « egregiam doctrinam, valde diligam, omni ejus honore et incremento lætabor. » (*Merobaudis carminum Reliquiæ;* Bonn, 1824.)

(2) Leopardi parle avec dégoût, dans l'une de ses lettres, de *la infame gelosia de' bibliotecarii, insuperabile a chi non sia interessato a combatterla personalmente.* Quand il énumère les congés de la Vaticane et des autres bibliothèques, qui sont en vacances la moitié de l'année, et qui, le reste du temps, profitent de toutes les fêtes et de tous les saints du calendrier, sans compter deux ou trois jours de clôture régulière par semaine, il me rappelle le conte malin de Boccace imité par La Fontaine. Il semble tout-à-fait que le gouvernement de ce pays applique à la science le *calendrier des vieillards*, de peur qu'elle ne devienne féconde :

On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile et maint jour fériable...

les études philologiques lui devenant presque impossibles, la douleur et la solitude lui inspirèrent un redoublement de révolte et de plainte; sa poésie en prit un plus haut essor, et son malheur, comme à tant d'autres, fit sa gloire. Il faudrait analyser chacune des canzones nouvelles de ce volume, car chacune a son caractère et ses beautés. Pour les noces de sa sœur Paolina, il compose un épithalame héroïque qui semble destiné à Cornélie : « Tu auras des fils ou malheureux ou lâches : préfère-les malheureux! » — En adressant une sorte de chant pindarique à un jeune homme *vainqueur au ballon* (ces sortes de jeux et de victoires ont beaucoup de solennité en Italie), il passe vite de la félicitation triomphante à un retour douloureux : l'antique palestre était une école de gloire; on courait de l'Alphée et des champs d'Élide à Marathon; mais ici, qu'est-ce? L'éphèbe, vainqueur des jeux, survit à la patrie; il a sa couronne, et elle n'en a plus : « La saison est passée; personne, aujourd'hui, ne s'honore d'une telle mère. Mais pour toi-même, ô jeune homme! élève là-haut ta pensée. A quoi notre vie est-elle bonne, sinon à la mépriser? » — Le chant *au printemps*, où il redemande à la nature renaissante l'âge d'or des fables antiques, développe une pensée que nous avons déjà entendu exprimer au poète au sujet de la découverte de Colomb; il se reprend d'un regret passionné à ces douces illusions évanouies, irréparables :

« Hélas! hélas! puisque les chambres d'Olympe sont vides et que l'aveugle tonnerre, en errant aux flancs des noires nuées et des montagnes, lance à la fois l'épouvante au sein de l'innocent et du coupable, puisque le sol natal, devenu étranger à sa race, ne nourrit que des ames contristées, c'est à toi d'accueillir les plaintes amères et les indignes destinées des mortels, ô belle nature, à toi de rendre à mon esprit l'antique étincelle, si toutefois tu vis, et s'il existe telle chose dans le ciel, si telle chose sur la terre féconde ou au sein des mers, qui soit, oh! non pas compatissante à nos peines, mais au moins spectatrice!

Pietosa no, ma spettatrice almeno! »

— *Le dernier Chant de Sapho,* tout vibrant d'une sauvage âpreté et tout chargé des plus sombres couleurs de l'Érèbe, peut sembler, sous ce masque antique, un cri presque direct de l'ame du poète, à l'une de ces heures où, lui aussi, il fut tenté de lancer sa coupe au ciel et de rejeter l'injure de la vie :

. . . . . . Lucemque perosi
Projecere animas. . . . . . .

Mais c'est autour de la pièce intitulée *Bruto minore* (*Brutus le jeune*, celui de Philippes), qu'il faut surtout nous arrêter, parce qu'ici est la clé de toute la philosophie négative de Leopardi, le cachet personnel et original de son genre de sensibilité poétique.

La pièce, dans l'édition première (Bologne, 1824), est précédée d'une préface en prose : *Comparaison des pensées de Brutus et de Théophraste à l'article de la mort;* on a eu le tort de supprimer ce morceau capital dans les éditions subséquentes. Brutus, on le sait, près de se percer de son épée, s'écria, selon Dion Cassius : « O misérable vertu, tu n'étais qu'un nom, et je te suivais comme si tu étais une réalité; mais tu obéissais à la fortune. » Et le vieux Théophraste, comblé de jours et d'honneurs, à l'âge de plus de cent ans, interrogé par ses disciples au moment d'expirer, leur répondit par des paroles moins connues, non moins mémorables, et qui revenaient à dire qu'il n'avait suivi qu'une fumée, et qu'il se repentait de la gloire, autant que Brutus de son côté se repentait de la vertu. Or, vertu et gloire, chez les anciens, c'étaient deux noms divers pour désigner à peu près le même objet idéal, but des grandes ames. Aujourd'hui, remarque très bien Leopardi, ces reniemens et, pour ainsi dire, ces apostasies des erreurs magnanimes qui embellissent ou mieux qui composent notre vie, et lui donnent proprement ce qu'elle tient de la vie plutôt que de la mort, ces sortes de paroles sceptiques sont très ordinaires et n'ont plus de quoi surprendre : l'esprit humain, marchant avec les siècles, a découvert la nudité, et comme le squelette des choses; le christianisme a changé le point de vue de la sagesse, et elle consiste à dénoncer à l'homme sa misère plutôt qu'à la recouvrir et à la dissimuler. Mais il n'en était pas ainsi chez les anciens, accoutumés, selon l'enseignement de la nature, à croire que les choses étaient des *réalités* et non des *ombres*, et que la vie humaine était destinée à mieux qu'à la souffrance. Leopardi discute donc, avec une curiosité aussi ingénieuse que pénétrante, le sens et la valeur de ces paroles, alors si étranges, de deux sages. Il agite très longuement celle de Théophraste, plus étrange encore, selon lui, en ce qu'elle semble moins motivée. Quant au cri de Brutus, il le considère volontiers comme le dernier soupir de l'antiquité tout entière, au moment où va expirer l'âge de l'imagination. Brutus meurt le dernier des anciens, et il crie au monde qu'il s'est trompé dans sa noble espérance. A partir de ce jour-là, l'humanité dépouilla sa robe virile et entra dans les années de deuil et de triste expérience. Les sages, éclairés sur la vérité toute nue, durent chercher un autre recours, non plus contre la fortune, mais contre la

vie elle-même. Rejetés de la terre, qui n'était plus tenable, ils émigrèrent ailleurs; ils essayèrent (c'est Leopardi qui parle) des perspectives chrétiennes et de l'autre vie, comme consolation dernière.

Tel est le point de vue de Leopardi, le pôle fixe auquel il rapporte désormais tous ses jugemens et ses sentimens. Il considère Brutus comme le dernier des anciens, mais c'est lui qui l'est. Il est triste comme un ancien venu trop tard. Il n'a pas voulu rendre son épée, et il est près de s'en percer dix fois le jour. Mélancolie haute et généreuse, invincible attitude, fierté muette et indomptable, il y a dans ce désespoir aussi bien des traits d'originalité (1).

Notre âge a compté d'autres poètes et peintres du désespoir : Byron, Shelley, Oberman. Ces trois noms suffiraient pour parcourir une triple variété frappante d'incrédulité, de scepticisme et de spinosisme. Shelley abonde plutôt en ce dernier sens qu'il embellit, qu'il orne et revêt des plus riches couleurs; on a volontiers chez lui l'hymne triomphal de la nature. Oberman, étranger à toute ivresse, promène sur le monde son lent regard gris et désolé. Byron, si capable de retour éclatant vers l'antique, est celui qui a le plus de rapports avec Leopardi; et certes, l'un comme l'autre, ils durent méditer bien souvent ce sublime et désespéré monologue d'Ajax prêt à se tuer, en face de son épée. Mais Leopardi garde en lui, nous le répétons, ce trait distinctif qu'il était né pour être positivement un ancien, un homme de la Grèce héroïque ou de Rome libre, et cela sans déclamation aucune et par la

(1) Dans un article sur les *Études d'Histoire romaine* de M. Mérimée, M. de Rémusat, vengeant les anciens Romains de quelques accusations trop promptes, a dit : « Auprès des vices de Rome, au déclin même des anciennes mœurs, que d'exemples de dignité, d'empire sur soi, de mépris de la souffrance et du danger! Auprès des violences sanglantes de quelques réactions passagères, quel respect habituel pour la vie des citoyens au milieu des luttes de la politique! Il n'était point d'inimitié de parti, point d'accusation capitale, que le plus menacé des hommes ne pût conjurer à temps en s'exilant lui-même, et tel était leur amour pour ce qu'ils appelaient leur dignité, qu'ils ressentaient un voluptueux exil comme un cruel déshonneur, et que, dans une guerre civile, le vaincu qui pouvait aisément sauver sa tête, aimait mieux, sans effort et sans bruit, se faire égorger noblement par un esclave. Il y a, dans la manière de penser et de sentir des anciens, de telles différences dès qu'on les compare à nous, qu'il faut, si l'on ne veut leur faire injustice, les connaître tout entiers. A les juger dans l'ensemble, les Romains n'ont point usurpé cette admiration traditionnelle qui s'attache à leur nom. Nos idées et nos lumières ont pu améliorer l'ordre social, mais je ne sais si les hommes des temps modernes sont meilleurs pour être plus faibles, et les progrès ne sont pas des vertus. » Cette page est un beau commentaire de la manière de sentir de Leopardi.

force même de sa nature. Il croyait que là seulement l'homme avait eu une vue simple des choses, un déploiement heureux et naturel de ses facultés. Il regrettait cette vie publique de l'*agora* et cette existence expansive en face d'une nature généreuse. Il oubliait un peu que Socrate déjà avait dit qu'il était impossible de vaquer aux choses publiques en honnête homme et de s'en tirer sain et sauf, et que Simonide avait déjà déploré amèrement la misère de la race des hommes; ou plutôt il ne l'oubliait pas, mais il croyait qu'à travers ces plaintes et ces écueils inévitables, il y avait lieu, en ces temps-là, de vivre d'une vraie vie, au lieu d'être, comme aujourd'hui, jeté dans le monde des ombres.

Comme il faut pourtant qu'on soit toujours (si peu qu'on en soit) du temps où l'on vit, Leopardi en était par le contraste même, par le point d'appui énergique qu'il y prenait pour s'élancer au dehors et le repousser du pied. Mais de plus lui-même, sans s'en douter, il avait gardé du christianisme en lui; les anciens n'aimaient pas, à ce degré de passion qu'on lui verra, l'*amour* et la *mort;* quelques-unes de ses pièces semblent être d'un Pétrarque incrédule et athée (pardon d'associer ces mots!), mais d'un Pétrarque encore.

Car qu'on ne croie pas que Leopardi était tout entier dans les énergiques et farouches accens dont nous avons déjà cité maint exemple, et dont la paraphrase qu'il donne des paroles de Brutus est chez lui l'expression la plus superbe (1) : on a là le côté, pour ainsi dire, historique de son talent; c'est comme la ruine romaine dans le grand paysage; mais souvent il s'y promène seul, rêveur, et animé d'une mélancolie personnelle, toujours profonde et à la fois aimable. Il publia à Bologne, en 1826, un petit volume pour compléter les *Canzoni*, et qui y fait par le ton un gracieux contraste. Les idylles, les élégies y tien-

(1) En voici la fin : « O caprices du sort! ô espèce fragile! nous sommes la moindre partie des choses; les glèbes teintes de notre sang, les cavernes où hurle l'hôte qui nous déchire, ne sont point troublées de notre désastre, et l'angoisse humaine ne fait point pâlir les étoiles.

« Je ne fais pas appel, en mourant, aux rois sourds de l'Olympe ou du Cocyte, ni à l'indigne terre, ni à la nuit; je ne t'invoque point non plus, dernier rayon dans l'ombre de la mort, ô conscience de l'âge futur! La morne fierté du tombeau se laissa-t-elle jamais apaiser par les pleurs, ou orner par les hommages et les offrandes d'une foule vile? Les temps se précipitent et empirent : c'est à tort que l'on confierait à des neveux gâtés (*a putridi nepoti*) l'honneur des ames fortes et la vengeance suprême des vaincus. Qu'autour de moi le sombre vautour agite en rond ses ailes; que la bête féroce serre sa proie, ou que l'orage entraîne ma dépouille inconnue, et que le vent accueille mon nom et ma mémoire! »

nent la meilleure place. Nous oserons en reproduire quelques-unes en vers, prévenant le lecteur, une fois pour toutes, que nous savons toute l'infériorité de l'imitation, que nous avons par instans paraphrasé plutôt que traduit, et que bien souvent, par exemple, nous avons mis cinq mots là où il n'y en a que trois. Chez Leopardi, je le rappelle, pas un mot inutile n'est accordé ni à la nécessité du rhythme ni à l'entraînement de l'harmonie : la simplicité grecque primitive diffère peu de celle qu'il a gardée et qu'il observe religieusement dans sa forme. Malgré tout, nous croyons avoir mieux réussi de cette façon à donner quelque idée de la muse tendrement sévère (1).

L'INFINI.

J'aimai toujours ce point de colline déserte,
Avec sa haie au bord, qui clôt la vue ouverte,
Et m'empêche d'atteindre à l'extrême horizon.
Je m'assieds : ma pensée a franchi le buisson;
L'espace d'au-delà m'en devient plus immense,
Et le calme profond, et l'infini silence,
Me sont comme un abîme; et mon cœur bien souvent
En frissonne tout bas. Puis, comme aussi le vent
Fait bruit dans le feuillage, à mon gré je ramène
Ce lointain de silence à cette voix prochaine :
Le grand âge éternel m'apparaît, avec lui
Tant de mortes saisons, et celle d'aujourd'hui,
Vague écho. Ma pensée ainsi plonge à la nage,
Et sur ces mers sans fin j'aime jusqu'au naufrage.

LE SOIR DU JOUR DE FÊTE.

Douce et claire est la nuit, sans souffle et sans murmure;
A la cime des toits, aux masses de verdure,
La lune glisse en paix et se pose au gazon,
Et les coteaux blanchis éclairent l'horizon.

(1) L'Allemagne, toujours si au courant, possède, depuis plusieurs années, des traductions en vers du poète. M. Bothe (le savant éditeur d'Homère) en a traduit quelques morceaux, et M. Karl Ludwig Kannegiesser, traducteur du Dante, a également traduit tout le recueil de Leopardi. Puisque j'en suis à ces indications d'outre-Rhin, je noterai aussi un excellent article biographique sur Leopardi, par M. Schulz, dans l'*Italia* (espèce d'almanach allemand rédigé à Rome par des Allemands qui vivent en Italie, année 1840), et des articles de la *Gazette d'Augsbourg* (septembre 1840.)

Déjà meurent les bruits des passans sur les routes;
Les lampes aux balcons s'éteignent presque toutes,
Ma Dame, et vous dormez; car le sommeil est prompt
A qui n'a point d'ennui qui lui charge le front,
Et votre cœur ignore, en sa calme retraite,
Ma blessure profonde et que vous avez faite.
Vous dormez; et je viens, sous l'aiguillon cruel,
A ma fenêtre ouverte, en face du beau ciel,
Saluer cette antique et puissante nature,
Mais qui, pour moi chétif, ne fut jamais que dure :
« Loin de toi l'espérance, enfant, m'a-t-elle dit;
Oui, même ce rayon, l'espoir t'est interdit.
Qu'en aucun temps tes yeux ne brillent que de larmes! »

— Ce jour-ci, qui finit, fut pour vous plein de charmes,
Ma Dame, un heureux jour, de divertissement,
De triomphe; et peut-être encore, en ce moment,
Quelque songe léger vous rend à la pensée
Ceux à qui vous plaisiez dans la foule empressée,
Ceux aussi qui plaisaient... Oh! non pas moi, jamais!
Un souvenir, c'est plus que je ne m'en promets.

Cependant je me dis ce qui me reste à vivre,
Je cherche quand viendra le moment qui délivre,
Et je me jette à terre et j'étouffe mes cris.
Jours affreux à passer sous les printemps fleuris!

Non loin d'ici j'entends à travers la campagne
Quelque chant d'ouvrier atardé, qui regagne
Sa chétive demeure, oublieux et content;
Et j'ai le cœur serré de penser que pourtant
Tout fuit, sans laisser trace; et déjà la semaine
A la fête succède, et le flot nous emmène.
Qu'est devenu le bruit des peuples d'autrefois,
Des antiques Romains et des citoyens-rois?
Tes faisceaux, où sont-ils, colosse militaire,
Dont le fracas couvrait et la mer et la terre?
Tout est paix et silence, et le monde aujourd'hui
Ne s'informe plus d'eux qu'à ses momens d'ennui.

Dans ma première enfance, alors qu'un jour de fête
Nous rend impatiens de l'heure qui s'apprête,
Ou le soir, au sortir du grand jour écoulé,
Tout douloureux déjà, dans mon lit éveillé,

Si quelque chant au loin, gai refrain de jeunesse,
M'arrivait prolongeant sa note d'allégresse,
Et d'échos en échos dans les airs expirait,
Alors comme aujourd'hui tout mon cœur se serrait.

L'ANNIVERSAIRE.

O lune gracieuse, un an déjà s'achève
Qu'ici, je m'en souviens, dans ces lieux où je rêve,
Sur ces mêmes coteaux je venais, plein d'ennui,
Te contempler; et toi, belle comme aujourd'hui,
Tu baignais de tes flots la forêt tout entière.
Mais ton visage, à moi, ne m'offrait sa lumière
Que tremblante, à travers le voile de mes pleurs;
Car ma vie était triste et vouée aux douleurs.
Elle n'a pas changé, lune toujours chérie;
Je souffre; et de mes maux pourtant la rêverie
M'entretient et me plaît; j'aime le compte amer
De mes jours douloureux. Oh! combien nous est cher
Le souvenir présent, en sa douceur obscure,
Du passé, même triste, et du malheur qui dure!

LE PASSEREAU.

Sicut passer solitarius in tecto.

Du haut du toit désert de cette vieille tour
Tu chantes ta chanson, tant que dure le jour,
Passereau solitaire, et ta voix isolée
Erre avec harmonie à travers la vallée.
Dans les airs le printemps étincelle et sourit;
C'est sa fête, et tout cœur, à le voir, s'attendrit.
Il fait bondir la chèvre et mugir la génisse;
Et les oiseaux des bois, sous son rayon propice,
Célèbrent à l'envi leur bonheur le plus vif
Par mille tours joyeux : mais toi, seul et pensif,
Tu vois tout à l'écart, sans te joindre à la bande,
Sans ta part d'allégresse en leur commune offrande:
Tu chantes seulement : ainsi fuit le meilleur,
Le plus beau de l'année et de ta vie en fleur.

Combien, hélas! combien ta façon me ressemble!
Et rire et jeunes ans qui vont si bien ensemble,

Et toi, frère enflammé de la jeunesse, amour,
Délicieux orage au matin d'un beau jour!
D'eux tous mon triste cœur n'a rien qui se soucie,
Ou je les fuis plutôt et d'eux je me défie.
Seul et presque étranger aux lieux où je suis né,
Je passe le printemps qui m'était destiné.
Ce jour dont le déclin fait place à la soirée
Est la fête du bourg, à grand bruit célébrée.
Un son de cloche au loin emplit l'azur profond;
De villas en villas l'arquebuse répond.
La jeunesse du lieu, dans ses atours de fête,
Sort des maisons, s'épand sur les chemins, s'arrête
Regardant, se montrant, doux et flatteur orgueil!
Moi, pendant ce temps-là, je m'en vais comme en deuil
Par ce côté désert, évitant qu'on me voie,
Ajournant à plus tard tout plaisir, toute joie;
Et derrière les monts, dans les airs transparens,
Le soleil m'éblouit de ses rayons mourans,
Et d'un dernier regard il semble aussi me dire
Que l'heureuse jeunesse avec lui se retire.

Pour toi, sauvage oiseau, lorsque le soir viendra
Des jours qu'à vivre encor le ciel t'accordera (1),
Tu ne te plaindrais point, docile à la nature,
Passereau solitaire, et ton secret murmure
N'ira pas regretter la saison du plaisir;
Car c'est le seul instinct qui fait votre désir.
Mais, moi, si je n'obtiens de l'étoile ennemie
D'éviter la vieillesse et sa triste infamie,
Quand ces yeux n'auront plus que dire au cœur d'autrui,
Quand suit tout lendemain plus terne qu'aujourd'hui,
Quand le monde est désert, oh! comment jugerai-je
Alors l'oubli présent, ma perte sacrilége?
J'en aurai repentir, et d'un cri désolé
Je redemanderai ce qui s'en est allé.

Nous aurions pu choisir d'autres pièces encore dans ce même caractère plaintif et passionné : ce sont les sujets familiers et chers à tout poète, premier amour, fuite du temps, perte de la jeunesse, réveil du cœur (*il Risorgimento*), mais relevés ici par une manière particulière de sentir, variations originales sur le thème lyrique éternel.

(1) Il met *le stelle*, les étoiles, et non *le ciel*, dans le sens vulgaire où on l'emploie comme synonyme de *Dieu*.

On voit déjà, par le peu que nous avons cité, que Leopardi a aimé; il a l'air de n'avoir eu que deux amours (ce qui me paraît, en effet, très suffisant), celui qu'il appelle *il primo amore*, d'où l'on peut conclure que ce ne fut pas le seul, et celui de la personne qui chantait si bien et qui mourut, celle du *Songe*, de *la Vie solitaire*, de *Silvia*, des *Souvenirs* (*le Ricordanze*). Le chant de la personne aimée joue un grand rôle dans ces diverses pièces. L'éclair de désir passionné qui se reflète si vivement dans la pièce *à Aspasie* ne mérite pas le nom d'amour. Il résulterait de ces témoignages poétiques que Leopardi n'a connu de ce sentiment orageux que la première, la plus pure, la plus douloureuse moitié, mais aussi la plus divine, et qu'il n'a jamais été mis à l'épreuve d'un entier bonheur. Mais ce ne sont là que des conjectures sur le coin le plus mystérieux de ce noble cœur.

Leopardi partagea entre Milan et Bologne les années 1825-1826. Obligé, par la sévérité de son père, de demander secours à sa plume, il publia une édition des vers de Pétrarque avec commentaires (Milan, 1826); puis une *Chrestomathie* italienne, ou choix des meilleurs auteurs, vers et prose (2 vol., Milan 1827-1828). Les lecteurs de Pétrarque ne sauraient désirer un meilleur guide dans les mille sentiers du charmant labyrinthe; il s'y moque finement, à la rencontre, du commun des lettrés italiens qui ne remontaient si haut ni si avant. J'ai omis de dire que l'édition de ses poésies de Bologne (1824) était accompagnée d'un commentaire grammatical de sa façon, dans lequel il se défendait contre les mêmes lettrés prétendus puristes. Ce commentaire affecte un ton de plaisanterie assez opposé d'ailleurs à son caractère, et n'a été écrit qu'en vue de la circonstance, pour faire niche à quelques pédans, à qui il se plaît à en remontrer en fait de *classique*.

De 1826 à 1831, Leopardi passa la plus grande partie de son temps à Florence, sauf un voyage qu'il fit à Recanati. Participant à la rédaction de l'*Anthologie*, entouré d'une société d'élite et d'amis déjà éprouvés (Capponi, Pucci, etc.), il y aurait trouvé quelque bonheur sans doute, si ses infirmités n'avaient augmenté de jour en jour. Il recueillit et publia, en 1827, ses *Essais de morale* (*Operette morali*, Milan), dont la plupart avaient précédemment paru dans divers journaux; c'est le livre de prose auquel Manzoni décerne un si bel éloge. Leopardi, tout en y étant fidèle à lui-même, nous y apparaît sous un nouveau jour : le grand moraliste, que recèle tout grand poète, se déclare ici et se développe en liberté sous vingt formes ingénieuses et piquantes. On peut trouver que, pour le cadre, l'auteur s'est souvenu

des *Dialogues* du Tasse, et il le met effectivement en scène dans l'un des siens. Quant au fond, il ne relève que de lui-même et se classe, par la profonde et amère ironie, à côté de Lucien, de Swift et de Voltaire. Nous nous sommes souvenu, en plus d'un endroit, des *Contes philosophiques* et de *Candide;* mais Leopardi ne s'en souvenait pas; il est plus sérieux que Voltaire, alors même qu'il plaisante, et puis il va jusqu'au bout. On peut dire que le déisme de Voltaire est une inconséquence et souvent une dérision de plus. Leopardi a le malheur d'habiter en un scepticisme sans limites, et sa sincérité, lorsqu'il écrit, n'en suppose aucunes. Il a rang parmi le petit nombre de ceux qui ont le plus pénétré et retourné en tout sens l'illusion humaine. Un des dialogues les plus originaux et les plus frappans est celui de Ruysch et de ses momies. Ce grand anatomiste se trouve une nuit éveillé par le bruit des morts de son cabinet qui se sont remis à vivre, qui dansent en ronde et chantent en chœur une hymne à leur grande patronne la mort : c'est par cette hymne en vers que le dialogue commence. Ruysch éveillé regarde à travers les fentes de la porte, et a un moment de sueur froide malgré toute sa philosophie; il entre pourtant : « Mes enfans, à quel jeu jouez-vous? ne vous souvenez-vous plus que vous êtes des morts? que signifie tout ce tintamarre? Serait-ce par hasard la visite du czar (1) qui vous aurait monté la tête, et croyez-vous n'être plus soumis aux mêmes lois qu'auparavant?... » Et l'un des morts lui apprend que ce réveillon ne tire pas à conséquence, que c'est la première célébration de la grande année mathématique qui s'accomplit en ce moment, et que les morts n'en ont plus de ce rare sabbat périodique que pour un quart d'heure. — Ruysch en profite pour les interroger sur tant de choses qu'ils doivent savoir mieux que les vivans; et le quart d'heure est bientôt passé, même un peu trop vite pour le philosophe et avant qu'il ait obtenu toutes les réponses satisfaisantes (2). — Dans le dialogue intitulé *Parini ou de la Gloire*, Leopardi met dans la bouche du sage poète Parini, sous forme de conseils à un jeune homme, ses propres réflexions, qui sont comme le développement des paroles de l'antique Théophraste. Mais, après avoir touché une à une toutes les vanités, tous les caprices de

(1) Pierre-le-Grand, dans son séjour en Hollande, avait visité le cabinet de Ruysch.

(2) Ce dialogue, ainsi que celui *de la Nature et d'un Islandais* et aussi *la Gageure de Prométhée*, ont été traduits en français par M. de Sinner et insérés dans *le Siècle*, recueil périodique dirigé par M. Artaud (1833, tomes I et II); ils furent alors trop peu remarqués.

la gloire, l'avoir poussée et harcelée en ses derniers retranchemens, Parini n'en conclut pas moins qu'il faut suivre sa vocation d'écrivain quand elle est telle, et obéir coûte que coûte à son destin, avec une ame forte et grande (1). Ce petit traité fait songer à celui de Cicéron *sur la gloire*, qu'on a perdu; il en est la réfutation subsistante.—Sous le titre des *Dits mémorables de Philippe Ottonieri*, Leopardi nous donne son propre portrait en Socrate, ses propres maximes pratiques; c'est là encore qu'on sent à chaque mot un *ancien* né trop tard et dépaysé. Le tout se résume dans cette épitaphe composée par Ottonieri pour lui-même :

LES OS
DE PHILIPPE OTTONIERI,
NÉ POUR LES ŒUVRES DE VERTU
ET POUR LA GLOIRE :
IL A VÉCU OISIF ET INUTILE;
IL EST MORT SANS RENOM,
NON PAS SANS AVOIR CONNU
SA NATURE ET SA
FORTUNE.

Le caractère de l'ironie socratique n'a jamais été mieux analysé et défini qu'au début de ce dialogue, digne d'être lu après Platon.

Comme je n'ai pas la prétention d'enregistrer au complet tous les écrits de Leopardi, je note seulement, au nombre de ses derniers travaux qui tiennent encore à la philologie, sa traduction de la chronique grecque précédemment indiquée (*Martyre des saints Pères du mont Sinai*), en style *trécentiste*, qu'il publia en 1826; et peu après, en 1827, la traduction qu'il donna d'un discours de *Gémiste Pleton*, grand orateur et, qui plus est, penseur du Bas-Empire, venu trop tard ou trop tôt, et avec lequel il pouvait se sentir de certaines affinités. Vers 1830, la santé de Leopardi, âgé seulement de trente-deux ans, était tellement perdue qu'elle ne lui permettait que de rares instans d'application. Une édition de ses poésies, qui parut alors à Florence, était précédée de cette préface si touchante et si lamentable :

« Florence, 15 décembre 1830.

« MES CHERS AMIS,

« C'est à vous que je dédie ce livre, où je cherchais, comme on le cherche souvent par la poésie, à consacrer ma douleur, et par lequel à présent (et

(1) Parlant ailleurs de la gloire, à la fin de son *Épître au comte Pepoli*, Leopardi l'appelle « non pourtant une vaine déesse, mais une déesse plus aveugle que la fortune, que le destin et que l'amour. »

je ne puis le dire sans larmes) je prends congé des lettres et de l'étude. J'avais espéré que ces chères études soutiendraient un jour ma vieillesse, et je croyais, après la perte de tous les autres plaisirs, de tous les autres biens de l'enfance et de la jeunesse, en avoir acquis un du moins qu'aucune force, qu'aucun malheur ne me pourrait enlever; mais j'avais vingt ans à peine quand, par suite de cette maladie de nerfs et de viscères, qui me prive de l'usage de la vie et ne me donne même pas l'espérance de la mort, ce cher et unique bien de l'étude fut réduit pour moi à moins de moitié; depuis lors, et deux ans avant l'âge de trente ans, il m'a été enlevé tout entier, et sans doute pour toujours. Car, vous le savez, je n'ai pu lire moi-même ces pages que je vous offre, et il m'a fallu pour les corriger me servir des yeux et de la main d'autrui. Je ne sais plus me plaindre, mes chers amis; la conscience que j'ai de la grandeur de mon infortune ne comporte pas l'usage des paroles. J'ai tout perdu; je suis un tronc qui sent et qui pâtit. Sinon que, pour consolation en ces derniers temps, j'ai acquis des amis tels que vous; et votre compagnie qui me tient lieu de l'étude, et de tout plaisir et de toute espérance, serait presque une compensation à mes maux, si la maladie me permettait d'en jouir comme je le voudrais, et si je ne prévoyais que bientôt peut-être ma fortune va m'en priver encore, en me forçant à consumer les années qui me restent, sevré des douceurs de la société, en un lieu beaucoup mieux habité par les morts que par les vivans; votre amitié me suivra toutefois, et peut-être la conserverai-je même après que mon corps, qui déjà ne vit plus, sera devenu poussière. Adieu.

« Votre Leopardi. »

Qui ne serait touché de la sensibilité profonde qui s'exhale en cette espèce de testament du poète? Elle ne cessa d'animer jusqu'au dernier soupir les accens de Leopardi. Oserai-je exprimer ici une manière d'interprétation que me suggère ce mélange, ce contraste en lui d'incrédulité orgueilleuse et d'épanchement affectueux? Il semble que, lorsqu'on se met en rapport par la croyance, par la confiance, par la prière (et encore mieux selon les rites sacrés, qui sont comme des canaux établis), avec la grande ame du monde, on trouve appui, accord, apaisement. Que si la créature humaine s'en détache au contraire et ne trouve pas de raison suffisante pour croire et pour espérer, comme, à la rigueur, elle en a peut-être le droit, car les preuves de raisonnement laissent à désirer, elle en est à l'instant punie par je ne sais quoi d'aride et de désolé. Mais, lorsqu'elle est noble et généreuse, elle trouve une amère consolation dans le sentiment même de sa lutte sans espoir et de sa stoïque résistance au sein des choses. Que si, de plus, elle est tendre, elle a pourtant besoin de chercher autour d'elle des équivalens. Leopardi, qui ne croyait plus à Dieu, se mit à croire d'au-

tant plus tendrement et pieusement à l'amitié dans tous ses sacrifices et ses délicatesses. Ainsi l'ame humaine en détresse se donne le change.

A partir de 1830, nous avons un témoignage direct et continu de ses pensées et de ses souffrances dans une correspondance familière et tout intime. M. de Sinner vit en 1830 Leopardi à Florence; l'érudition fit le premier lien, mais d'autres convenances plus précieuses s'y joignirent. Leopardi, gagné à une entière estime et amitié, confia, en octobre 1830, tous ses manuscrits philologiques à M. de Sinner, qui ne cessa depuis lors d'en faire le plus libéral usage, les extrayant, les communiquant aux savans d'Allemagne qu'il savait occupés des mêmes matières, et pourvoyant en toute occasion à la gloire de son ami (1). Durant les six années qui suivirent (1831-1837), une correspondance aussi fréquente que le permettait l'état de santé de Leopardi se continua entre eux. Après un court séjour à Rome (1831-1832) et un retour passager à Florence, Leopardi était allé s'établir à Naples en 1834, déterminé par un ami dont le nom restera désormais inséparable du sien. Antonio Ranieri, écrivain distingué lui-même, auteur d'une *Histoire du Royaume de Naples*, avait connu pour la première fois Leopardi à Florence, le 29 juin 1827, *jour anniversaire de la naissance* du poète (l'amitié aussi, dans les cœurs passionnés, a ses dates mémorables); il fut saisi aussitôt de ce je ne sais quoi d'attrayant qu'exerçait cette nature douloureuse et puissante; après quelques absences, Pylade rejoignit son Oreste, il s'attacha à lui dès novembre 1830, pour ne le plus quitter jusqu'à la mort : « Ranieri, écrivait Léopardi, que la foudre seule de Jupiter pourrait arracher d'auprès de moi; *col quale io vivo, e che solo il fulmine di Giove potrebbe dividere dal mio fianco.* » Nous donnerons deux ou trois passages de cette correspondance avec M. de Sinner; elle est d'ordinaire en italien, et je traduis.

« De Rome, 24 décembre 1831.

« Je retournerai certainement à Florence à la fin de l'hiver pour y rester autant que me le permettront mes faibles ressources déjà près de s'épuiser :

(1) Un jour qu'après tous ces usages à peu près épuisés, M. de Sinner avait exprimé la pensée de renvoyer le dépôt confié, Leopardi lui répondait : « *Les fleuves retourneront à leurs sources* avant que je retrouve la vigueur nécessaire pour les études philologiques, et, quand ce miracle arriverait, mes paperasses, en revenant de vos mains aux miennes, ne feraient que perdre..... *Prima i fiumi torneranno alle fonti*, etc. »

lorsqu'elles viendront à manquer, le détestable et inhabitable Recanati m'attend, si je n'ai pas le courage (que j'espère bien avoir) de prendre le seul parti raisonnable et viril qui me reste (1)...

« Vous attendez peut-être que je vous dise quelque chose de la philologie romaine. Mais ma santé ici a été jusqu'à présent si mauvaise que je ne puis vous donner aucune information satisfaisante à ce sujet, étant obligé de garder presque toujours la maison. Il est bien vrai que j'ai souvent l'honneur de recevoir des visites littéraires; mais elles ne sont pas du tout philologiques, et en général on peut dire que, si l'on sait ici un peu plus de latin que dans la haute Italie, le grec est presque ignoré et la philologie presque entièrement abandonnée en faveur de l'archéologie. Comment celle-ci peut-elle se cultiver avec succès sans une profonde connaissance des langues savantes? je vous le laisse à penser. Il ne se trouve pas cette année à Rome de philologues étrangers de réputation. Je vois assez souvent le bon ministre de Prusse, le chevalier Bunsen, qui était ami du pauvre Niebuhr; il réunit toutes les semaines chez lui une société de savans, dont je n'ai pu encore profiter à cause de ma santé et de la distance où il demeure... »

Mais voici un passage curieux, dans lequel, à l'occasion d'un article sur lui qu'avait inséré un journal de Stutgard, *l'Hesperus*, Leopardi, au beau milieu d'une lettre écrite en italien, s'exprime tout d'un coup en français, comme pour rendre plus nettement sa pensée et pour adresser sa profession de foi à plus de monde. Je laisse subsister les deux premières lignes en italien comme elles sont :

(Florence, 24 mai 1832.)

« Ho ricevuto i fogli dell' *Hesperus*, dei quali vi ringrazio carissimamente. Voi dite benissimo ch' egli è assurdo l'attribuire ai miei scritti una tendenza religiosa. Quels que soient mes malheurs, qu'on a jugé à propos d'étaler et que peut-être on a un peu exagérés dans ce journal, j'ai eu assez de courage pour ne pas chercher à en diminuer le poids ni par de frivoles espérances d'une prétendue félicité future et inconnue, ni par une lâche résignation. Mes sentimens envers la destinée ont été et sont toujours ceux que j'ai exprimés dans *Bruto minore*. Ç'a été par suite de ce même courage, qu'étant amené par mes recherches à une philosophie désespérante, je n'ai pas hésité à l'embrasser toute entière; tandis que, de l'autre côté, ce n'a été que par effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d'être persuadés du mérite de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières, et que l'on s'obstine

(1) On devine trop quel est ce parti.

à attribuer à mes circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raisonnemens plutôt que d'accuser mes maladies. »

J'ajoute, avant de donner le commentaire, cette autre phrase d'une lettre écrite de la campagne près de Naples (22 décembre 1836), et qui touche dans un sentiment plus doux et avec délicatesse cette idée de la vie d'au-delà; cette fois je traduis :

« Adieu, mon excellent ami, j'éprouve un continuel et bien vif désir de vous embrasser, mais comment et où le pourrai-je satisfaire? Je crains fort que ce ne soit seulement κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα (le long de la prairie d'Asphodèle) (1). Ranieri vous honore et vous salue de toutes ses forces. Parlez-moi de vos études et aimez-moi toujours; adieu de tout cœur. »

Ainsi, cette fois, à l'ami qu'il aurait voulu revoir et qu'il désespérait d'embrasser encore, Leopardi ne disait pas tout-à-fait *non*, et il lui donnait rendez-vous avec un sourire attendri et presque avec un *peut-être* d'espérance, parmi ces antiques ombres homériques de la *prairie d'Asphodèle.* — Quant au passage décisif et qui concerne sa profession de foi, il se rattache de près à la pièce lyrique qui peut sembler la plus belle du poète, et qu'on dirait avoir été composée à la suite de cette lettre irritée : je veux parler de son chant intitulé *l'Amour et la Mort*, dans lequel le ton le plus mâle s'unit à la grace la plus exquise. Il faut désespérer de faire comprendre un tel chef-d'œuvre autre part que dans l'original; qu'on me pardonne de l'avoir osé traduire et légèrement paraphraser, et qu'on devine, s'il se peut, à travers le plâtre et la terre de la copie, la fermeté primitive et tout le brillant du marbre.

L'AMOUR ET LA MORT.

Celui qu'aiment les Dieux meurt jeune.
MÉNANDRE.

Frère et sœur à la fois, naquirent fils du Sort,
Éclos le même jour, et l'Amour et la Mort.
Le monde ni le ciel n'ont vu choses si belles :
De l'un naît tout le bien aux natures mortelles,

(1) *Odyssée*, livre XI.

Et le plus grand plaisir, ici-bas départi,
Sur ce vaste océan d'où chaque être est sorti.
L'autre à son tour fait taire, apaise en souveraine
Tout mal, toute douleur, si vive qu'elle prenne.
C'est une enfant très belle, et non point telle à voir
Que de lâches effrois la veulent concevoir :
L'enfant Amour souvent l'accompagne et l'emmène;
Ils volent de concert sur cette route humaine,
Portant à tout cœur sage allégeance et confort.
Et cœur ne fut jamais plus sage ni plus fort
Qu'atteint d'amour : jamais mieux qu'alors il ne prise
La vie à son vrai taux, et souvent il la brise;
Car, partout où l'Amour se fait maître et seigneur,
Le courage s'implante ou renaît plein d'honneur,
Et la sagesse alors, non celle qu'on renomme,
Mais celle d'action, devient aisée à l'homme.

Lorsque nouvellement au sein d'un cœur profond
Naît un germe d'amour, du même instant, au fond,
Chargé d'une fatigue insinuante et tendre
Un désir de mourir tout bas se fait entendre.
Comment ? je ne sais trop; mais telle est, en effet,
D'amour puissant et vrai la marque et le bienfait.
Peut-être que d'abord le regard s'épouvante
Du désert d'alentour où l'amie est absente;
Peut-être que l'amant n'a plus devant les yeux
Qu'un monde inhabitable et qu'un jour odieux,
S'il n'atteint l'objet seul, l'idéal de son rêve :
Mais, déjà pressentant l'orage qui s'élève,
L'orage de son cœur, il tend les bras au port,
Avant que le désir ne rugisse plus fort.

Puis, quand le rude maître a pris en plein sa proie,
Quand l'invincible éclair se déchaîne et foudroie,
Combien, ô Mort, combien, au pire du tourment,
Monte vers toi le cri du malheureux amant!
Combien de fois, le soir ou plus tard à l'aurore,
Laissant tomber son front que la veille dévore,
Il s'est dit bienheureux, si du brûlant chevet
Jamais dès-lors, jamais il ne se relevait,
Et ne rouvrait les yeux à l'amère lumière!
Et souvent, aux accens de la cloche dernière,
Aux funèbres échos de l'hymne qui conduit

Les morts sans souvenir à l'éternelle nuit,
Avec d'ardens soupirs et d'un élan sincère
Il envia celui que le sépulcre enserre.

Même l'homme du peuple, et le moindre garçon
A qui certes jamais Zénon ne fit leçon,
Même la jeune fille, humble enfant qui s'ignore,
Qui se sentait dresser les cheveux hier encore
Au seul mot de mourir, tout d'un coup enhardis,
Ils vont oser régler ces apprêts si maudits,
Méditer longuement, d'un œil plein de constance,
Le poison ou le fer, leur unique assistance;
Et dans un cœur inculte, et du reste ignorant,
La grace de la mort à la fin se comprend :
Tant cette grace est vraie, et tant la discipline
De l'amour, vers la mort, doucement nous incline!
Souvent, lorsqu'à l'excès le soupir enflammé
Ne laisse plus de souffle au mortel consumé,
Ou bien le frêle corps, mourant de ce qu'il aime,
Sous l'effort du dedans se dissout de lui-même;
Et la Mort, par son frère, en ce cas-là prévaut;
Ou bien l'Amour au fond redouble tant l'assaut,
Que, n'y pouvant tenir et fatigués d'attendre,
Le simple villageois, la jeune fille tendre,
D'une énergique main, jettent leurs nœuds brisés,
Et couchent au tombeau leurs membres reposés.
Le monde en rit, n'y voit que démence ou faiblesse,
Le monde à qui le ciel fasse paix et vieillesse!

Mais aux bons, aux fervens, aux mortels généreux,
Puisse en partage échoir l'un ou l'autre des deux,
Amour ou Mort, seigneurs du terrestre domaine,
O les plus vrais amis de la famille humaine,
Que nul pouvoir n'égale ou prochain ou lointain,
Et qui dans l'univers ne cédez qu'au Destin!
Et toi qu'enfant déjà j'honorais si présente,
Belle Mort, ici-bas seule compatissante
A nos tristes ennuis, si jamais je tentai
Aux vulgaires affronts d'arracher ta beauté
Et de venger l'éclat de ta pâleur divine,
Ne tarde plus, descends, et que ton front s'incline
En faveur de ces vœux trop inaccoutumés!
Je souffre et je suis las, endors mes yeux calmés,

Souveraine du temps. A quelque heure fidèle
Qu'il te plaise venir m'enfermer dans ton aile,
Sois certaine de moi : toujours fier et debout,
Résistant au Destin et luttant malgré tout,
Refusant de bénir le dur fouet dont je saigne
Et de flatter la main qui dans mon sang se baigne,
Comme fit de tout temps le vil troupeau mortel,
Sois-en certaine, ô Mort, tu me trouveras tel;
Et rejetant encor toute espérance folle,
Tout leurre où, vieil enfant, le monde se console;
Comptant sur toi, toi seule, et pour mon ciel d'azur
N'attendant que le jour impérissable et sûr
Où je reposerai ma fatigue endormie
Sur ton sein virginal, ô la plus chaste amie!

Il me semble qu'après de tels témoignages Leopardi n'a plus qu'à mourir. Il traînait à Naples ses dernières années, séquestré du monde et de toute communication active avec le dehors, gêné par la censure locale dans les éditions définitives qu'il voulait publier de ses écrits, mais entouré des tendres soins de son fidèle Ranieri, et consolé aussi par quelques visites passagères, telles que celles du noble poète allemand Platen, qui s'en allait mourir en Sicile vers ce même temps. Je ne fais qu'indiquer un dernier poème en octaves : *Paralipomeni della Batracomiomachia di Omero* (la suite de la Batrachomyomachie d'Homère), espèce de composition satyrico-politique à laquelle s'amusait le malade à ses heures de relâche, et qu'il a menée à fin. Cette veine-là nous plaît moins chez Leopardi; elle nous est d'ailleurs peu accessible par la difficulté d'entendre ces sortes d'allusions. Nous nous tenons en ce genre à sa pièce adressée à Capponi sous le titre de *Palinodie*, dans laquelle il se moque très agréablement de notre progrès proclamé par les journaux et de notre âge d'or industriel. Cependant le choléra avait fait invasion à Naples; Ranieri devait emmener son ami à la campagne, à Portici : au moment du départ, le 14 juin 1837, à cinq heures de l'après-midi, le malade expira subitement, non point du choléra, mais d'une hydropisie de poitrine arrivée à son dernier période. Il n'était âgé que de trente-neuf ans moins quinze jours. Quelques heures avant sa mort, sur la demande d'un ami, il avait écrit quelques vers dans le goût de Simonide ou de Mimnerme, et dont voici le sens : « Mais la vie mortelle, depuis que la belle jeunesse a disparu, ne se colore plus jamais d'une autre lumière ni d'une autre au-

rore; elle est veuve jusqu'à la fin, et, à cette nuit qui obscurcit tous les autres âges, les Dieux n'ont mis pour terme que le tombeau. » — Par les soins de son admirable ami, au milieu de toutes les difficultés d'une ville comme Naples livrée au choléra, il fut transporté dans la petite église de San Vitale, hors de la grotte du Pausilype, et là, dans ces beaux lieux où *cesse la douleur*, il repose non loin de Sannazar et de Virgile. Depuis ce temps, Ranieri prépare l'édition complète des œuvres, qui a subi tous les retards ordinaires en ces contrées de lenteur et d'entraves; mais nous espérons que l'entreprise pieuse aura son issue (1).

Que si, nous-même, il nous a été possible en ce moment de payer un tribut, bien tardif, à la mémoire d'un si grand esprit, d'un si vrai poète, nous le devons à cet autre ami de Leopardi, déjà cité plus d'une fois, et qui nous en a donné l'idée en même temps que le secours; si nous avons eu l'honneur de *verser un tombeau*, comme disaient les Grecs, sur cette noble victime du sort, il ne serait que juste d'inscrire sur la petite colonne du monument le nom de M. de Sinner autant que le nôtre.

SAINTE-BEUVE.

(1) Indépendamment de deux ou trois *Dialogues* inédits où figurent Straton de Lampsaque, Copernic, etc., on a lieu de désirer vivement un volume inédit de *Pensées* sur les caractères des hommes et sur leur conduite dans la société.

ELLEN MIDDLETON

BY LADY GEORGIANA FULLERTON.[1]

Cette œuvre nouvelle est curieuse, en ce qu'elle émane d'une situation morale exceptionnelle et d'un état de mœurs particulier aux classes supérieures de l'Angleterre. Tout y est subtil et exalté; rien n'y est faux. La religion y devient poésie, la poésie métaphysique, la souffrance de l'ame dépasse, domine et entraîne la souffrance du corps, la délicatesse s'y raffine jusqu'à l'extrême, et le scrupule s'y exagère jusqu'au supplice. Si l'on passe sans transition des nouveaux romans américains à une telle œuvre, on aura franchi tout le diamètre qui sépare l'excessive brutalité démocratique des derniers raffinemens d'une aristocratie vieillie et usée dans le luxe, le pouvoir et la conscience de sa force.

Nous sommes dans un de ces comtés de l'Angleterre où la main de l'homme adoucit et fait valoir, par une culture assidue de quinze siècles, les aspects et les graces sauvages de la nature. Là vivait, entre 1820 et 1830, une famille riche et considérée. Le manoir habité par elle ne pouvait être cité comme un modèle de goût; toutes les époques de l'histoire anglaise avaient contribué à cette étrange architec-

(1) 3 vol. post-octavo, Londres, 1844; Paris, chez Galignani, rue Vivienne.

ture; l'art gothique en avait évidé les pierres les plus antiques; la lourde copie des colonnades du Parthénon s'était installée sur les degrés du péristyle, bâti vers la fin du XVIIIe siècle, et l'on y admirait çà et là les féeries de la renaissance, mêlées aux traces du goût hasardé qui régna sous Élizabeth. Tant d'incohérence ne déplaisait pas; tout était si bien conservé, les rides des vieilles sculptures étaient si nettes et si propres, la variété même des ornemens offrait une si piquante originalité, que l'on s'arrêtait rêveur; on s'étonnait d'aimer ce mélange baroque de toutes les époques et de tous les styles. Le calme d'une vie réglée et élégante, héréditaire chez les générations représentées par ces générations de pierres neuves et vermoulues, les traces d'un ordre constant, jointes à l'imprévu et au caprice de l'ensemble, éveillaient à la fois les deux sentimens les plus charmans pour les ames délicates, le sentiment de l'ordre moral et celui de la grace poétique.

C'est là, dans ce manoir, que l'auteur du nouveau roman anglais dont nous avons à parler, livre remarquable à plusieurs égards, a placé la scène de sa touchante histoire. Elle a ému Londres tout récemment, et ce n'est pas là un honneur médiocre, au milieu de tant de créations que l'industrie nouvelle met en vogue, et dans une stagnation aussi complète de la curiosité intellectuelle. L'auteur est une femme du monde et du plus grand monde, lady Fullerton, une des filles de lord Granville, l'ancien ambassadeur en France; les genres de mérite spécial ainsi que les fautes du livre s'expliquent aisément par cette origine élevée. On gravit, en le lisant, les hauteurs poétiques et même mystiques de ce monde réservé; ce qui est charmant, c'est que, malgré la hauteur, on y respire une atmosphère d'émotion féminine puissante et vraie, toute déliée qu'elle soit.

Nous voudrions traiter ce livre comme il le mérite, et nous mettrons un moment de côté les instrumens ordinaires de la critique, — nous déposerons le microscope, le scalpel, les balances esthétiques. En fait d'œuvres qui s'adressent directement à l'émotion, le mieux est de respirer la fleur avant d'en effeuiller la corolle, de suivre le cours du récit, de vivre avec les personnages, et de se laisser attendrir ou échauffer de leurs passions. Quelquefois, en redisant cette histoire, il faudra bien expliquer un peu les détails de mœurs que lady Fullerton n'a pas éclairés d'une lumière vive, ou creuser des caractères qui sont restés à l'état d'ébauche sous sa douce main de femme du monde, ou mettre en relief les secrètes combinaisons qui ont présidé à son travail; mais, en définitive, nous serons très fidèle au fonds

des idées et au récit de l'auteur. Essayons avant tout d'en indiquer les sources diverses et étrangères à nos mœurs.

C'est un roman sentimental et surtout religieux. Comme le dit ce bon évêque de Bellay, qui n'a pas écrit moins de deux cents romans religieux, « il n'est pas défendu, ains il est légitime, de mesler les honnestes esbattemens aux saintes pensées et de tempérer par le crystal aganippide l'amertume des eaux salutaires de Siloë : » cela veut dire tout simplement que la fiction, l'apologue et le roman bien employés peuvent légitimement venir en aide au sermon et à l'homélie. Les pères jésuites ont poussé cette licence au-delà des raisonnables bornes; saint Bonaventure et saint Borromée, avant eux, avaient donné l'exemple modéré de cette méthode : instruire les hommes par des récits agréable. Même les calvinistes austères possèdent un chef-d'œuvre dans ce genre, *le Pèlerin voyageur à travers le Monde* (*Pilgrim's progress*), par Bunyan, la dernière allégorie mystique que le moyen-âge ait léguée aux siècles qui le suivirent. Cette épopée en prose, qui compte « six cent cinquante-deux » éditions et traductions dans toutes les langues du Nord, mériterait d'être comparée à l'épopée catholique de Dante; c'est l'œuvre d'un chaudronnier, qui l'écrivait en prison; jamais le style anglais, même sous la plume de Swift, n'a déployé plus de vigueur, de simplicité, de concentration. Bientôt la fiction religieuse passa des mains du chaudronnier Bunyan à celles de Daniel de Foë et de Richardson; vers la fin du XVIIIe siècle, elle devint en Angleterre le partage à peu près exclusif des femmes-auteurs : les *spinsters*, vieilles filles, y excellèrent. Ce fut un mélange de pruderie, de dévotion, de coquetterie, de politique mondaine, de prétention et d'hypocrisie, pour lequel j'ai peu de goût; miss Edgeworth s'en tira mieux que personne, et c'est la seule préceptrice de ce genre qui me paraisse digne ou d'éloge ou de pardon. Quant à la célèbre Hannah Moore, amie de Samuel Johnson, peu d'esprit, un style lâche, une invention stérile, un rabâchage éternel, constituent les mérites de son style; c'est pis encore quant au fond. Sa morale est celle des apparences, dont on fait bientôt la morale de l'hypocrisie, et de l'utilité personnelle, qui se transforme vite en égoïsme. Dans les derniers temps, le roman religieux s'est confondu avec le roman fashionable; cette phase littéraire, qui n'a pas été observée, tient, comme il arrive toujours, à des changemens graves survenus dans les mœurs.

L'alliance du calvinisme et de l'aristocratie est chose assez récente : entre l'une et l'autre, aucune ressemblance originelle ne se trouve. Le dogme de Calvin, fondamentalement populaire et même républicain,

n'a commencé à s'infiltrer dans les classes élevées d'Angleterre que depuis environ un siècle. Tailleurs, maçons, marchands de vin et apprentis composaient l'avant-garde de Cromwell. Toute la cour de Charles II se moquait du calvinisme; celle de Charles I[er] penchait vers la foi catholique. On lit dans le rapport d'un nonce italien fort spirituel, qui s'appelait Panzani : « Presque tous les grands seigneurs anglais sont catholiques, sinon de profession, au moins de cœur et d'ame. »

Après la chute définitive de l'absolutisme et du génie catholique en Angleterre, le premier écrivain qui tenta la réconciliation de la sévérité calviniste et de l'élégance des mœurs fut Addison; son style ingénieux, son agréable causerie, n'auraient pas suffi à lui assurer la place élevée qu'il occupe, s'il n'eût exercé une véritable influence politique; promoteur et expression d'une civilisation mixte et nouvelle, grace à lui, on a pu se croire autorisé à porter des gants en restant dévot, et même se montrer poli envers les dames sans cesser d'aller au prêche. Richardson, plus bourgeois et plus rigide, lui succéda; après lui, le calvinisme, continuant de se civiliser, enfanta en Écosse une petite subdivision d'école romanesque et d'analyse sentimentale; Mackenzie, écrivain pâle et doux, auteur du *Man of Feeling*, en est le héros. A côté de lui parut l'intarissable et pieuse Hannah Moore, la M[me] de Genlis de son pays, celle qui produisit *Cœlebs in search of a wife* (*le Célibataire à la recherche d'une femme*), le plus immoral des romans moraux, religieux et populaires; une horde de femmes auteurs l'escorta, toutes prêchant la vertu, la prudence, la politique, le mariage, et quelques-unes les bonnes manières. Miss Burney et miss Edgeworth, reines de ce domaine, écrivirent à la fois le roman du grand monde et le roman religieux, ou plutôt elles fondirent un de ces genres dans l'autre. Depuis cette époque, M. Ward, auteur de *Trevelyan*, eut un grand succès en poussant la piété jusqu'au scrupule mystique, le bon ton jusqu'au raffinement exquis.

Ellen Middleton, œuvre née dans les hautes régions actuelles de la pensée et des habitudes anglaises, procède, à l'insu de son auteur, de ces trois sources à la fois, du roman sentimental de Mackenzie, du récit religieux et métaphysique et du roman fashionable. Il n'est pas étonnant que lady Fullerton ait puisé, sans le savoir, à ces trois sources élevées qui l'entouraient. Mais, ce qu'il est utile de remarquer, c'est le changement subi par le calvinisme, devenu aristocratique et de bon ton, transformé dans ce livre en poésie métaphysique, et venant aboutir aux limites du catholicisme même, comme nous allons le voir.

J'ai fait tout à l'heure le portrait du château. Je regrette qu'on ne nous dise pas comment y fut élevée Ellen, quel homme c'était que M. Middleton, propriétaire de ce manoir, à peine indiqué par l'auteur, mais que j'ai décrit pour y avoir vécu dans ma jeunesse. Les caractères virils échappent volontiers à lady Fullerton; elle les estompe plutôt qu'elle les burine, et c'est là un des inconvéniens de ce talent féminin, poétiquement élégant, du ton le plus distingué, souvent aussi naïvement passionné. Imaginons M. Middleton assez chargé d'embonpoint, haut en couleur, personnel et facile à vivre, quelque médiocrité bien élevée, bien vêtue, bien portante et bien nourrie : — heureuse nature d'homme dans tous les pays. M. Middleton, remarié à une personne de son espèce, avait eu de son premier mariage une fille, Ellen. Celle-ci grandissait dans une solitude sentimentale, et pouvait avoir seize ans à l'époque dont nous parlons; raffinée et capricieuse, indépendante et timide, ardente et réfléchie, disciplinée et mystique, pastorale et du grand monde, elle était tout cela de bonne heure et sans y prétendre. M. Mérimée, dans son conte de *Colomba*, a deviné ou copié finement ce produit unique de la civilisation religieuse et aristocratique en Angleterre; les autres pays n'ont rien de pareil. Lady Georgiana ne fait point le portrait extérieur d'Ellen, ou plutôt, car c'est d'une confession qu'il s'agit, Ellen ne se décrit pas elle-même dans le roman. Pour y suppléer, en l'absence de renseignemens précis, supposons quelque brune-blonde, au profil net et fier, vive et douce, l'œil bleu et rayonnant, la chevelure brune et ondoyante, le teint transparent des Anglaises, l'arc noir du sourcil finement tracé; Marie Stuart était ainsi. S'il est vrai, comme les philosophes grecs l'assurent, que la femme soit un danger, de toutes les races de femmes c'est bien la plus dangereuse.

Dès la première adolescence, ce danger éclata; un geste trop vif de la jeune fille, mouvement irréfléchi de violence et de colère, précipita d'une terrasse à l'italienne qui dominait un torrent la sœur cadette d'Ellen, enfant du second lit; sous ce coup fatal, l'enfant disparut entraînée par les eaux, sans que les habitans de la maison vissent ce malheur et en connussent la cause. Ellen rêvait, appuyée sur une des colonnes du portique, ses cheveux bruns répandus sur ses jeunes épaules; et sa pensée volait du côté des belles montagnes bleues qui couronnaient l'horizon. Deux fois l'enfant l'avait provoquée en jouant les bras étendus au bord du parapet fatal. Deux fois Ellen avait quitté sa rêverie pour courir vers elle et l'arracher à la mort, et la méchante enfant s'était obstinée dans sa taquinerie périlleuse. Ellen s'était

élancée ; l'enfant, frappée trop vivement, était tombée de l'arête extrême de la terrasse dans le torrent; elle était morte.

Une violence passagère, voilà tout; la vie d'Ellen sera perdue : l'auteur l'a voulu. Au siècle dernier, Hannah Moore eût choisi volontiers ce début et ce texte pour prouver aux filles anglaises la nécessité de la modération; c'eût été le sujet d'un de ces sermons insipides qu'elle déguisait sous le titre de romans. Elle n'eût pas manqué de toucher en passant le dogme calviniste de la prédestination, auquel elle eût donné pour preuve l'acte d'Ellen et les suites de cet acte; elle eût vivement appuyé sur cette autre injonction calviniste, l'importance des faits les plus insignifians de la vie humaine. Lady Georgiana n'est point Hannah Moore, je l'en félicite de tout mon cœur; depuis le XVIII[e] siècle, les nuances des doctrines ont changé; une mysticité plus ardente, un besoin plus vif de consolation et d'appui sur cette terre respirent dans le roman nouveau. Vous diriez une aspiration sourde et douloureuse vers le catholicisme, tant il y a là de tendresse et de ferveur.

Le mal secret du remords subit un traitement différent sous la loi catholique et sous la loi protestante. Le catholicisme dit à l'homme : Obéis, crois, humilie ton orgueil, confesse-toi, tes fautes te seront pardonnées. Le protestantisme, au contraire : Examine ton ame, humilie-toi devant Dieu seul, sois sévère pour toi-même; si Dieu l'a voulu, tu seras pardonné. — Ici l'autorité, là l'examen; ici l'espoir et la confiance; là incertitude, peut-être désespoir. Je ne décide pas théologiquement et moralement entre les doctrines, je les expose.

Le souvenir d'un seul acte coupable va poursuivre Ellen pendant toute sa vie; les joies de son amour en seront empoisonnées, l'éclat de sa beauté s'en obscurcira, les loisirs de sa solitude y trouveront des fantômes, les suites d'un mouvement à peine volontaire l'envelopperont de soucis cruels, d'horribles intrigues, de douleurs brûlantes, et la plongeront toute jeune au tombeau. Telle est l'histoire que nous allons lire. Oiseau blessé, traînant de buisson en buisson, à travers sa courte vie, l'épine ensanglantée que rien n'arrachera de son cœur, nous la verrons mourir accablée sous cette angoisse. Avec le catholicisme et la confession, rien de tout cela n'était possible; si, le jour même de la catastrophe, elle avait pu, comme dit Shakspeare, « alléger son ame de ce périlleux fardeau, » si un homme placé entre Dieu et elle avait eu le droit d'effacer la tache de sang, elle aurait pu vivre et moins souffrir. Le catholicisme est une religion d'autorité qui pardonne et châtie, le protestantisme une foi individuelle qui place les

passions de chacun en face de sa raison, sollicitant le cœur à s'analyser, l'esprit à se juger; ainsi les douleurs incurables retombent sur elles-mêmes, au risque de briser l'être qui les porte. L'ouvrage de lady Fullerton, à l'insu de l'auteur même, renferme un plaidoyer secret en faveur de la confession catholique, et au moment où les doctrines d'Oxford continuent leur singulier travail, où une faible portion du clergé protestant d'Allemagne les adopte, où une autre portion du clergé catholique penche vers une réforme, cette coïncidence, fortuite sans doute, est plus qu'intéressante à observer.

Revenons à l'histoire d'Ellen, et rentrons dans le manoir des Middleton pour ne plus le quitter. Deux jeunes gens y passaient les vacances, et l'un d'eux n'était pas indifférent à la jeune fille. Le grave Edouard Middleton, neveu du père, un de ces hommes sévères qui n'ont pas de jeunesse et qui attirent et séduisent la mobilité féminine par l'immobilité de l'ame et le sérieux de l'esprit, inspirait déjà à sa jeune cousine ce respect mêlé d'admiration attendrie qui chez les femmes d'ordre supérieur accompagne les préférences profondes. Lui-même aimait Ellen, ou plutôt il l'étudiait. Quant à Henri Lovell, le seul caractère viril que lady Fullerton ait peint de couleurs vives et franches, imaginez une de ces audaces saxonnes qui apparaissent assez souvent chez nos voisins, — héros épris des grandes chances, des joies folles, des courses périlleuses, des passions extrêmes, des douleurs emportées; pour ce Lovell, la vie sans accidens eût été l'enfer. Vous avez vu sans doute de ces hommes de fougue qui parlent bien, causent brillamment, aiment l'action, et sont capables de nobles choses, quand la débauche ou le danger imprudemment bravé ne les ont pas détruits à vingt-cinq ans? Toutes leurs saillies sont hasardeuses; ils se reposent dans l'extrême, et n'ont d'ennemi que l'ennui. Tels Walter Raleigh au XVIe siècle, Buckingham au XVIIe, Fox au XVIIIe. Henri, dès vingt et un ans, avait brûlé sa vie. Il avait joué gros jeu à Oxford; son oncle avait payé ses dettes. A Londres, il avait recommencé de plus belle, et tout prêt à se déshonorer et à se tuer, une ancienne gouvernante de sa famille l'avait sauvé, à grand prix comme on va voir.

Parlons de cette gouvernante. J'aurais voulu que mistriss Tracy fût étudiée et peinte à la façon de Holbein et de Rembrandt; je vois d'ici sa figure sèche et pointue, l'étincelle de deux petits yeux enfoncés, l'air dévot et amer, le bonnet collé sur la tête, et une certaine austérité avare répandue sur toute la personne. Mistriss Tracy avait passé la première moitié de sa vie à servir; elle en passait l'autre moitié à intriguer. Devenue assez riche à force d'économie sordide et de petits

héritages entassés, elle pensait à faire épouser à Lovell, resté sans fortune, Alice, sa fille unique. Toute l'ambition de cette femme se bornait là; elle n'avait que cette seule idée, acclimater sa fille dans le cercle magique du monde supérieur qu'elle avait vu de si près et avec tant d'envie. C'est encore un trait lumineux qui peint admirablement les classes inférieures de l'Angleterre.

Une promesse de mariage, signée en faveur d'Alice, avait été le prix dont Lovell avait payé la générosité intéressée qui lui rendait la vie et l'honneur. Ainsi Lovell tombe sous le joug de sa faute, comme Ellen, meurtrière irréfléchie, plie sous son remords. Ces deux personnages vont se rencontrer; ils sont l'un et l'autre impétueux, pleins d'orgueil, de passion, d'inexpérience, misérables par la conscience, et la lutte qui va s'établir entre eux est le sujet du roman, — un très beau sujet.

Le crayon de l'auteur n'est pas toujours assez vigoureux dans le dessin des portraits. J'aurais aimé plus de finesse et de force dans les touches, un M. Middleton plus nettement accusé, une mistriss Tracy plus femme de chambre, un Édouard Middleton mieux caractérisé. Ce livre, que distingue une sorte de retour secret et involontaire vers une religion plus fervente, incline aussi vers ce genre de roman que l'Angleterre comme la France a oublié depuis long-temps, — vers *Zaïde* ou *la Princesse de Clèves;* la passion y absorbe les caractères, elle les efface, les enveloppe et les fond dans un foyer de vapeur ardente: là, de nos deux facultés sentir et penser, c'est la première qui l'emporte. Nous ne chercherons point ici quelle secrète liaison rattache la fiction pathétique et passionnée,— forme particulière de l'art,— à la foi tendre et rêveuse de sainte Thérèse et de saint François de Sales. Le roman de caractère et d'extrême analyse, tel que Richardson l'a fait, est essentiellement le roman protestant; c'est l'examen qui le domine et qui y règne : on y voit tout à la loupe; et que deviennent les passions, quand le microscope s'en empare? Si, au contraire, c'est de la passion humaine que l'on s'occupe surtout, l'attention manque pour l'analyse; le théâtre espagnol en est la preuve; sans analyse, sans observation détaillée, c'est le théâtre catholique par excellence. Il y a donc un art catholique et un art protestant, comme un art romain et un art germanique. Quand on n'a pas étudié d'assez près ces matières, on accuse trop facilement de subtilité ou de paradoxe ces résultats, qui éclairent, par leur exactitude incontestable, les profondeurs même de l'histoire littéraire; j'indique seulement cette veine aux méditatifs. Continuons notre récit.

Le secret d'Ellen, inconnu de toute la famille, ne l'est pas de deux personnes, de Lovell et de mistriss Tracy, qui ont tout vu d'une chambre du château. La gouvernante profitera de ce qu'elle sait, elle en usera pour ses desseins; déjà elle redoutait que Lovell s'attachât à la jeune Ellen, tous ses plans formés en faveur d'Alice pouvaient être ainsi déjoués. Ce secret domine la position entière, la femme de chambre peut perdre Ellen; comme la mort de l'enfant assure à sa sœur aînée la fortune paternelle, cet acte peut devenir le texte d'imputations odieuses. Quant à Lovell, avec un caractère tel qu'est le sien, vous présumez bien qu'il aimera Ellen; là se trouvent à la fois le danger, l'attrait, la passion, l'impossible; il se met donc à aimer éperdument sa cousine. Attirée vers lui par une analogie mystérieuse de caractère, par l'éclat, la grace, la nouveauté, le fracas des manières, elle ne lui donne après tout que sa curiosité de jeune fille; la portion sérieuse de son cœur est captivée par la gravité de Middleton. Cette nuance est charmante de délicatesse et d'ardeur. Les progrès que Lovell a semblé faire dans les préférences d'Ellen affligent Édouard, qui part pour le continent; ils déplaisent fort à l'oncle, qui donne à Lovell son congé définitif.

Ellen reste seule au château. Figurez-vous les grandes pelouses d'un vert sombre, l'ombre des chênes aux énormes branches, le silence du manoir, la mélancolie des cloches lointaines, la régularité sourde de la vie, le murmure continu du torrent tombant de la cascade dans les fossés, l'orgue qu'Ellen fait soupirer sous les voûtes de la grande salle qui date des Plantagenets, le remords et le chagrin de l'enfant devenue jeune fille, le départ du cousin adoré, la crainte vague jetée dans son ame par quelques mots obscurs que Lovell a prononcés. Que tout cela est triste, et que nous arriverions facilement à l'une de ces créations qui, sous prétexte d'être sentimentales, nous plongent dans le marécage de la mélancolie éternelle, si une peinture fine du grand monde à la campagne ne réveillait l'esprit et ne ranimait la composition! Ceci est velouté, délicat, et cependant vrai. La tapisserie, les chenets et la pincette n'y sont pas décrits et détaillés comme par gens qui n'auraient marché de leur vie que sur le carreau d'un cinquième étage; les fourchettes et les réchauds de vermeil n'apparaissent pas avec fracas comme des héros extraordinaires. Ce qui constitue le vrai *high life*, c'est l'habitude de ne faire aucune attention à ces choses; et je m'extasie toujours sur la vulgarité de ceux qui, pour peindre les mœurs d'un certain monde, appuient sur la livrée, le plateau qui supporte la lettre, et les ajustemens du tapis-

sier. Quand on a vécu dans ces habitudes, imagine-t-on que l'on puisse vivre autrement?

Lovell est amoureux et veut retrouver sa cousine; il la fait inviter à passer la saison chez une parente de son père. Là se trouvent réunis des gens de fort bonnes manières, qui ne manquent pas, grace à Dieu, de leurs petits ridicules : — complimenteur fade, élégant maladroit, roué triste, et surtout une petite créature, délicieuse celle-ci et originale, Rose l'Irlandaise, avenante, riante, bondissante, rose comme son nom, patriote devant les ministres, un peu sauvage dans le bon ton, et chantant ses mélodies nationales à la barbe des tories. C'est charmant de vivacité et de grace. Viennent de bonnes scènes de salon; l'élégant maladroit, lorsque la pauvre Ellen, assise au piano et forcée de chanter douze couplets d'une romance, passe trois de ces couplets, la rappelle à l'ordre; « il ne veut pas perdre une note de cette voix délicieuse, » observant galamment que la cantatrice a fait tort de trois couplets à l'auditoire, et qu'il « veut son compte » absolument.

Un soir cependant, l'Irlandaise, assise au salon devant sa table à ouvrage, et voyant tout le monde réuni, y compris Henri Lovell, s'arma d'un air grave, déposa sa tapisserie, appuya ses deux petits coudes sur ses genoux, et, soutenant de ses deux mains sa petite tête rose et ronde, fixa un regard sérieux sur Henri Lovell, et lui dit de sa voix la plus solennelle : — « Monsieur Henri Lovell, je suis fâchée d'être obligée de vous faire une déclaration désagréable; vous m'épouserez demain matin; il le faut absolument. — Ah! dit Henri en se baissant respectueusement; s'il le faut absolument, mademoiselle, je suis prêt à tout! »

Ceci étonna un peu, bien que l'on fût accoutumé aux gentillesses de l'Irlandaise. On se groupa autour d'elle.

« Voici ce que c'est, reprit-elle gravement. Vous savez que j'ai du goût pour les excursions matinales. Je montais le pony Sélim ce matin d'assez bonne heure, et j'avais pris avec moi le vieux John, monté sur son alezan. Sélim aime à courir, je suis de son avis, mais pas John. Au détour de New-Forest, il avait laissé entre l'alezan et ma bête au moins une soixantaine de pas. Il ne se pressait guère, et le coin du bois l'empêchant de me voir, deux messieurs, fort mal vêtus par parenthèse, débouchèrent du taillis. L'un arrêta Sélim par la bride, et l'autre me dit d'une voix rauque : — Ah ça! vous épouserez Henri, entendez-vous! ne faites pas la bégueule; épousez vite, ou vous aurez à faire à nous. Épousez Henri Lovell le plus tôt possible. — Il entendit le pas du cheval de John et déguerpit. Vous voyez, monsieur Henri,

qu'il n'y a pas de temps à perdre; ces messieurs m'ont l'air très résolus. J'ignorais vos intentions, qui sont très flatteuses; mais vous avez là de singuliers amis. »

Cet interlocuteur de New-Forest est un nouveau personnage que lady Fullerton nous amène; ici encore, elle touche à un monde qu'elle ne connaît pas, et elle a tort : elle ne sait pas le peindre. Cet homme, cousin de la femme de chambre, mauvais sujet de bas étage, quelque déporté de Botany-Bay, s'est amouraché d'Alice; il s'appelle Brandon, et n'ignore aucun des plans de mistriss Tracy; aussi traverse-t-il de toutes ses forces un mariage qui va lui enlever celle qu'il aime. Il a pris Rose pour la jeune Ellen, et lui a fait cette algarade ridicule, un jour sans doute qu'il avait bu dès le matin. Quoi qu'il en soit, le redoutable secret d'Ellen se trouve entre les mains de trois personnes, de Lovell, de Brandon et de la cousine de ce dernier, mistriss Tracy.

L'amour de Lovell pour Ellen augmente; oubliant son engagement envers Alice ou le méprisant, il se déclare, menace, prie, se désespère, et se voit repoussé par Ellen. Dans son dépit, il épouse Alice; Ellen se marie à Édouard : double mariage qui, loin de terminer le roman, complique le drame, l'assombrit, l'enflamme, et accroît les angoisses de chacun. D'un côté, le mariage sans amour; de l'autre, un mariage d'inclination empoisonné par un souvenir secret qui pèse et déchire; c'était fort beau à peindre; lady Fullerton n'a rempli que la plus difficile moitié du cadre, la seconde. Ellen, sûre d'être aimée, craint son mari, elle sait que le plus léger souffle pourrait ternir ou affaiblir cette affection fondée sur l'estime. Cependant Lovell, en vain marié, dédaigne la froide Alice, s'attache aux pas de la jeune femme qui l'a repoussé, avive son anxiété, la force à s'occuper de lui, exploite les terreurs d'une ame de vingt ans et les scrupules d'une ame religieuse, et la contraint de le rappeler chaque jour près d'elle pour la défendre contre mistriss Tracy et Brandon, qui, voulant de l'argent sans doute, assiégent l'hôtel de lettres anonymes et de hideuses menaces. L'obstacle enflamme la passion de Lovell, l'incendie s'allume jusqu'au délire chez un homme de sa trempe, la crainte nerveuse d'une femme élevée comme l'a été Ellen s'accroît aussi; le progrès fatal de cette terreur toujours frémissante, et du mal physique qu'elle porte dans une organisation fragile, l'espoir secret et violent qui se forme chez Lovell, les ombrages grandissans d'Édouard, — cette peinture est terrible et de l'effet le plus touchant.

Mariée à Lovell, qui la dédaigne, Alice, au milieu de ce drame,

reste complètement délaissée de son mari; mistriss Tracy s'en formalise à juste titre; Brandon, qui n'a pas renoncé à sa tendresse pour Alice, espère la venger et se venger lui-même de Lovell; il cherche donc le mari pour l'avertir de ce qui se passe; les lettres anonymes recommencent à pleuvoir; le réseau fatal et brûlant se resserre autour de la pauvre Ellen. Tout cela est encore plein d'intérêt, de vérité, souvent de profondeur. Mais l'intérieur glacé, le triste mariage de Lovell et d'Alice auraient pu être mieux reproduits. Quel tableau! le mariage sans sympathie, le foyer sans la flamme, les cendres mortes, la vie sans l'étincelle, deux cadavres unis, deux bourreaux enchaînés pour se torturer : la plus horrible des souffrances! L'Alice de lady Fullerton ne me satisfait pas; sa blonde pâleur et sa dévotion pâle ne me disent rien. Elle méritait d'être étudiée; fille du peuple, en butte aux dédains polis d'un homme de race, elle souffre plus qu'Ellen, puisqu'elle n'est pas aimée. C'était là une situation neuve et belle, et que l'auteur a manquée.

Ainsi marche ce roman, mélange de défauts ou plutôt de lacunes réelles compensées par des beautés vives. Les bourgeois de lady Fullerton, ses personnages vulgaires et ses monstres n'ont pas de vérité; ils ressemblent trop à ces tigres brodés en soie plate par l'aiguille des dames de son pays. Cela ne vit pas, cela ne mord et ne griffe pas. J'aime peu les ressorts violens à côté de peintures éthérées, ces passions brutales heurtant le raffinement des mœurs; ajoutons que tout ce qui est exquis dans le roman est parfait, le reste insuffisant. Le sentiment religieux se transformant en vapeur de subtile poésie, l'élégance poussée à son dernier terme, le scrupule métaphysique atteignant son expression de torture la plus délicate, toutes les douleurs ressenties par les oisifs exprimées dans leur intense réalité, voilà ce qu'il faut demander à l'œuvre nouvelle; hors de cette sphère, l'auteur n'a ni le pied ferme, ni le coup d'œil précis. L'art peut lui reprocher le choc des évènemens mélodramatiques et des peintures délicates; la morale peut blâmer l'apparition passagère de ces subalternes odieux qu'elle fait agir : elle les montre inévitablement comme d'atroces coquins. Sans avoir l'honneur de connaître lady Fullerton, on parierait volontiers qu'elle n'a guère vu ce monde-là, si ce n'est pour faire appeler sa femme de chambre, et que la bourgeoisie doit être pour elle une région curieuse et nouvelle. Elle se trompe; l'homme du labeur physique ou même du servage domestique n'est pas plus nécessairement abject que l'homme du grand monde inévitablement vicieux. Je

reste de l'avis de mes maîtres, Cervantes, Shakspeare, Montaigne, Tacite; ils ont passé leur vie à observer les lumières et les ombres inégalement répandues sur les variétés de notre espèce.

Cette fiction de la nouvelle romancière, trop longue d'ailleurs et à laquelle manque tout un côté de la vie humaine, émane si complètement de la sphère qui domine la société anglaise, elle ressort si intimement des idées et des sentimens raffinés de ce monde à part, qu'il suffit d'une hypothèse pour tout renverser. Remplacez par une confiance et une franchise bourgeoises le scrupule dont Ellen est possédée et dont elle est victime. Que la jeune femme vienne trouver le grave Édouard quand il est de bonne humeur, après le succès de son élection par exemple et le triomphe de sa cause, qu'elle lui dise : « Édouard, je me suis trompée, je vous ai trompé aussi. J'ai commis une faute autrefois, légère par l'intention, horrible par les suites; j'en ai fait une plus grande quand je me suis cachée de votre sévérité, redoutant la perte de votre tendresse. J'ai eu tort mille fois davantage lorsque mon orgueil m'a défendu de me placer sous votre aile. Ah! pardonnez-moi, j'ai demandé protection à un autre que vous; et celui-là, je ne l'aimais pas! Vous voyez mes fautes; la plus grave a été de vous craindre, vous que j'aime! Pardonnez-moi donc, Édouard, c'est là mon crime. Henri avait surpris un secret effroyable qui m'appartient. J'avais peur; je l'ai cherché, je l'ai vu, je lui ai écrit, toutes les apparences sont contre moi, toutes sont menteuses! Soyez sévère, mais soyez juste, Édouard, pardonnez-moi! »

Ellen ne prit conseil que de sa fierté et de sa crainte. On imagine ce que dut souffrir cette jeune femme pour qui le monde et l'avenir étaient dans l'amour de son mari. Elle se persuadait qu'une fois instruit de ce qui s'était passé, de la mort de sa sœur et des conversations intimes de sa femme avec Lovell, il ne voudrait plus la regarder ni l'entendre. Lady Fullerton triomphe dans la peinture de ces souffrances; Ellen se voit dégradée dans le cœur de l'homme qu'elle aime; plus les lettres anonymes se multiplient, plus elle redouble de soins pour les intercepter et les supprimer. Rien de tout cela ne serait vraisemblable dans des conditions différentes; l'éducation aristocratique, religieuse, poétique, le suprême raffinement des idées et des habitudes, expliquent seuls les terreurs et les longs scrupules d'Ellen. Middleton espère et attend de sa femme une perfection idéale, une régularité angélique, avant comme après le mariage; pour lui dérober ce secret et celui de ses innocens rapports avec Henri, elle s'abaisse à tous les subterfuges, elle admet les mille faussetés qui ne trom-

pent jamais qu'à demi. Pauvre femme! il lui faut cacher ses démarches, gagner les domestiques, épier, attendre, mentir, passer par les anxiétés et les lâchetés d'une vie de ruses et d'embûches. Cette situation fait grande pitié. Les ombrages de Middleton augmentent; cet homme tout d'une pièce raisonne le caractère de sa femme au lieu de la deviner par l'instinct et la sympathie. Il se tait, il observe, et toutes les preuves s'accumulent contre la jeune femme; qui ne la croirait coupable? elle pleure en secret; sa santé s'affaiblit; elle voit souvent Lovell, le reçoit seul, mystérieusement, en l'absence de son mari; enfin une enveloppe contenant plusieurs billets écrits par elle à Henri est adressée à Middleton lui-même. Alice, avertie par mistriss Tracy, les a tirés d'un secrétaire brisé par elle. Ces billets, de deux ou trois lignes, respirent la terreur et l'agitation les plus vives; ils demandent grace, ils appellent Lovell; pour qui n'est pas instruit des évènemens, ces lettres ne laissent pas de doute. Middleton suit la ligne de conduite d'un digne gentleman, pour qui le scandale est pire que la mort, et s'éloignant sans bruit, défend à Ellen, par une lettre calme et sévère, de jamais revoir Lovell. Ellen, au désespoir, ferme sa porte à toutes les visites; après quinze jours de fureurs désespérées et d'inutiles recherches, Lovell brise la consigne; il se trouve aux genoux d'Ellen, quand Middleton reparaît. On a enfreint ses ordres, il est inexorable; Ellen est chassée de sa maison par un billet laconique qui ne veut pas de réponse.

L'agonie de la jeune femme depuis ce moment arrache des larmes; mille petits traits sont d'un pathétique achevé, et l'ensemble du récit porte un caractère de simplicité profonde qui rappelle *Madame de La Pommeraye*, ce chef-d'œuvre de Diderot, ou *Manon Lescaut*, cet autre chef-d'œuvre. « Je ne m'évanouis pas, dit-elle, je ne versai pas une larme; un poids terrible accablait mes membres et arrêtait ma respiration; la source des larmes était tarie, mon ame gémissait seule; je n'attendais rien, je n'espérais rien. Je n'osais pas marcher. Mes yeux s'arrêtaient sur ces mots : *Quittez ma maison pour toujours, je ne vous reverrai plus*. Faire un pas, c'était partir! — Partir! cela ne pouvait être. Je tombai à genoux et j'essayai de prier... Puis je me relevai, je passai la main sur mes cheveux. J'avais perdu mes gants, j'ouvris un tiroir pour en chercher d'autres; je n'en trouvai qu'une paire qu'Édouard m'avait dit de quitter parce qu'il n'en aimait pas la couleur. Ce que sa lettre n'avait point fait, ce que n'avaient pu faire les horribles souffrances du dernier jour, cette misérable circonstance en vint à bout. Je pleurai amèrement, et le poids qui oppressait mon cerveau dimi-

nua. Je traversai d'un pas rapide l'antichambre; le portier (1) me demanda : — John suivra-t-il madame? — Je fis signe que non, et je m'élançai. Puis revenant sur mes pas avant que la porte fût fermée : — Je serai de retour dans une heure, lui dis-je. — Pourquoi parlais-je ainsi? l'habitude est forte, le cœur est faible, et je ne voulais pas m'avouer à moi-même que je partais pour toujours.

« Marcher à travers les rues populeuses avec un horrible chagrin dans le cœur, un tourbillon douloureux dans le cerveau, coudoyer des êtres heureux, insoucians, affairés, se poser à soi-même sans cesse une question insoluble, infinie, à laquelle rien ne répond qu'un sentiment vague de douleur aiguë, rencontrer le regard curieux de l'indifférence, le salut de celui qui vous reconnaît, pendant que le cerveau se fend et que la tête se brise! qui a éprouvé tout cela?—Moi!... Les rêves de la fièvre n'ont rien de plus douloureux... Je marchais vite, seulement il me semblait que les dalles s'étendaient indéfiniment sous mes pas et que les voitures en roulant emportaient Édouard. Au détour d'une rue, M. Esteourt le joueur, le satirique, le roué, l'ami de Henri, me reconnut, sourit et me salua! »

Frappée à mort, elle va cacher sa peine dans un recoin de village inconnu. Là, mourante de l'affection de poitrine que les douleurs intérieures ont développée, elle est consolée par un ministre anglican nommé M. Lacy; ce dernier va chercher Édouard, obtient de Lovell mourant l'aveu écrit et explicite de sa longue conspiration contre Ellen, et amène au lit de mort de la jeune femme son mari, qui reçoit en pleurant ses derniers soupirs. Expression d'une sensibilité tendre et profonde, d'une religion sévère et épurée, d'une poésie exaltée et d'une vie spéciale, il ne manque au roman de lady Georgiana que ce qui fait défaut à la plupart de nos livres; — d'être plus court. En un volume, c'était un chef-d'œuvre.

Le début du livre est poétique, triste et bien inventé; on voit toutes les curiosités oisives et l'intérêt honnête du village se grouper autour de l'étrangère malade, et le ministre anglican chercher à consoler cette douleur. Un nuage de mysticité vague attendrit ce prélude, qui émeut vivement; les cérémonies d'un culte rigide accomplies dans la chambre de la malade, entre une petite domestique de campagne et une bonne femme de propriétaire, à genoux toutes les deux, ont quelque chose de touchant comme un visage sévère baigné de larmes. C'est le calvinisme qui s'amollit et se détend, qui console et qui par-

(1) *Porter*, désignation qui n'indique rien d'analogue aux portiers parisiens.

donne, non plus la terrible loi qui tua Marie Stuart, ni même la sévérité bourgeoise qui sacrifia Clarisse Harlowe : quelque chose de plus tendre et de plus rêveur, comme une teinte secrète de catholicisme, s'est glissé peu à peu dans cette religion dure; les larmes coulent, le repentir est consolé, l'aiguillon de la douleur s'émousse. Le ministre protestant devient presque un confesseur; la faiblesse humaine a parlé plus haut que l'orgueil; encore un pas, et vous aurez les flots d'encens, les images saintes qui pleurent et sourient, la procession aux robes et aux accens qui flottent dans l'air, la lueur mélancolique des vitrages et la solennelle élégie de l'orgue sous les voûtes qui gémissent.

Sans doute le mysticisme est ici plus délié que dans les œuvres de l'art purement catholique, l'émotion s'y montre plus métaphysique. Autour de la jeune femme anglaise mourante, c'est encore le protestantisme qui déploie ses ailes protectrices, la religion du foyer et de la famille. Je n'y vois pas surgir l'autorité redoutable de la vieille foi catholique qui lie, délie, tombe comme la foudre sur le coupable, ou tire le repentir du fond des abîmes; mais ce n'est plus aussi le vieux dogme du terrible Knox, qui, passant devant de jolies femmes dans l'antichambre de Marie Stuart, leur criait : « Allez, *cadavres*, les colliers et les perles qui vous couvrent dureront plus que vous! »

Philosophes, ne dédaignez pas ce conte écrit par une femme; je vous conseille de vous arrêter un peu, et de méditer comment les doctrines changent à l'insu même des nations qui les professent et qui les ont défendues au prix de leur sang.

PHILARÈTE CHASLES.

MADEMOISELLE

DE LA SEIGLIÈRE.

—

SECONDE PARTIE.[1]

IV.

D'abord tout alla bien, et les premiers mois réalisèrent amplement toutes les prédictions de bonheur qu'avait prodiguées Mme de Vaubert à Stamply. Nous pouvons même affirmer que la réalité dépassa de beaucoup les espérances du vieillard. Le 25 août, à l'occasion de la fête du roi, M. de La Seiglière ayant réuni quelques gentilshommes de la ville et des environs, Stamply s'était assis entre le marquis et sa fille; au dessert, sa santé avait été portée avec enthousiasme immédiatement après celle de Louis *le désiré*. Il dinait ainsi tous les jours à la table de M. de La Seiglière, le plus souvent en compagnie de Mme de Vaubert et de son fils, car, de même que dans l'exil, les deux maisons n'en formaient qu'une seule à proprement parler. On recevait

(1) Voyez la livraison du 1er septembre.

peu de monde; les soirées se passaient en famille. Stamply était de toutes les réunions, honoré comme un patriarche et caressé comme un enfant. Le marquis avait exigé qu'il occupât le plus bel appartement du château. Ses gens, qui le servaient à peine et ne le respectaient pas davantage, s'étaient vus remplacés par des serviteurs diligens et soumis qui veillaient à ses besoins et prévenaient tous ses désirs. On l'entourait à l'envi de toutes les attentions si douces à la vieillesse; on prenait ses ordres en toutes choses; on ne faisait rien sans le consulter. Ajoutez à tant de séductions la présence de Mlle de La Seiglière; songez que ce n'était, à dix lieues à la ronde, qu'un hymne en l'honneur du plus honnête des fermiers.

Cependant quelques mois à peine s'étaient écoulés que déjà la vie du château avait changé de face et d'allure. Aussi vert et alerte que s'il avait vingt ans, M. de La Seiglière n'était pas homme à se contenter long-temps des joies du foyer et des délices de l'intimité. Il avait repris sa fortune comme un vêtement de la veille, et ne se souvenait du passé que comme d'une pluie d'orage. Vif, allègre, dispos, bien portant, il s'était conservé dans l'exil comme les primevères sous la neige. Les vingt-cinq années qui venaient de s'écouler ne l'avaient pas vieilli d'un jour. Il avait trouvé le triple secret qui fait qu'on meurt jeune à cent ans, l'égoïsme, l'étourderie du cœur et la frivolité de l'esprit; au demeurant, le plus aimable et le plus charmant des marquis. Nul n'aurait pu croire, au bout de quelques mois, qu'une révolution avait passé par là. On avait redoré les plafonds et les lambris, renouvelé les meubles et les tentures, rétabli les chiffres et les écussons, lavé, gratté, effacé partout la trace de l'invasion des barbares. Pour nous servir des charitables expressions de Mme de Vaubert, qui ne se gênait déjà plus pour en plaisanter, on avait nettoyé les étables d'Augias. Ce ne furent bientôt que fêtes et galas, réceptions et chasses royales. Du matin au soir, souvent du soir au matin, les voitures armoriées se pressaient dans la cour et dans les avenues. Le château de La Seiglière était devenu le salon de la noblesse du pays. Une armée de laquais et de marmitons avait envahi les cuisines et les antichambres. Dix chevaux piaffaient dans les écuries; les chenils regorgeaient de chiens; les piqueurs donnaient du cor toute la journée. Stamply avait compté sur un intérieur plus paisible, sur des mœurs plus simples, sur des goûts plus modestes; il n'était pas au bout de ses déceptions.

Dans la première ivresse du retour, on avait trouvé tout charmant en lui, son costume, ses gestes, son langage, jusqu'à ses gilets de

futaine. Le marquis et Mme de Vaubert l'appelaient hautement leur vieil ami, gros comme le bras. On ne se lassait pas de l'entendre, on s'extasiait à tout ce qu'il disait. C'était l'esprit gaulois dans sa fleur, un cœur biblique, une ame patriarcale. Quand le train du château eut pris un cours brillant et régulier, on commença de remarquer qu'il faisait ombre et tache au tableau. On ne s'en expliqua pas tout d'abord; long-temps encore ce ne fut entre le marquis et Mme de Vaubert que le bon, le cher, l'excellent monsieur Stamply; seulement, de temps à autre, ils y mêlaient quelques restrictions. De détours en détours, de restrictions en restrictions, ils furent amenés à se déclarer mutuellement que cet esprit gaulois était un rustre et ce cœur biblique un bouvier. On souffrit de ses familiarités, après les avoir encouragées; ce qui passait, quelques mois auparavant, pour la bonhomie d'un patriarche ne fut plus désormais que la grossièreté d'un manant. Tant qu'on s'était borné au cercle de la famille, on avait pu s'y résigner; mais au milieu du luxe et des splendeurs de la vie aristocratique, force fut bien de reconnaître que le brave homme n'était plus acceptable. Ce que le marquis et la baronne ne s'avouèrent pas l'un à l'autre, ce dont ils se gardèrent bien tous deux de convenir vis-à-vis d'eux-mêmes, c'est qu'ils lui devaient trop pour l'aimer. Pareille à cette fleur alpestre qui croît sur les cimes et qui meurt dans les basses régions, la reconnaissance ne fleurit que dans les natures élevées. Elle est aussi pareille à cette liqueur d'Orient, qui ne se garde que dans des vases d'or : elle parfume les grandes ames et s'aigrit dans les petites. La présence de Stamply rappelait au marquis des obligations importunes; la baronne lui en voulait secrètement du rôle qu'elle avait joué près de lui. On s'appliqua donc à l'éconduire, avec tous les égards et tous les ménagemens à l'usage des gens comme il faut. Sous prétexte que l'appartement qu'il occupait au sein du château était exposé aux bises du nord, on le relégua dans le corps le plus isolé du logis. Un jour, ayant observé, avec une affectueuse sollicitude, que les fêtes bruyantes et les repas somptueux n'étaient ni de son goût ni de son âge, que ses habitudes et son estomac pourraient en souffrir, le marquis le supplia de ne se point faire violence, et décida qu'à l'avenir on le servirait à part. Vainement Stamply s'en défendit, protestant qu'il s'accommodait très volontiers de l'ordinaire de M. le marquis; celui-ci n'en voulut rien croire et déclara qu'il ne consentirait jamais à ce que son vieil ami se gênât pour être agréable à ses hôtes. — Vous êtes chez vous, lui dit-il; faites comme chez vous, vivez à votre guise. On ne change pas à votre âge. — Si bien que Stamply dut finir par

prendre, comme un chartreux, ses repas dans sa chambre. Le reste à l'avenant. On en arriva, par d'insensibles transitions, à le traiter avec une politesse exagérée; le marquis le tint à distance à force d'égards; Mme de Vaubert l'obligea à battre en retraite sous le feu croisé des grands airs et des belles manières. Aussitôt qu'il apparaissait avec ses souliers ferrés, ses bas de laine bleue et sa culotte de flanelle, on affectait de mettre la conversation sur un ton de cour : ne sachant quelle contenance tenir, Stamply se retirait confus, humilié et l'oreille basse. Ainsi le mur de boue qui l'avait long-temps séparé du monde se changea doucement en une glace de cristal, barrière transparente, mais infranchissable autant que la première; seulement le bonhomme eut la satisfaction de voir à travers s'en aller en fusées de toutes les couleurs les revenus de ce beau domaine qu'il avait reconstitué au prix de vingt-cinq années de travail et de privations. Le soir, après son repas solitaire, en passant sous les fenêtres du château, il entendait les éclats joyeux des conversations mêlés au bruit des cristaux et des porcelaines. Le jour, errant, triste et seul, sur ces terres qu'il avait tant aimées et qui ne le reconnaissaient plus pour maître, il voyait au loin les chevaux, les équipages, les meutes et les piqueurs battre la plaine et s'enfoncer dans les bois, au son des fanfares. La nuit, interrompu souvent dans son sommeil, il se dressait sur son séant pour écouter le tumulte du bal; c'était lui qui payait les violons. D'ailleurs, il ne manquait de rien. Sa table était abondamment servie; une fois la semaine le marquis envoyait prendre de ses nouvelles, et quand Mme de Vaubert le rencontrait sur son chemin, elle le saluait d'un geste amical et charmant.

Au bout d'un an, il n'était pas plus question de Stamply que s'il n'existait pas et n'avait jamais existé. Au bruit qui s'était fait un instant autour de lui avaient succédé le silence et l'oubli. On ne se souvenait même plus qu'il eût jamais possédé ce château, ce parc et ces terres. Après l'avoir accueilli, caressé, fêté comme un chien fidèle, le monde avait fini par le traiter comme un chien crotté. Le malheureux ne jouissait même pas de cette considération qui avait été le rêve de toute sa vie. On croyait ou l'on feignait de croire qu'en rappelant les La Seiglière, il n'avait fait que céder aux cris de l'opinion. On mettait l'acte de sa générosité sur le compte d'une probité forcée et trop tardive pour qu'on pût lui en savoir gré. Enfin ses anciens fermiers, tout fiers d'être redevenus la chose d'un grand seigneur, se vengeaient par le plus éclatant mépris d'avoir vécu sous le gouvernement fraternel d'un paysan comme eux. Tout cela s'était accompli graduellement,

sans déchirement, sans secousse, presque sans calcul : cours naturel des choses d'ici-bas. Stamply lui-même fut long-temps à comprendre ce qui se passait autour de lui. Lorsqu'enfin ses yeux se dessillèrent et qu'il vit clair dans sa destinée, il ne se plaignit pas : un ange veillait à ses côtés, qui le regardait en souriant.

Mlle de La Seiglière tenait de sa mère qu'elle n'avait jamais connue, et de la pauvreté au sein de laquelle avait grandi, un caractère silencieux, un esprit réfléchi, un cœur grave. Par un contraste assez commun dans les familles, elle s'était développée en sens inverse des exemples qu'elle avait reçus, sans rien garder de son père, qu'elle aimait d'ailleurs passionnément, et qui la chérissait de même; seulement, l'amour d'Hélène avait quelque chose de protecteur et d'adorablement maternel, tandis que celui du marquis se ressentait de toutes les puérilités du jeune âge. Élevée dans la solitude, Mlle de La Seiglière n'était elle-même qu'un enfant sérieux. Sa mère lui avait transmis, avec le pur sang des aïeux, cette royale beauté qui se plaît, comme les lis et comme les cygnes, à l'ombre des châteaux, au fond des parcs solitaires. Grande, mince, élancée, un peu frêle, elle avait la grace ondoyante et flexible d'une tige en fleur balancée par le vent. Ses cheveux étaient blonds comme l'or des épis, et, par un rare privilége, ses yeux brillaient, sous leurs sourcils bruns, comme deux étoiles d'ébène, sur l'albâtre de son visage, dont ils rehaussaient l'expression sans en altérer l'angélique placidité. La démarche lente, le regard triste et doux, calme, sereine et demi-souriante, un poëte aurait pu la prendre pour un de ces beaux anges rêveurs chargés de recueillir et de porter au ciel les soupirs de la terre, ou bien encore pour une de ces blanches apparitions qui glissent sur le bord des lacs, dans la brume argentée des nuits. Ne sachant rien de la vie ni du monde que ce que son père lui en avait appris, elle avait assisté sans joie au brusque changement qui s'était opéré dans son existence. La patrie, pour elle, était le coin de terre où elle était née, où sa mère était morte. La France, qu'elle ne connaissait que par les malheurs de sa famille et par les récits qui s'en faisaient dans l'émigration, ne l'avait jamais attirée; l'opulence ne lui souriait pas davantage. Loin de puiser, comme Raoul, dans les entretiens du marquis, l'orgueil et l'esprit de sa race, elle en avait retiré de bonne heure l'amour de l'humble condition où le destin l'avait fait naître. Jamais ses rêves ni ses ambitions n'étaient allés au-delà du petit jardin qu'elle cultivait elle-même; jamais le marquis de La Seiglière n'avait pu réussir à éveiller dans ce jeune sein un désir non plus

qu'un regret. Elle souriait doucement à tout ce qu'il disait; s'il venait à parler des biens perdus avec trop d'amertume, elle l'entraînait dans son jardin, lui montrait les fleurs de ses plate-bandes, et demandait s'il en était en France de plus fraîches et de plus belles. Aussi, le jour du départ, avait-elle dévoré ses pleurs; le fait est que, ce jour-là, l'exil avait commencé pour elle. En touchant le sol de la France, ce sol tourmenté qu'elle n'avait jamais entrevu de loin que comme une mer orageuse, Hélène s'était mal défendue d'un sentiment de tristesse et d'effroi; en pénétrant sous le toit héréditaire, elle avait senti son cœur se serrer et ses yeux se mouiller de larmes qui n'étaient pas des larmes de bonheur. Toutefois, ces premières impressions dissipées, Mlle de La Seiglière s'était acclimatée sans efforts dans sa nouvelle position. Il est des natures de choix que la fortune ne surprend jamais, et qui, portant avec la même aisance les destinées les plus contraires, se trouvent toujours et sans y songer au niveau de leurs prospérités. Tout en ayant conservé sa grace et sa simplicité natives, cette jeune et belle figure s'encadrait si naturellement dans le luxe de ses ancêtres, elle paraissait elle-même si peu étonnée de s'y voir, que nul, en l'observant, n'aurait pu supposer qu'elle fût née dans un autre berceau, ni qu'elle eût grandi dans une autre atmosphère. Elle continua d'aimer Raoul, comme par le passé, d'une tendresse fraternelle, sans soupçonner qu'il existât un sentiment plus profond ou plus exalté que celui qu'elle éprouvait pour ce jeune homme. Elle ne savait rien de l'amour; le peu de livres qu'elle avait lus étaient moins faits pour éveiller que pour endormir une jeune imagination. Les personnages que les récits de son père lui avaient représentés de tout temps comme des types de distinction, de grace et d'élégance, ressemblaient tous plus ou moins à M. de Vaubert, qui, parfaitement nul et distingué d'ailleurs, se trouvait ainsi ne contrarier en rien les idées qu'Hélène pouvait se former d'un époux. Ils avaient, elle et lui, joué sur le même seuil et grandi sous le même toit. Mme de La Seiglière avait bercé l'enfance de Raoul; Mme de Vaubert avait servi de mère à Hélène. Ils étaient beaux tous deux, tous deux à la fleur de leurs ans. La perspective d'être unis un jour n'avait rien qui pût raisonnablement les effrayer beaucoup l'un et l'autre. Ils s'aimèrent de cette affection compassée assez commune entre amans fiancés avant l'âge et avant l'amour. Le mariage est un but auquel il est bon d'arriver, mais qu'il faut se garder de voir de trop loin, sous peine de supprimer tous les agrémens de la route. Étrangère à tous les actes aussi bien qu'à tous les intérêts de la vie posi-

tive, droite de cœur, mais n'ayant sur toutes choses que des notions confuses, fausses ou incomplètes, entretenue, dès l'âge le plus tendre, dans l'idée que sa famille avait été dépossédée par un de ses fermiers, Hélène croyait ingénument que Stamply n'avait fait que restituer le bien de ses maîtres; mais, quoiqu'elle pensât ne rien devoir à sa générosité, elle s'était prise, dès les premiers jours, à sourire à ce doux vieillard, qui ne se lassait pas de la considérer avec un sentiment de respect et d'adoration, comme s'il comprenait déjà que de toutes les affections qui l'entouraient, celle de cette belle enfant était la seule qui fût vraie, naïve et sincère.

En effet, Mlle de la Seiglière réalisa, sans s'en douter, toutes les promesses de Mme de Vaubert; elle acquitta, sans le savoir, toutes les dettes du marquis. A mesure qu'on s'était éloigné de Stamply, Hélène s'était sentie de plus en plus attirée vers lui; isolée elle-même au milieu du bruit et de la foule, de mystérieuses sympathies avaient dû bientôt s'établir entre ces deux ames, dont le monde repoussait l'une et dont l'autre repoussait le monde. Cette aimable fille devint, pour ainsi dire, l'Antigone de ce nouvel OEdipe, la Cordelia de ce nouveau roi Lear. Elle égaya ses ennuis et peupla son isolement. Elle fut comme une perle au fond de sa coupe amère, comme une étoile dans sa nuit sombre, comme une fleur sur ses rameaux flétris. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que, n'ayant cédé d'abord qu'à un sentiment d'adorable pitié, elle finit par trouver auprès de ce vieux compagnon plus d'alimens pour son cœur et pour son esprit qu'elle n'en rencontrait dans la société sonore et vide, brillante et frivole, au milieu de laquelle s'écoulaient ses jours. Chose étrange en effet, ce fut ce pauvre vieillard qui imprima le premier mouvement et donna le premier éveil à cette jeune intelligence. Le matin, quand tout dormait au château, le soir, quand les flambeaux s'allumaient pour la fête, Hélène s'échappait avec lui, soit dans le parc, soit à travers champs, et, dans les longs entretiens qu'ils avaient ensemble, Stamply racontait les grandes choses que la république et l'empire avaient faites. Hélène écoutait avec étonnement et curiosité ces récits naïfs, qui ne ressemblaient à rien de ce qu'elle avait entendu jusqu'alors. Parfois Stamply lui donnait à lire les lettres de Bernard, seul trésor qu'il eût conservé. En les lisant, Hélène s'exaltait comme un jeune coursier qui se réveille au bruit des clairons. D'autres fois, il lui parlait de sa mère, de cette belle et bien-aimée marquise dont il avait gardé le vivant souvenir. Son langage était simple, et souvent Hélène sentait ses yeux mouillés en l'écoutant.

Puis il parlait de Bernard, car c'était toujours à ce cher mort qu'on devait revenir. Il disait son enfance turbulente, sa jeunesse impétueuse et son héroïque trépas. Les ames de colombe aiment les cœurs de lion; Hélène se plaisait à tous ces discours, et ne parlait elle-même de ce jeune homme que comme d'un ami qui n'est plus. Ils allaient ainsi causant l'un et l'autre, et ce qui montre combien ce vieux Stamply était une bonne et charmante nature, c'est que, dans ces fréquens entretiens, il ne se permit jamais une plainte contre les ingrats qui l'avaient délaissé, et qu'Hélène put continuer de croire qu'en se dépouillant, il n'avait fait qu'accomplir un acte rigoureux de conscience et de probité. Peut-être aussi lui était-il doux de se sentir aimé pour lui-même. Il savait que Mlle de La Seiglière était destinée à Raoul; il n'ignorait pas que le vœu de leurs parens les avait fiancés de tout temps l'un à l'autre; il tenait entre ses mains le fil qui avait dirigé Mme de Vaubert; il comprenait et savait tout enfin. S'il se plaignit dans son propre cœur, il n'en laissa rien voir à sa jeune amie; il lui cacha, comme une plaie honteuse, le spectacle flétrissant des humaines ingratitudes. Lorsqu'Hélène s'affligeait de l'existence retirée qu'il menait : — Que voulez-vous? disait-il avec mélancolie; le monde n'est pas fait pour le vieux Stamply, ni le vieux Stamply pour le monde. Puisque M. le marquis a la bonté de me laisser vivre dans mon coin, j'en profite. J'ai toujours aimé le silence et la solitude; M. le marquis a bien senti qu'on ne se reforme point à mon âge... Aimable enfant, ajoutait-il, votre présence et vos doux sourires, voici mes fêtes, à moi! jamais le vieux Stamply n'en avait rêvé de si belles!

Sur les derniers temps, il voulut visiter une dernière fois la ferme où son père était mort, où son fils était né, où il avait, lui, laissé le bonheur en partant. Brisé déjà par la maladie, depuis long-temps courbé sous le chagrin, il s'y rendit seul, appuyé sur son bâton de cornouiller. La ferme était déserte; tout le monde travaillait aux champs. Après avoir pénétré dans la maison rustique, où rien n'était changé, après avoir reconnu le bahut de chêne, le lit en forme de buffet avec ses courtines et ses rideaux de serge verte, l'image de la Vierge devant laquelle il avait vu, dix années durant, sa femme prier soir et matin, après avoir respiré le bon parfum du lait dans les jattes et du pain frais empilé sur la planche, il alla s'asseoir dans la cour, sur un banc de pierre. Il faisait une tiède soirée d'été. On entendait dans le lointain la chanson des faneuses, les aboiemens des chiens et les mugissemens des bestiaux. L'air était tout imprégné de la senteur des foins. En

face de Stamply, sur la mousse du toit, piétinaient une bande de pigeons roucouleurs. — Ma pauvre femme avait raison, s'écria le vieillard en s'arrachant à ce tableau des joies perdues, ç'a été un mauvais jour, le jour où nous avons quitté notre ferme!

Chargé d'années moins que de tristesse, il mourut deux ans après le retour du marquis, sans autre assistance que celle de Mlle de La Seiglière, qui lui ferma les yeux. Près d'expirer, il se tourna vers elle et lui remit les lettres de son fils : « Prenez-les, lui dit-il, c'est tout ce qu'on m'a laissé, c'est tout ce qui me reste à donner. » Il s'éteignit sans regrets de la vie, et tout joyeux d'aller retrouver sa femme et son petit Bernard.

Sa mort ne laissa de vide que dans sa chambre et dans le cœur d'Hélène. Au château, on en parla durant trois jours.— Ce pauvre Stamply! disait le marquis; à tout prendre, c'était un brave homme. — Bien ennuyeux, soupirait Mme de Vaubert. — Bien mal appris, ajoutait Raoul. — Bien excellent, murmurait Hélène. Ce fut là toute son oraison funèbre; Hélène seule acquitta le tribut de larmes qu'on avait promis à sa tombe. Il est bon pourtant d'ajouter que la fin du vieux gueux souleva dans le pays l'indignation d'un parti qui commençait de poindre à l'horizon politique, comme on disait alors élégamment. Hypocrite, envieux, surtout moins libéral que son nom ne semblait l'annoncer, ce parti, qui se composait, en province, d'avocats bavards et médiocres, de bourgeois importans et rogues, fit un héros de Stamply mort, après l'avoir outragé vivant. Ce n'était pas qu'on se souciât de lui le moins du monde; mais on détestait la noblesse. On le mit sur un piédestal, on lui décerna les palmes du martyre, sans se douter à quel point le pauvre homme les avait méritées. Bref, on accusa hautement Mme de Vaubert de captation, et le marquis d'ingratitude; et c'est ainsi qu'une fois, par hasard, ces petites passions et ces petites haines rencontrèrent, sans la chercher peut-être, la vérité sur leur chemin.

Cependant on touchait à l'époque fixée pour le mariage d'Hélène et de Raoul. Cette époque, encore trop éloignée au gré de M. de Vaubert, Mlle de La Seiglière ne la souhaitait ni ne la redoutait; elle la voyait approcher sans impatience, mais aussi sans effroi. Quoi qu'il en coûte, on peut même affirmer qu'elle en ressentait moins de tristesse que de joie. Ses entretiens avec Stamply, la lecture des lettres de Bernard, qu'elle s'était surprise plus d'une fois à relire après la mort de son vieux camarade, l'avaient bien amenée à de vagues

comparaisons qui n'étaient pas précisément à l'avantage de notre jeune baron; mais tout cela était trop confus dans son cœur et dans son esprit pour qu'elle cherchât à s'en rendre compte. C'était d'ailleurs une ame bien trop loyale pour entrevoir seulement l'idée qu'on pût revenir sur un engagement pris et sur une parole donnée. Fiancée de Raoul, à partir du jour où elle avait compris le sens et la portée de ce mot, la noble fille s'était regardée comme une épouse devant Dieu. Enfin, ce mariage agréait au marquis; Raoul cachait sa nullité sous un fin vernis de grace et d'élégance; il ne manquait ni des séductions de son âge ni des qualités chevaleresques de sa race, et, pour tout dire, Mme de Vaubert, qui veillait au grain, ne manquait jamais, dans l'occasion, de lui prêter l'esprit qu'il n'avait pas. Tout allait pour le mieux, et rien ne semblait devoir troubler le cours de ces prospérités, lorsqu'un évènement inattendu vint se jeter à la traverse.

On célébrait du même coup au château la fête du roi, le troisième anniversaire de la rentrée du marquis dans ses terres, et les fiançailles de Raoul et d'Hélène. Cette triple solennité avait attiré toute la haute noblesse de la ville et des alentours. A la nuit tombante, le château et le parc s'illuminèrent, un feu d'artifice fut tiré sur le plateau de la colline; puis le bal s'ouvrit dans les salons, tandis qu'au dehors villageois et villageoises sautaient sous la ramée, au son de la cornemuse. Mme de Vaubert, qui touchait au but de ses ambitions, ne cherchait pas à dissimuler la satisfaction qu'elle en éprouvait. La seule présence de Mlle de La Seiglière justifiait suffisamment l'orgueil et le bonheur qui rayonnaient, comme une double auréole, sur le front de Raoul. Quant au marquis, il ne se sentait pas de joie. Chaque fois qu'il se mettait au balcon, ses vassaux faisaient retentir l'air des cris de *vive notre maître! vive notre seigneur!* mille fois répétés avec un enthousiasme qui prenait sa source dans le cœur de ces braves gens et dans les caves du château. Stamply était mort depuis quelques mois; qui songeait à lui? personne, si ce n'est Hélène, qui l'avait sincèrement aimé, et qui gardait pieusement sa mémoire. Ce soir-là, Mlle de La Seiglière était distraite, rêveuse, préoccupée. Pourquoi? elle-même n'aurait pu le dire. Elle aimait son fiancé, du moins elle croyait l'aimer. Elle avait grace et beauté, amour et jeunesse, noblesse et fortune : tout n'était autour d'elle que doux regards et frais sourires; la vie ne semblait lui promettre que caresses et enchantemens. Pourquoi ce jeune sein oppressé et ces beaux yeux voilés de tristesse? Organisation fine et déliée, nature délicate et nerveuse, comme les fleurs à l'ap-

proche de l'orage, frissonnait-elle sous le pressentiment de sa destinée?

Ce même soir, un cavalier à qui nul ne songeait suivait la rive droite du Clain. Arrivé à Poitiers depuis moins d'une heure, il n'avait pris que le temps de se faire seller un cheval, et il était parti au galop, en remontant le cours de la rivière. La nuit était noire, sans lune et sans étoiles. Au détour du sentier, en découvrant le château de La Seiglière, dont la façade illuminée courait en lignes étincelantes sur le fond assombri du ciel, il arrêta court son cheval sous la brusque pression du mors. En cet instant, une gerbe de feu sillonna l'horizon, s'épanouit dans les nuages et tomba en pluie d'or, d'améthistes et d'émeraudes sur les tours et les campaniles. Comme un voyageur hésitant qui ne reconnaît plus son chemin, le cavalier promena autour de lui un regard inquiet; puis, sûr de ne s'être pas trompé, il rendit la bride et continua sa route. Il mit pied à terre à la porte du parc, et, laissant sa monture à la grille, il entra juste au moment où la foule champêtre, dans un paroxysme d'enthousiasme et d'amour, mêlait les cris de *vive le roi!* à ceux de *vive le marquis!* Toutes les fenêtres étaient encadrées de feuillage et décorées de transparens; le plus remarquable, chef-d'œuvre d'un artiste du cru, offrait aux yeux ravis l'auguste tête de Louis XVIII, sur laquelle deux divinités allégoriques courbaient des branches d'olivier. Au pied du perron, la musique d'un régiment en garnison à Poitiers jouait à pleins poumons l'air national de *Vive Henri-Quatre*. Doutant s'il était éveillé, observant tout et ne comprenant rien, impatient de savoir, tremblant d'interroger, l'étranger se perdit dans la fête sans être remarqué de personne. Après avoir long-temps erré, comme une ombre, autour des groupes, en passant contre une des tables qu'on avait dressées dans les allées, il entendit quelques mots qui frappèrent son attention. S'étant assis au bout d'un banc, non loin de deux anciens du pays qui, tout en buvant le vin du château, s'entretenaient, d'un ton goguenard, du retour des La Seiglière et de la mort du vieux Stamply, il s'accouda sur la table, et, le front appuyé sur ses deux mains, il demeura long-temps ainsi.

Lorsqu'il s'éloigna, le parc était désert, le château silencieux, les derniers lampions achevaient de s'éteindre, et les coqs éveillaient le jour.

V.

A deux jours de là, dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, devant un joli guéridon de porcelaine de vieux Sèvres chargé de cristaux, de vermeil et des débris d'un déjeuner mignon, M. de La Seiglière, couché plutôt qu'assis dans un fauteuil à dos mobile et à fond élastique, jouissait, en toilette du matin, de cet état de bien-être et de béatitude que procurent à coup sûr un égoïsme florissant, une santé robuste, une fortune bien assise, un caractère heureux et une facile digestion. Il s'était réveillé en belle humeur, et ne s'était jamais senti si dispos. Enveloppé d'une robe de chambre de soie à grands ramages, le menton frais rasé, l'œil vif, la bouche rose encore et souriante, le linge éblouissant, la jambe fine, le mollet rebondi, la main blanche et potelée à demi cachée sous une manchette de valenciennes et jouant avec une tabatière d'or enrichie d'un portrait de femme qui ne semblait pas être celui de la marquise, le tout exhalant un doux parfum d'iris et de poudre à la maréchale, il était là, ne pensant à rien, respirant avec délices la verte senteur de ses bois, dont l'automne commençait de rouiller la cime, et suivant d'un regard distrait ses chevaux couverts de housses qu'on ramenait de la promenade, lorsqu'il aperçut, sur le pont du Clain, Mme de Vaubert, qui paraissait s'avancer dans la direction du château. Il se leva, tendit le jarret, s'examina des pieds à la tête, secoua du bout des doigts les grains de tabac éparpillés sur son jabot de point d'Angleterre, puis, s'étant penché sur le balcon, il regarda venir l'aimable visiteuse. Un esprit tant soit peu observateur aurait reconnu dans la sortie matinale de Mme de Vaubert, moins encore que dans sa désinvolture, l'indice certain d'un cœur violemment agité; mais le marquis n'y prit point garde. Lorsqu'elle entra, il lui baisa galamment la main, sans remarquer seulement l'altération de ses traits et la pâleur de son visage.

— Madame la baronne, lui dit-il, vous êtes tous les jours plus jeune et plus charmante. Au train dont vous allez, encore quelques mois, et vous aurez vingt ans.

— Marquis, répliqua Mme de Vaubert d'une voix brève, ce n'est point de cela qu'il s'agit. Parlons sérieusement, la chose en vaut la peine. Marquis, tout est perdu! tout, vous dis-je; la foudre est tombée sur nos têtes.

— La foudre! s'écria le marquis en montrant le ciel, qui brillait de l'azur le plus pur et du plus vif éclat.

— Oui, dit Mme de Vaubert; supposez que la foudre, éclatant dans ce ciel sans nuages, réduise en poudre votre château, brûle vos fermes et consume vos moissons sur pied : vous ne supposerez rien de si invraisemblable que le coup qui vient de vous frapper. Après avoir échappé à la tempête, vous êtes menacé de sombrer au port.

M. de La Seiglière pâlit. Lorsqu'ils furent assis l'un et l'autre :

— Croyez-vous aux revenans? demanda froidement la baronne.

— Eh! madame!... fit le marquis.

— C'est que, si vous n'y croyez pas, vous avez tort, poursuivit Mme de Vaubert. Le fils Stamply, ce Bernard dont son père nous a tant de fois étourdi les oreilles, ce héros mort et enterré depuis six ans sous les glaces de la Russie...

— Eh bien? demanda M. de La Seiglière.

— Eh bien! reprit la baronne, on l'a vu hier dans le pays, on l'a vu en chair et en os, on l'a vu, ce qui s'appelle vu, et on lui a parlé, et c'est lui, c'est bien lui, c'est Bernard, Bernard Stamply, le fils de votre ancien fermier; il existe, il vit; le drôle n'est pas mort.

— Qu'est-ce que ça me fait? dit le marquis d'un ton dégagé et de l'air à la fois surpris et charmé d'un homme qui, s'étant attendu à recevoir un aérolithe sur la tête, reçoit sur le bout du nez une plume détachée de l'aile d'une mésange.

— Comment! ce que cela vous fait? s'écria Mme de Vaubert. Le fils Stamply n'est pas mort, il est de retour au pays, on a constaté son identité, et vous demandez ce que cela vous fait!

— Mais sans doute, répondit M. de La Seiglière avec un naïf étonnement. Si ce garçon a des raisons d'aimer la vie, tant mieux pour lui qu'il ne soit pas en terre. Je prétends le voir; pourquoi ne s'est-il pas déjà présenté?

— Soyez calme, dit la baronne, il se présentera.

— Qu'il vienne! s'écria le marquis; on le recevra; on aura soin de lui; au besoin, on lui fera un sort. Je n'ai point oublié la délicatesse des procédés du père. Le vieux Stamply a fait son devoir; à mon tour, je ferai le mien. C'est une justice que le gars se ressente de la fortune que m'a rendue le papa. Je ne suis pas ingrat; il ne sera pas dit qu'un La Seiglière a laissé dans la peine le fils d'un serviteur fidèle. Qu'on m'amène Bernard; s'il hésite, qu'on le rassure; il aura ce qu'il demandera.

— Et s'il demande tout? dit la baronne.

A ces mots, M. de La Seiglière tressaillit et se tourna vers elle d'un air effaré.

— Avez-vous lu un livre qui s'appelle le Code? demanda tranquillement Mme de Vaubert.

— Jamais, répondit le marquis avec orgueil.

— Je l'ai parcouru ce matin à votre intention. Hier encore, je n'étais pas plus avancée que vous; pour vous, je me suis faite clerc de procureur. C'est un livre d'un style assez sec, très goûté d'ailleurs lorsqu'il consacre nos droits, mais peu estimé quand il contrarie nos prétentions. Je doute, par exemple, que vous en aimiez beaucoup le chapitre des donations entre vifs. Lisez-le cependant, je le recommande à vos méditations.

— Madame la baronne, s'écria M. de La Seiglière en se levant avec un léger mouvement d'impatience, me direz-vous ce que tout cela signifie?

— Monsieur le marquis, répondit Mme de Vaubert en se levant de son côté avec la gravité d'un docteur, cela signifie que toute donation à titre gratuit est révoquée de plein droit pour cause de survenance d'enfant légitime, même posthume, du donateur; cela signifie que Jean Stamply, du vivant de son fils, n'aurait pu disposer en votre faveur que de la moitié de ses biens, et que, n'ayant disposé du tout que dans l'hypothèse que son fils était mort, ces dispositions se trouvent anéanties; enfin cela signifie que vous n'êtes plus chez vous, que Bernard va vous faire assigner en restitution de titres, et qu'au premier jour, armé d'un jugement en bonne forme, ce garçon à qui vous parliez de faire un sort vous sommera de déguerpir et vous mettra poliment à la porte. Comprenez-vous maintenant?

M. de La Seiglière fut atterré; mais telle était son adorable ignorance des choses de la vie, qu'il passa vite de l'étonnement et de la stupeur à l'exaspération et à la révolte.

— Je ne me soucie pas mal de votre Code et de vos donations entre vifs, s'écria-t-il avec l'emportement d'un enfant mutin. Est-ce que j'entends rien à tout cela, moi? Est-ce que tout cela me regarde? Ce que je sais, c'est que je suis chez moi. Que parlez-vous d'ailleurs de donation! On me restitue ce qu'on m'a dérobé, on me rend les biens qu'on m'a pris, et cela s'appelle une donation! Le mot est joli. Un La Seiglière acceptant une donation! la chose est plaisante! Comme si les La Seiglière avaient jamais rien accepté d'une autre main que la main de Dieu! Comment, ventre-saint-gris! je suis chez moi, heureux et paisible, et parce qu'un vaurien qu'on croyait mort se permet de

vivre, je devrai lui compter la fortune que m'avait volée monsieur son père! C'est le Code qui le veut ainsi! Mais ce sont donc des cannibales qui l'ont rédigé, votre code, qui se dit civil, je crois, l'impertinent! Un code d'usurpateur, qui consacre de père en fils la rapine et le brigandage! En un mot, le code Napoléon! Je reconnais là M. de Buonaparte. Il a pensé à son louveteau : c'est d'un bon père et d'un loup prévoyant.

Il parla long-temps sur ce ton, sans suite, sans liaison, au hasard, marchant à grands pas, frappant du pied le parquet, se drapant d'une façon tragi-comique avec les pans de sa robe de chambre, et répétant à chaque instant d'une voix étouffée par la colère: une donation! une donation! Mme de Vaubert eut bien de la peine à l'apaiser et à lui faire comprendre ce qui s'était passé plus d'un quart de siècle auparavant et ce qui se passait à cette heure. Elle avait jusqu'alors respecté ses illusions; mais cette fois la gravité de la situation ne permettait plus de ménagemens. Elle arracha brutalement le bandeau qui lui voilait les yeux, et vainement le pauvre marquis se raidit, se débattit, et, comme un aveugle rendu subitement à la lumière des cieux, ferma douloureusement les paupières; Mme de Vaubert le dompta, et, le forçant à regarder en face le soleil de l'évidence, elle l'inonda de toutes parts d'une impitoyable clarté. A voir les ébahissemens de M. de La Seiglière en écoutant l'impartial résumé de l'histoire de ces derniers temps, on eût dit qu'après s'être endormi sur les bords du Clain, il se réveillait en Chine, au milieu d'un groupe de bonzes, et déguisé lui-même en mandarin. Les faits rétablis et le passé nettement dessiné :

— Maintenant, ajouta la baronne avec fermeté, il s'agit de résoudre la question de l'avenir. Le cas est périlleux; mais il n'est si mauvais pas dont on ne se puisse tirer avec un peu d'adresse et beaucoup de sang-froid. Voyons, marquis. Nul doute que ce Bernard ne se présente d'un instant à l'autre, non pas en solliciteur, comme vous l'avez espéré d'abord, mais en maître, le front haut et la parole haute. Il ne manque pas de gens qui l'auront instruit de ses droits et qui lui fourniront, au besoin, le moyen de les soutenir. Supposez qu'il arrive; comment l'allez-vous recevoir?

— Qu'il aille à tous les diables! s'écria le marquis en éclatant comme une bombe dont on croyait la mèche éteinte.

— Pourtant, s'il se présente?...

— S'il l'osait, madame la baronne, je me souviendrais qu'il n'est pas gentilhomme, et, plus heureux que Louis XIV, je n'aurais pas à jeter, comme lui, ma canne par la fenêtre.

— Vous êtes fou, marquis.

— S'il faut plaider, eh bien! nous plaiderons.

— Marquis, vous êtes un enfant.

— J'aurai pour moi le roi.

— La loi sera pour lui.

— J'y mangerai mon dernier champ, plutôt que de lui laisser un brin d'herbe.

— Marquis, vous ne plaiderez pas. Plaider! y songez-vous? mêler votre nom à des débats scandaleux! vous commettre avec la justice! et cela pour en arriver à des conclusions prévues, infaillibles, inévitables! Nous avons des ennemis; vous ne leur donnerez pas cette joie. Vous avez un blason; vous ne lui ferez pas cette injure.

— Mais, pour Dieu! madame la baronne, que faire? que décider? que devenir? à quel parti se rendre? s'écria le marquis aux abois.

— Je vais vous le dire, répliqua Mme de Vaubert avec assurance. Savez-vous l'histoire d'un colimaçon qui s'introduisit un jour étourdiment dans une ruche? Les abeilles l'empâtèrent de miel et de cire; puis, lorsqu'elles l'eurent ainsi emprisonné dans sa coquille, elles roulèrent cet hôte incommode et le poussèrent hors de leur maison. Marquis, c'est ainsi qu'il faut nous y prendre. Ce Bernard est sans doute un rustre comme l'était son père : aux graces de son origine il doit joindre la brutalité du soldat et l'emportement du jeune homme. Enduisons-le de cire et de miel; engluons-le des pieds à la tête. Si vous l'irritez, tout est perdu; ménageons-le, voyons-le venir. Il arrivera comme un boulet de canon qui s'attend à rebondir contre un mur de granit ou d'airain; qu'il s'enfonce et s'amortisse dans une balle de coton. Ne le heurtez pas; gardez-vous surtout de discuter vos droits ni les siens. Défiez-vous de votre sang; vous êtes bien jeune encore! Loin de les contrarier, flattez ses opinions; humiliez, s'il est nécessaire, la victoire devant la défaite. L'essentiel d'abord est de l'amener doucement à s'installer comme un hôte dans ce château. Cela fait, vous gagnez du temps; le temps et moi, nous ferons le reste.

— Ah çà! madame la baronne, quel rôle allons-nous jouer ici? demanda fièrement le vieux gentilhomme.

— Un grand rôle, monsieur, un grand rôle! répondit la baronne encore plus fièrement. Nous allons combattre pour nos principes, pour nos autels et pour nos foyers; nous allons lutter pour le droit contre l'usurpation; nous allons défendre la légitimité contre les exactions d'une légalité odieuse et tyrannique; nous allons disputer nos derniers boulevards aux envahissemens d'une bourgeoisie basse et jalouse,

qui nous hait et veut notre ruine. Si nous étions aux beaux temps de la chevalerie, je vous dirais de monter à cheval, d'entrer en lice, et de combattre à armes courtoises, ou bien encore, enfermés dans votre château comme dans un fort, vous, nous, nos gens et nos vassaux, plutôt que d'en sortir vivans, nous nous ferions tuer sur la brèche. Malheureusement ce n'est pas d'aujourd'hui que les avocats ont remplacé les champions, et les huissiers les hérauts d'armes; et puisque nous vivons dans un temps où l'on a substitué plus que jamais le palais de justice au champ-clos, et les subtilités de la loi aux inspirations du courage, force est bien aux plus nobles et aux plus vaillans d'user de la ruse en guise d'épée et de l'esprit à défaut de lance. Que voulons-nous d'ailleurs? Il n'est pas question de réduire ce garçon à la mendicité. Vous serez généreux, vous ferez bien les choses; mais, en bonne conscience, un pauvre diable qui vient de passer six années dans la neige, a-t-il absolument besoin, pour se sentir mollement couché, d'être étendu tout de son long sur un million de propriétés. A présent, cher marquis, si vous avez encore des scrupules, qu'à cela ne tienne! Tout cas de conscience est respectable. Allez trouver M. Bernard; passez-lui, comme une bague au doigt, vos domaines. Pendant que vous y serez, pourquoi ne joindriez-vous pas à ce petit cadeau vos parchemins et vos armoiries? J'ai vu, ce matin, passer Hélène, belle, radieuse, souriante et confiante en la destinée; à son retour, elle apprendra qu'elle est ruinée de fond en comble, et qu'il ne lui reste plus que l'humble castel de Vaubert. Nous irons y vivre modestement, comme autrefois nous avons vécu dans l'exil. Au lieu de s'unir dans l'opulence, nos enfans se marieront dans la pauvreté. Nous serons la fable du pays. Plus tard, nous ferons de nos petits-fils des hobereaux, et nous vendrons nos petites-filles à la vanité de quelques manans enrichis. Cette perspective n'a rien d'alarmant : sans compter la satisfaction d'avoir incessamment sous les yeux le château de La Seiglière, les ombrages de ce beau parc, et M. Bernard chassant, vivant en liesse, menant grand train sur ses terres.

— Savez-vous, baronne, s'écria M. de La Seiglière, que vous avez le génie d'une Médicis?

— Ingrat, j'ai le génie du cœur, répondit Mme de Vaubert en souriant. Qu'est-ce que je veux? qu'est-ce que je demande? Le bonheur des êtres que j'aime. Pour moi, je n'ai pas d'ambition. Pensez-vous que je m'effraie sérieusement, pour ma part, à l'idée de vivre avec vous, en famille, dans mon petit manoir? Eh! mon Dieu, je suis faite depuis long-temps à la pauvreté; mon Raoul n'a jamais rêvé la for-

tune. Mais vous, mais notre belle Hélène, mais les enfans qui naîtront d'une union charmante, voilà, marquis, voilà ce qui m'effraie!

Ils en étaient là de ce long entretien, lorsqu'un laquais annonça qu'un inconnu, qui refusait de se nommer, demandait à parler à M. le marquis.

— C'est notre homme, dit la baronne.

— Faites entrer, dit le marquis.

— Songez bien, s'empressa d'ajouter Mme de Vaubert, que tout le succès de l'entreprise dépend de cette première entrevue.

Le parquet du corridor retentit sous un talon brusque, ferme et sonore, et presque aussitôt le personnage qu'on venait d'annoncer entra militairement, botté, éperonné, le chapeau et la cravache au poing. Quoiqu'évidemment flétri par la fatigue et par la souffrance, c'était un homme qui paraissait avoir trente ans au plus. Le front découvert, effleuré déjà par des rides précoces, les joues amaigries, l'œil enfoncé dans son orbite, la bouche mince et pâle, ombragée d'une moustache épaisse et brune, l'air franc et décidé, l'attitude fière et même un peu hautaine, il avait une de ces figures qui passent pour laides aux yeux du monde, mais que les artistes ont en général la faiblesse de trouver belles. Une redingote bleue, boutonnée jusqu'au col, pressait sa taille élancée, droite et souple. A peine entré dans ce salon qu'il sembla reconnaître, son regard s'amollit, et son cœur parut se troubler; mais, s'étant remis promptement d'une émotion involontaire, il s'inclina légèrement à quelques pas de la baronne, puis interpellant le marquis :

— C'est à M. de La Seiglière que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il avec une politesse glacée et d'une voix qui se ressentait encore de l'habitude du commandement.

— Vous l'avez dit, monsieur. A mon tour, puis-je savoir....

— Dans un instant, monsieur, répliqua froidement le jeune homme; si, comme je le suppose, c'est à Mme de Vaubert que j'ai l'honneur de m'adresser, madame, veuillez rester, ajouta-t-il, vous n'êtes pas de trop entre nous.

Un éclair de joie passa dans les yeux de Mme de Vaubert, complètement rassurée sur le gain d'une bataille dont elle avait dressé le plan et qu'elle allait pouvoir diriger. De son côté, M. de La Seiglière respira plus à l'aise, en sentant qu'il allait manœuvrer sous les ordres d'un si grand capitaine.

— Monsieur, veuillez vous asseoir, dit-il en s'asseyant lui-même presqu'en face de la baronne.

Le jeune homme prit le siége que lui indiquait le marquis et s'y installa assez cavalièrement; puis il se fit entre ces trois personnages un moment de ce silence solennel qui précède les engagemens décisifs, quand deux armées sont en présence. Le marquis ouvrit sa boîte d'or, y plongea le pouce et l'index et se bourra le nez d'une prise de tabac d'Espagne, lentement et à petits coups, avec une grace toute spéciale, entièrement perdue de nos jours.

— Monsieur, dit-il, je vous écoute.

Après quelques secondes de recueillement, l'étranger s'accouda sur le bras du fauteuil dans lequel il était assis, du côté du vieux gentilhomme.

— Monsieur le marquis, dit-il en élevant la voix avec autorité, voici bientôt trente ans, de grandes choses allaient s'accomplir. La France était dans l'attente. Tous les regards se tournaient avec anxiété vers l'orient que blanchissait une nouvelle aurore; il courait dans l'air de sourdes rumeurs qui remplissaient les ames de joie ou d'épouvante, d'espérance ou de stupeur. Il paraît que vous n'étiez pas, monsieur, au nombre de ceux qui espéraient alors et se réjouissaient, car vous fûtes un des premiers qui abandonnèrent la patrie menacée pour fuir à l'étranger. La patrie vous rappela, c'était son devoir; vous fûtes sourd à son appel, c'était sans doute votre bon plaisir; elle confisqua vos biens, c'était son droit.

A ces mots, le marquis, oubliant déjà le rôle qu'il avait tacitement accepté, bondit sur son siége comme un chamois blessé; un regard de Mme de Vaubert le contint.

— Ces biens, devenus la propriété de la nation, propriété légale et légitime, un de vos fermiers les acheta du prix de ses sueurs, et lorsqu'il eut bien travaillé, lorsqu'au bout de vingt-cinq années de fatigues et de labeurs, il eut recousu, pour ainsi dire, lambeaux par lambeaux, le domaine de vos ancêtres, tandis que vous, les bras croisés, vous étiez occupé là-bas à ne rien faire, si ce n'est des vœux hostiles à la gloire et à la grandeur de la France, il s'en dépouilla comme d'un manteau et vous le mit sur les épaules.

— Ventre-saint-gris! monsieur..., s'écria le marquis, ne se connaissant plus.

Un second regard de Mme de Vaubert l'arrêta court et le cloua muet sur place.

— Par quel enchantement cet homme, qui ne vous devait rien et ne vous aimait pas, se porta-t-il envers vous à un tel excès de générosité, d'amour et d'enthousiasme? Comment se décida-t-il à rési-

gner entre vos mains cette sainte propriété du travail, la seule que Dieu reconnaisse et bénisse? Peut-être pourriez-vous me l'apprendre. Ce que je puis, moi, vous affirmer, c'est que, du vivant de son fils, cet homme ne se souciait même pas de savoir si vous existiez. Toujours est-il qu'il mourut, sans s'être réservé seulement un coin de terre pour son dernier sommeil, vous laissant paisible possesseur d'une fortune qui ne vous avait coûté d'autre peine que d'ouvrir la main pour la recevoir.

Le marquis allait répliquer, quand la baronne lui coupa, ou, pour mieux dire, lui souffla la parole.

— Puisque vous m'avez permis d'assister à cet entretien, dit-elle de sa plus douce voix, avec un ton d'exquise urbanité, souffrez, monsieur, que j'y prenne part. Je n'essaierai point de relever ce que quelques-unes de vos expressions ont eu pour nous de cruel et de blessant. Vous êtes jeune; cette nouvelle aurore dont vous parlez, si vous l'aviez vue poindre, vous sauriez, comme nous, que ce fut une aurore de sang. Quant aux reproches que vous nous adressez d'avoir déserté le sol de la France et d'être demeurés sourds à l'appel de la patrie, il nous est permis d'en sourire. Si l'on venait vous dire que ce château menace ruine, si ce parquet tremblait sous vos pieds, et que ce plafond, près de s'effondrer, criât et craquât sur nos têtes, resteriez-vous assis tranquillement dans ce fauteuil? Si le bourreau, la hache derrière le dos, vous appelait d'une voix pateline, vous empresseriez-vous d'accourir? Laissons là ces enfantillages. Encore un mot pourtant. Vous nous accusez d'avoir formé, au fond de l'exil, des vœux hostiles à la gloire et à la grandeur du pays. C'est une erreur, monsieur. Nous vous voyons pour la première fois; nous ne savons ni qui vous êtes ni quel intérêt vous amène; seulement nous sentons que vous ne nous êtes pas ami, et la distinction de votre personne nous fait une loi de chercher à forcer votre estime, à défaut de vos sympathies. Croyez qu'il s'est rencontré dans ces rangs de l'émigration, trop calomniés peut-être, de nobles cœurs, demeurés français sur la terre étrangère. Vainement la patrie nous avait rejetés de son sein; nous l'avions emportée dans le nôtre. Demandez au marquis si nos vœux l'ont suivie, cette patrie ingrate et chère, dans toutes ses campagnes et sur tous ses champs de bataille? qu'il vous dise s'il est un de ses triomphes qui n'ait éveillé d'orgueilleux échos dans nos ames? Rocroi n'exclut point Austerlitz; Bouvines et Marengo sont sœurs. Ce n'est pas le même drapeau; mais c'est toujours la France victorieuse.

— Très bien, très bien, dit le marquis en ouvrant sa tabatière.

Et, tout en portant à son nez une pincée de poudre brune : — Décidément, ajouta-t-il mentalement, la baronne a le diable au corps.

— Et maintenant, reprit Mme de Vaubert, ce petit compte une fois réglé, si vous n'êtes venu que pour nous rappeler ce que l'on doit ici à la mémoire du meilleur des hommes, si c'est à cela seulement que se borne votre mission, j'ajouterai, monsieur, que c'est sans doute une noble tâche, mais que, nos dettes étant payées, vous avez pris une peine inutile. Enfin, si vous tenez à savoir par quel enchantement M. Stamply s'est décidé à réintégrer dans ce domaine une famille qui de tout temps avait comblé ses pères de bontés, je vous dirai qu'il n'a fait qu'obéir aux pieux instincts de sa belle ame. Vous affirmez que, du vivant de son fils, M. Stamply ne se souciait même pas de savoir si cette famille existait; je crois, monsieur, que vous calomniez sa mémoire. Si son fils revenait parmi nous...

— Si son fils revenait parmi vous! s'écria l'étranger, en retenant un mouvement de sombre colère. Supposons qu'il revienne en effet; supposons que ce jeune homme n'ait pas été tué, comme on l'a cru, comme on le croit encore; supposons que, laissé pour mort sur un champ de bataille, ramassé vivant par l'armée ennemie, il se soit vu traîné de steppe en steppe jusqu'au fond de la Sibérie. Après six ans d'une horrible captivité, sur un sol de glace et sous un ciel de fer, libre enfin, il va revoir sa patrie et son vieux père, qui ne l'attend plus. Il part, il traverse à pied les plaines désolées, mendiant gaiement son pain sur sa route, car la France est au bout, et déjà, mirage enchanté, il croit apercevoir le toit paternel fumant au lointain horizon. Il arrive; son vieux père est mort, son héritage est envahi, il n'a plus ni toit ni foyer. Que fait-il? Il s'informe, et bientôt il apprend qu'on a profité de son éloignement pour capter l'affection d'un pauvre vieillard crédule et sans défense; il apprend qu'après l'avoir amené, à force de ruses, à se déposséder, on a payé ses bienfaits de la plus noire ingratitude; il apprend enfin que son père est mort, plus seul, plus triste et plus abandonné qu'il n'avait vécu. Que fera-t-il alors? Ce ne sont toujours que des suppositions. Il ira trouver les auteurs de ces basses manœuvres et de ces lâches machinations; il leur dira : C'est moi, moi que vous croyiez mort, moi le fils de l'homme que vous avez abusé, dépouillé, trahi, laissé mourir d'ennui et de chagrin, c'est moi, Bernard Stamply! Eux, que répondraient-ils? Je vous le demande, monsieur le marquis; je vous le demande, madame la baronne?

— Ce qu'ils répondraient! s'écria M. de La Seiglière, qui, ayant trop ou trop peu présumé de lui-même en acceptant le rôle que lui

avait confié Mme de Vaubert, venait de sentir tout son sang de patricien lui monter indigné à la face; vous demandez ce qu'ils répondraient!... ajouta-t-il d'une voix étranglée par l'orgueil et par le courroux.

— Quoi de plus simple, monsieur? dit Mme de Vaubert avec une naïveté charmante. Ils lui diraient: — Est-ce vous, jeune ami que nous avons aimé sans vous connaître, que nous avons pleuré comme si nous vous avions connu? Que béni soit Dieu qui nous rend le fils pour nous consoler de la perte du père! Venez vivre au milieu de nous, venez vous reposer au sein de nos tendresses des souffrances de la captivité, venez prendre dans notre intimité la place que votre père y occupa trop peu de temps, hélas! enfin venez juger par vous-même de quelle façon nous pratiquons l'oubli des bienfaits. Confondons nos droits, ne formons qu'une même famille, et que la calomnie, en voyant l'union de nos ames, soit réduite au silence et respecte notre bonheur. — Voici, monsieur, ce que répondraient les auteurs de ces basses manœuvres et de ces lâches trahisons; mais, dites, monsieur, parlez, ajouta Mme de Vaubert avec émotion : ne comprenez-vous pas qu'en pensant nous effrayer peut-être, vous avez éveillé en nous presqu'un espoir? Ce jeune ami que nous avons pleuré...

— Il vit, répondit l'étranger, et je souhaite pour vous que ce jeune ami bien portant ne vous coûte pas plus de larmes que le bruit de sa mort ne vous en a fait verser.

— Où est-il? que fait-il? qu'attend-il? pourquoi ne vient-il pas? demanda coup sur coup la baronne.

— Il est devant vous, répondit simplement Bernard.

— Vous, monsieur, vous! s'écria Mme de Vaubert avec une explosion de joie et de surprise qui n'aurait pas été mieux jouée, s'il se fût agi de la résurrection de Raoul. En effet, ajouta-t-elle en attachant sur lui un regard attendri, ce sont tous les traits de son père; c'en est surtout l'air franc, loyal et bon. — Marquis, vous le voyez, c'est bien le fils de notre vieil ami.

— Monsieur, dit à son tour M. de La Seiglière, fasciné par le regard de la baronne moins encore que par l'abîme entr'ouvert sous ses pieds, mais trop fier encore et trop gentilhomme pour s'abaisser à feindre des transports qu'il n'éprouvait pas; — lorsqu'après vingt-cinq ans d'exil je rentrai dans le domaine de mes aïeux, monsieur votre père, qui était un brave homme, me reçut à la porte du parc et me tint ce simple discours : Monsieur le marquis, vous êtes chez vous. Je ne vous en dirai pas davantage : Vous êtes chez vous, monsieur Bernard. Veuillez

donc regarder cette maison comme vôtre; je ne dois pas souffrir, je ne souffrirai pas que vous en habitiez une autre. Vous êtes arrivé avec des intentions hostiles, je ne désespère pas de vous ramener bientôt à des sentimens meilleurs. Commençons par nous connaître, peut-être finirons-nous par nous aimer. La chose me sera facile; si vous n'y réussissez pas, il ne sera jamais trop tard pour entrer en accommodement, et vous me trouverez toujours disposé à prendre avec vous les arrangemens qui pourront vous être agréables.

— Monsieur, répondit Bernard avec hauteur, je ne veux ni vous connaître ni vous aimer. Entre vous et moi il n'y a rien de commun, rien de commun ne saurait exister. Nous ne servons pas le même Dieu; nous ne desservons pas le même autel. Vous haïssez ce que j'adore, et j'adore ce que vous haïssez. Je hais votre parti, votre caste, vos opinions; je vous hais, vous, personnellement. Nous dormirions mal sous le même toit. Vous serez toujours disposé, dites-vous, à prendre avec moi les arrangemens qui pourront m'agréer; je n'attends rien de votre bonté, n'attendez rien de la mienne. Je ne sais qu'un arrangement possible entre nous : c'est celui qu'a prévu la loi. Vous n'êtes ici qu'à titre de donataire. Le donateur n'ayant disposé de ses biens qu'avec la conviction que son fils était mort, — l'acte de donation en fait foi, — puisque je vis, vous n'êtes plus chez vous, je suis ici chez moi.

— *That is the question*, fredonna M. de La Seiglière, résumant ainsi en trois mots tout ce qu'il savait de Shakspeare.

— Ah! s'écria Mme de Vaubert avec la tristesse d'une espérance déçue, vous n'êtes pas Bernard; vous n'êtes pas le fils de notre vieil ami!

— Madame la baronne, répliqua brusquement le jeune homme, je ne suis qu'un soldat. Ma jeunesse a commencé dans les camps; elle a fini chez les barbares, au milieu des steppes arides. Les champs de bataille et les huttes glacées du Nord, tels ont été jusqu'à présent les salons que j'ai fréquentés. Je ne sais rien du monde; voici deux jours, je n'en soupçonnais même pas les détours et les perfidies. Je crois naturellement, sans effort, à l'honneur, à la franchise, au dévouement, à la loyauté, à tous les grands et beaux instincts de l'ame. Eh bien! quoiqu'à cette heure encore mon cœur indigné s'efforce de douter que la ruse, l'astuce et la duplicité puissent être poussées si loin, je ne crois pas, madame, à votre sincérité.

— Eh! monsieur, s'écria Mme de Vaubert, vous n'êtes pas le premier noble cœur qui ait cédé aux suggestions des méchans et dont la

calomnie ait flétri les saintes croyances; mais encore, avant de se décider à la haine, faudrait-il s'assurer qu'on ne doit pas, qu'on ne peut pas aimer.

— Tenez, madame, dit Bernard, pour en finir, vous devriez comprendre que plus vous déploierez d'habileté, moins vous réussirez à me convaincre. Je conçois maintenant que mon pauvre père se soit laissé prendre à tant de séductions; il y a eu des instans où vous m'avez fait peur.

— C'est bien de l'honneur pour moi, s'écria Mme de Vaubert en riant; vous n'en avez jamais tant dit des boulets ennemis et des baïonnettes étrangères.

— Oui, oui, ajouta le marquis, on sait que vous êtes un héros.

— Engagé volontaire à dix-huit ans, dit la baronne.

— Lieutenant de hussards à dix-neuf, dit le marquis.

— Chef d'escadron trois ans plus tard.

— Remarqué par l'empereur à Wagram.

— Décoré de la main du grand homme après l'affaire de Volontina, s'écria Mme de Vaubert.

— Ah! il n'y a pas à dire, ajouta le marquis en enfonçant résolument ses mains dans les goussets de sa culotte; il faut reconnaître que c'étaient des gaillards.

— Brisons là, dit Bernard, un instant interdit. Monsieur le marquis, je vous donne huit jours pour évacuer la place. Je veux espérer, pour votre réputation de gentilhomme, que vous ne me mettrez pas dans la pénible nécessité de recourir à l'intervention de la justice.

— Eh bien! moi, j'aime ce garçon! s'écria franchement le marquis, emporté malgré lui par son aimable et léger caractère, sans être retenu cette fois par Mme de Vaubert, qui, comprenant qu'il allait au but, lâcha la bride, et lui permit de caracoler en liberté; eh bien! ventre-saint-gris! ce garçon me plaît. Madame la baronne, je vous jure qu'il est charmant. Jeune homme, vous resterez ici. Nous nous haïrons, nous nous exécrerons, nous plaiderons, nous ferons le diable à quatre; mais, vive Dieu! nous ne nous quitterons pas. Vous savez l'histoire de ces deux frégates ennemies qui se rencontrèrent en plein Océan? L'une manquait de poudre; l'autre lui en donna, et toutes deux, après s'être canonnées pendant deux heures, se coulèrent bas l'une l'autre. Ainsi ferons-nous. Vous arrivez de Sibérie; je présume qu'en vous laissant partir, les Tartares, de peur d'alourdir votre pas et de retarder votre marche, ne vous ont point chargé de roubles. Vous manquez de poudre, je vous en donnerai. Je vous promets de l'agrément. Tandis

que nos avoués, nos avocats et nos huissiers s'enverront, pour nous, des bombes et des obus, nous chasserons le renard, nous vivrons en joie et nous boirons le vin de nos caves. Je serai chez vous, et vous serez chez moi. Comme il n'est pas de procès bien mené qui ne puisse durer vingt ans, nous aurons le loisir de nous connaître et de nous apprécier; nous en viendrons peut-être à nous aimer, et le jour où nous découvrirons que notre château, notre parc, nos bois, nos champs, nos prés, nos fermes et nos métairies auront passé en frais de justice, ce jour-là, qui sait? nous nous embrasserons.

— Monsieur le marquis, répondit Bernard, qui n'avait pu s'empêcher de sourire, je vois avec plaisir que vous prenez gaiement les choses; de votre côté, trouvez bon que je les traite plus sérieusement. Il n'est pas un coin de ces terres que mon père n'ait arrosé de ses sueurs et aussi de ses larmes; il ne convient pas que j'en fasse le théâtre d'une comédie.

A ces mots, après avoir salué froidement, il se dirigea vers la porte. Le marquis fit un geste de désespoir résigné, et Mme de Vaubert poussa dans son cœur un rugissement de lionne qui vient de laisser échapper sa proie. Bernard eût emporté le domaine de La Seiglière dans ses poches, que ces deux visages n'auraient pas exprimé plus de consternation. Encore un pas, et tout était dit, lorsqu'au moment où Bernard allait ouvrir la porte du salon, cette porte s'ouvrit d'elle-même, et Mlle de La Seiglière entra.

JULES SANDEAU.

(*La fin au prochain numéro*).

DE

LA SITUATION DE LA FRANCE

VIS-A-VIS DE L'ANGLETERRE

A PROPOS DE LA POLITIQUE DU MINISTÈRE DANS L'OCÉANIE.

Depuis ces dernières années surtout, on a pu observer dans l'esprit public en France deux dispositions déplorables : en présence d'une difficulté, d'un danger, d'une crise, on s'émeut, on s'agite, on s'effraie avec une vivacité qui laisse peu de place à la réflexion; puis, la difficulté aplanie, le danger détourné, la crise apaisée par une solution telle quelle, on s'abandonne avec un laisser-aller non moins irréfléchi à une confiance oublieuse, et il semble qu'on ne puisse se reposer que dans l'excès de l'insouciance du trouble d'inquiétudes exagérées. On ne saurait faire trop d'efforts pour corriger ces incertitudes, ces oscillations désordonnées de l'opinion publique; et comme la fâcheuse conséquence qui en résulte est d'empêcher le pays d'envisager ses intérêts avec calme et avec fermeté, comme elles lui ravissent le bénéfice de l'expérience que les peuples, de même que les individus, doivent retirer des épreuves qu'ils traversent, nous croyons que la manière la plus efficace de lutter contre ces dispositions regrettables est d'appeler la discussion sur les évènemens qui ont préoccupé l'opinion, avant que les impressions qu'ils ont fait naître aient pu être entièrement effacées, au moment même où ils viennent de s'accomplir, et où les en-

seignemens qu'ils portent en eux doivent parler avec le plus d'autorité. C'est ce qui nous décide à donner, dès aujourd'hui, quelques développemens aux réflexions que l'affaire de Taïti nous suggère.

Le différend auquel a donné lieu l'expulsion de M. Pritchard des îles de la Société a mis en question, avec une gravité et sous une forme nouvelle, la situation de la France envers l'Angleterre, et a montré par des faits très significatifs la portée de la politique du cabinet du 29 octobre.

Le point le plus important de cette complication n'est pas en effet, à mon avis, le dénouement par lequel on la dit terminée. Je ne crois pas que le plus grand intérêt de l'affaire de Taïti soit dans la solution que le cabinet a donnée à cette affaire. Il me paraît évident d'abord qu'il n'est pas aujourd'hui possible de discuter complètement cette solution. Sans doute, l'arrangement, tel qu'il est présenté par les amis mêmes du ministère, peut être à bon droit critiqué; sans doute, dans la prétention du ministère à n'exprimer qu'un regret, et dans la concession d'une indemnité qu'il accorde à M. Pritchard, cet arrangement présente une contradiction qui, de quelque manière qu'elle soit plus tard expliquée, ne pourra faire honneur au cabinet; sans doute, des conjectures fort plausibles et des révélations dignes de confiance permettent déjà de porter un jugement sévère sur la solution même dont le ministère voudrait se réjouir comme d'une victoire. Cependant le ministère tend ici des embûches au débat. Devant son silence, comment apprécier les termes de l'arrangement? Que dire des faits qui lui ont servi au moins de prétexte, lorsqu'il tient ces faits enveloppés d'obscurité? Savons-nous ce qu'il y a eu de blâmable ou de blâmé dans la conduite de M. d'Aubigny? Savons-nous de quelle mesure de blâme M. Bruat a jugé digne la conduite de son lieutenant? Il peut y avoir dans tout cela pour le ministère de délicates questions, d'où il est vraisemblable que son honneur sortira dangereusement atteint. Mais les grandes questions ne sont pas là : lors même que le différend soulevé par M. Pritchard aurait été terminé par le ministère sans compromis fâcheux, la portée de ce différend n'en serait pas moins fatale pour lui. Il y a toujours, et avant tout, à demander compte au ministère de la situation dans laquelle il a conduit la France vis-à-vis de l'Angleterre. Il y a à porter un jugement sur sa politique dans l'Océanie, si promptement éclairée par de si tristes résultats.

L'attitude et le langage du ministère et de ses amis, durant la crise et les premiers momens qui ont suivi la solution, donnent à notre situation vis-à-vis du royaume-uni un singulier caractère de gravité.

L'attitude du ministère a été la consternation ; le langage de ceux qui l'approchent autorisait toutes les craintes. Nous connaissons des personnes à qui M. Guizot, même après la solution, a témoigné un découragement profond au sujet de l'alliance anglaise; nous en savons d'autres auxquelles, après la solution également, il a découvert des pensées toutes différentes : il affirmait à celles-ci qu'il n'avait jamais craint une rupture violente; il leur donnait les apparences timorées de sa conduite et de son langage pendant un mois pour un coup de fine diplomatie. A l'entendre, il aurait voulu effrayer tout le monde, afin de faire tourner à son profit les craintes qu'inspirerait à tout le monde une perspective sérieuse de guerre. Au fond, quelle peut être à ce sujet la pensée véritable de M. le ministre des affaires étrangères? Est-il sincère, lorsqu'il se présente comme n'ayant jamais chancelé dans sa confiance? ou bien, rassuré par l'évènement, suit-il la pente naturelle qui le porte d'ordinaire à dresser après coup des théories sur les faits accomplis? Faut-il le croire plutôt dans l'expression de ses craintes? Les défiances et l'irritation qu'il a soulevées en France, la mauvaise humeur, la colère qu'il a rencontrées dans le gouvernement anglais au début du dernier conflit, l'ont-elles fait réellement désespérer du maintien du bon accord entre les deux pays? Son amour-propre déçu lui présente-t-il comme supérieure à d'autres forces que les siennes une tâche contre laquelle il a lui-même échoué? Je ne me prononcerai pas sur ces questions. Je ne demanderai pas quelle est l'opinion que M. Guizot garde pour lui-même; je demanderai plutôt celle qu'il peut avoir intérêt à faire partager au public et aux chambres, celle qu'il peut du moins avoir intérêt à faire insinuer par les personnes qui l'entourent, afin de la propager dans le pays. Pour ma part, si M. Guizot, en supposant qu'il ne les ait pas partagées lui-même, a pu croire, en d'autres circonstances, d'une bonne tactique de répandre des appréhensions sur la conservation de la paix avec l'Angleterre, j'incline à penser qu'il ne renoncera pas à un expédient qui lui a déjà réussi. C'est peu s'exposer à se tromper, et ce n'est pas d'ailleurs calomnier le ministère que de prendre son passé pour garant de son avenir, et de s'attendre à le voir employer encore, pour arracher aux chambres le vote de l'indemnité stipulée en faveur de M. Pritchard, le moyen dont il s'est déjà servi pour obtenir la sanction du désaveu de M. Dupetit-Thouars.

Qui ne voit cependant les funestes effets de cette tactique? Sans doute, de la part d'un ministère qui s'est présenté comme apportant au pays le bénéfice d'une entente cordiale avec l'Angleterre, d'un

ministère qui se donne pour investi de la considération et de la confiance des hommes d'état anglais, il y a quelque chose d'illogique à montrer ainsi l'Angleterre toujours prête à en appeler contre nous et contre l'équité aux menaces et à la guerre. Si tel est le bon accord que le ministère nous procure avec l'Angleterre, entre quelles mains cet accord pourrait-il avoir pour nous de pires résultats? On a vu précisément dans l'affaire de M. Pritchard un des plus graves inconvéniens de cette tactique. Ces paroles si risquées de sir Robert Peel qui ont envenimé la difficulté dès le début, qui l'ont grossie outre mesure, qui étaient au fond la plus grosse et la seule difficulté, ces paroles n'ont-elles pas été inspirées par l'attitude que le ministère avait prise devant les chambres à propos du désaveu de l'amiral Dupetit-Thouars? Mais là encore n'est pas le plus grand danger. Cette habitude, devenue familière au ministère, de montrer l'Angleterre sans cesse disposée à prendre les armes, cette habitude d'évoquer à chaque instant la guerre est le seul péril grave qui menace la paix. Il n'est pas d'imprudence plus fatale et plus coupable peut-être que de se jouer ainsi de la guerre et des préoccupations qu'elle inspire : c'est par une pareille conduite que l'on s'expose à la faire éclater sans intérêt, presque sans cause, au choc des plus absurdes préjugés ou des passions les plus insensées. On trompe par-là, de la manière la plus fatale, les deux pays l'un sur l'autre : on fait croire à l'Angleterre que la guerre est une menace irrésistible et d'un succès infaillible pour venir à bout de la France; on accoutume l'Angleterre à prodiguer cette menace; on l'expose à se méprendre sur les moindres résistances qu'il lui arrive de rencontrer chez nous; à la moindre opposition que ses exigences peuvent éprouver en France de la part même des hommes les plus modérés et les plus prudens, on lui fait croire que tout le monde parmi nous, sauf le cabinet, veut la guerre avec l'Angleterre. C'est ainsi qu'une irritation injustifiable, qu'une colère sans fondement, arrivent à troubler le jugement, ordinairement si calme et si circonspect, d'hommes tels que sir Robert Peel et le duc de Wellington. Je le répète, je ne sais si le cabinet est aujourd'hui sincère dans les craintes qu'il exprime sur la situation; mais, à force de les manifester, il en a fait un véritable danger qui plane sur les rapports des deux pays, qui les sépare chaque jour plus profondément, qui les accoutume à se défier l'un de l'autre, à s'irriter l'un contre l'autre, qui les prépare à l'idée de se trouver, à un moment plus ou moins rapproché, en hostilité, en lutte réelle. On ne saurait compromettre davantage le grand intérêt de la paix, et on ne saurait le compro-

mettre avec moins de raison. Pour détourner ce danger, on ne peut mettre trop d'insistance à faire réfléchir froidement les deux pays sur les dispositions réciproques que leurs intérêts sérieux doivent leur inspirer, et sur la véritable situation dans laquelle ils sont placés l'un envers l'autre.

Les intérêts réels des deux peuples peuvent-ils leur commander, je dirai plus, leur permettre de faire appel à l'argument extrême de la guerre dans les débats qu'ils sont exposés à voir s'élever entre eux? Doit-on enfin faire disparaître cette perspective de la guerre entre l'Angleterre et la France, qui obscurcit la raison des deux pays et les expose à de si funestes malentendus? Une alliance est-elle, au contraire, naturelle, justifiable, possible? Quelles en sont les conditions normales et raisonnables, et comment doit-elle être comprise et pratiquée? Nous croyons qu'il n'est pas de questions sur lesquelles il soit aujourd'hui plus important de porter un examen calme et prompt.

C'est par la situation de l'Angleterre vis-à-vis de la France qu'il nous paraît naturel de commencer cet examen, puisque c'est à l'Angleterre que le ministère attribue l'attitude menaçante et les résolutions les plus redoutables pour la paix. Serait-il donc vrai que la situation de l'Angleterre lui prescrivît ou lui permît de braver contre nous la guerre, de la risquer sur les affaires les plus minces, ou, à vrai dire, sur les plus frivoles prétextes? Cette question se subdivise : elle conduit à rechercher si l'Angleterre, dans son ensemble, comme nation et comme état, a ou non des intérêts à substituer la guerre à la paix dans ses relations avec la France, et quels peuvent être aussi vis-à-vis de nous les intérêts et les dispositions des deux grands partis qui se disputent le gouvernement de l'empire britannique.

Ces questions sont parfaitement éclaircies par l'histoire. L'Angleterre nous a fait la guerre depuis un demi-siècle pour de grands intérêts; ces intérêts subsistent-ils aujourd'hui? Lorsque l'Angleterre nous déclara la guerre en 1793, elle alléguait de puissantes raisons, et je crois qu'elle était tout-à-fait sincère dans l'appréciation du motif par lequel elle fut déterminée. Qu'on le remarque : elle fut la dernière des puissances principales de l'Europe à rompre avec nous; elle attendit jusqu'à la mort de Louis XVI. Le motif prépondérant qui la décida fut la crainte de la propagande révolutionnaire; les écrits et les discussions parlementaires de cette époque ne permettent pas d'en douter; ce qui le prouve plus fortement encore, c'est la scission qui s'opéra dans le parti whig. Ce furent des whigs, les partisans les plus convaincus et les plus dévoués de la constitution anglaise, qui témoi-

gnèrent, dès le principe, les alarmes les plus vives, les répugnances les plus profondes à l'égard de la révolution française. Il suffit de nommer Burke et de rappeler sa polémique ardente contre notre révolution. Il est certain que ce fut la scission des whigs qui permit à Pitt, qui le força même de se réunir à la coalition européenne. Il n'est pas moins certain que les membres si importans du parti whig qui se séparèrent de Fox et se déclarèrent contre la France, que le duc de Portland, le comte de Fitz-William, Burke, Windham, et plusieurs autres, effrayés par des théories prêchées dans des associations nombreuses et actives, affiliées aux jacobins, n'abandonnèrent ainsi leurs anciennes amitiés que sous l'impression des périls dont ils croyaient la constitution anglaise menacée par les principes révolutionnaires (1). Ce n'est pas ce motif assurément, ce n'est pas la crainte des dangers dont nous pourrions menacer sa constitution, qui déterminerait aujourd'hui l'Angleterre à nous faire la guerre; ce ne serait pas davantage le motif qui l'anima dans la lutte contre Napoléon : il est trop évident que le gouvernement de 1830, et nous sommes loin de l'en blâmer, ne nourrit pas contre l'Angleterre les desseins acharnés et gigantesques de la politique impériale.

Aucune considération d'intérêt défensif n'impose la guerre à l'Angleterre. Quelque intérêt d'une nature différente la sollicite-t-il à l'agression? Si la guerre ne lui est pas commandée comme une nécessité, lui serait-elle suggérée par un calcul?

Il est bien évident d'abord que l'Angleterre ne saurait se proposer, dans une guerre contre la France, aucun agrandissement de territoire. Que peut nous envier l'Angleterre? A-t-elle, comme au siècle dernier, à nous disputer la possession du nord de l'Amérique aux sources de l'Ohio? A-t-elle à nous ravir le Canada? Quelque nouveau Dupleix rêvant de substituer un empire européen à la vaste domination du Grand-Mogol peut-il exciter l'émulation d'un nouveau Clive? L'Angleterre, qui a fait si bon marché de ses colonies des Indes occidentales, voudrait-elle s'emparer des petites îles que nous avons encore aux Antilles? L'Angleterre, qui a tant de colonies dont elle n'a à disputer les richesses qu'au sol, dont elle n'a à faire la conquête que par la culture, voudrait-elle nous remplacer dans l'Algérie? Que voudrait donc l'Angleterre contre nous? Oserait-elle, nous attaquant dans

(1) La correspondance de Burke, qui vient d'être publiée, démontre complètement la sincérité de ses craintes et de celles de ses amis, et prouve que ces craintes furent le seul motif qui les rallia au ministère.

notre existence même, nous forcer à demander secours aux terribles désespoirs dont parle le vieil Horace?

Lorsqu'on attribue à l'Angleterre la pensée de la guerre, c'est par un autre intérêt qu'on la suppose dirigée : c'est sa constitution économique et les besoins de son industrie que l'on considère. On se souvient que, durant les luttes de la république et de l'empire, l'industrie et le commerce britanniques ont pris un développement immense; on se rappelle que, malgré les charges énormes que la guerre imposait à ses finances, la prospérité intérieure du royaume-uni s'est accrue avec une rapidité prodigieuse et dans des proportions colossales; on sait également que les profits de l'industrie anglaise ont diminué depuis la paix, que ses embarras, au contraire, se sont chaque jour multipliés depuis lors, que c'est à la suite de la pacification du monde que l'industrie anglaise s'est trouvée soumise à ces dilatations maladives et à ces contractions douloureuses que les fiévreux soubresauts de la concurrence et des crises commerciales amènent périodiquement à des époques rapprochées et comme avec une nécessité mathématique. On compare donc l'Angleterre durant la guerre à l'Angleterre durant la paix, et l'on conclut que l'état de guerre est celui que préfèrent les intérêts économiques du royaume-uni. Cette conclusion est fausse. Les prospérités de l'Angleterre durant les guerres de la république et de l'empire ne tiennent pas à l'Angleterre seule; elles sont la conséquence de la situation du reste du monde à cette époque. Cette situation était celle-ci : tandis qu'en Angleterre de magnifiques découvertes dans les sciences mécaniques venaient donner aux forces industrielles une multiplication de puissance miraculeuse, tandis que les capitaux accumulés déjà en Angleterre se trouvaient ainsi posséder des instrumens qui mettaient leurs produits au-dessus de toute concurrence étrangère, le continent européen, dévasté par la guerre, était détourné des préoccupations industrielles et commerciales. L'Europe se battait, elle s'épuisait, elle se ruinait dans la guerre; mais l'Angleterre produisait pour elle, elle lui vendait ses produits, et elle réalisait d'énormes bénéfices, dont elle plaça une partie considérable, environ 15 milliards, dans les emprunts que les besoins de sa politique lui firent contracter.

Une guerre avec la France ramènerait-elle une situation semblable? C'est impossible. En supposant, ce qui est invraisemblable, ce que le ministère est inexcusable de laisser dire par ses journaux, que les grandes puissances européennes dussent toujours faire cause commune avec l'Angleterre dans une guerre contre la France, l'Angle-

terre ne trouverait plus les mêmes avantages. A la faveur de la paix, la grande industrie a pris partout dans le monde des racines indestructibles. Partout, l'Angleterre le sait bien, puisque c'est par là qu'elle souffre, partout, et c'est le fait capital de la situation actuelle, il s'est constitué ou il se constitue des nationalités économiques, si l'on peut s'exprimer ainsi. De quel intérêt serait-il donc pour l'Angleterre d'entreprendre la guerre contre la France? Les manufactures belges lui feraient-elles pour cela une concurrence moins redoutable? Avec les bombes qu'elle viendrait lancer sur nos ports, avec les boulets dont elle percerait nos vaisseaux, ferait-elle brèche à cette enceinte du *Zollverein* qui s'élève chaque jour devant le flot refoulé de ses produits? Pour détruire nos escadres, croit-elle qu'elle obtiendrait des concessions du tarif américain, et pendant qu'elle porterait contre nous l'effort de sa marine, s'imagine-t-elle que les cotons manufacturés des États-Unis, qui lui disputent avec avantage les marchés de l'Amérique méridionale, cesseraient la lutte qu'ils soutiennent déjà contre ses propres produits jusque dans l'Inde et en Chine? Les intérêts industriels ne peuvent donc rien gagner à provoquer la guerre. Nous n'énumérerons pas les avantages qu'ils ont à la conjurer, à la prévenir : n'est-il pas évident, au contraire, qu'ils offrent bien plus de prise que les nôtres à l'agression, par la seule raison qu'ils embrassent un cercle plus vaste, qu'ils sont dispersés sur d'immenses espaces? D'ailleurs la guerre, qui vient déplacer violemment les courans des intérêts, et en cela seul elle est un fléau immédiat que repoussent les intérêts industriels, la guerre commence et finit toujours par une crise commerciale.

L'Angleterre, comme nation et comme état, n'a pas de motif raisonnable pour susciter une guerre qui, de la part de la France, étant une guerre défensive, nous pousserait à de tels efforts et remuerait en nous des ressentimens si profonds, qu'elle pourrait préparer au royaume-uni les plus terribles catastrophes. Y aurait-il cependant un parti en Angleterre qui, dans un intérêt d'ambition et par une nécessité de situation, pût être porté à braver tous ces périls?

Je crois que sur les dispositions des deux grands partis qui occupent tour à tour le pouvoir en Angleterre, on tombe communément en France dans l'erreur où conduisent les idées toutes faites, les préjugés. Je crois que nous nous sommes laissé tromper, dans l'appréciation des sentimens du parti whig et du parti tory à notre égard, par quelques souvenirs qui sont devenus des lieux communs. Nous pensions avoir défini, une fois pour toutes, et sans avoir plus à y revenir, les whigs et les tories; nous regardions les whigs comme na-

turellement nos amis, et les tories comme naturellement nos adversaires. L'étonnement douloureux que les évènemens de 1840 nous ont donné n'a pas été tout-à-fait une leçon. La vieille habitude a peut-être, dans plus d'un esprit, repris son empire. On veut croire encore en plus d'un endroit que la cause de la France trouverait au besoin plus de sympathie chez les whigs. Il y a dans cette appréciation routinière une erreur qu'il importe de dissiper.

C'est d'abord une faute de compter sur des sympathies permanentes dans un parti. L'histoire de l'Angleterre le prouve bien. Les whigs et les tories ont été tour à tour et successivement amis et ennemis de la France; la situation des affaires et leurs intérêts en décident. Les tories ont été alliés de la France sous la reine Anne pendant le ministère de Harley et de Bolingbroke. La portion des whigs à la tête de laquelle était Robert Walpole conserva des relations pacifiques et amies avec la France sous le gouvernement de ce ministre. Lord Chatham était whig, c'est un des hommes d'état anglais qui ont fait le plus de mal à la France. Jusqu'à la révolution, Fox déclama contre notre pays; lors du traité de commerce de 1786, c'était Pitt qui défendait l'alliance française, c'étaient Fox et ses amis qui l'attaquaient, et à cette époque le comte Grey, qui devait plus tard inaugurer l'union des deux pays sous le ministère auquel il a donné son nom, mais qui débutait alors dans la vie politique, inspira son *maiden speech* de toutes les passions qu'a jamais pu soulever l'antagonisme des deux peuples. La révolution divisa le parti whig : l'amour des institutions libres fit prendre d'abord à Fox et à quelques-uns de ses amis la défense de la France révolutionnaire. Depuis cette époque d'ailleurs, les relations privées qui unirent quelques familles whigs à des familles qui ont exercé parmi nous, au nom et au profit des idées libérales, une large et noble influence, les familles de Lansdowne et d'Holland, par exemple, à celles de La Fayette et de Mme de Staël, ces relations créèrent, entre deux groupes importans dans les deux pays, des liens d'estime, de bienveillance et de sympathie. Vers la fin de l'empire, néanmoins, on peut en juger par la correspondance, publiée cette année, de Francis Horner, un des membres les plus distingués du groupe ami de la France formé à Holland-House, le parti whig était unanime contre nous; on n'aurait pas le droit d'ailleurs d'exiger que les whigs eussent eu, pour le régime auquel la France était alors soumise, plus de sympathie que n'en professaient leurs amis français, M. de Lafayette, Mme de Staël, Benjamin Constant. Sous la restauration, lors de l'intervention française en Espagne, M. Canning

eut à soutenir les assauts du parti whig. La révolution de juillet et l'établissement de 1830 ont été reconnus par le ministère tory du duc de Wellington et de sir Robert Peel. Quelques années après, lorsque les whigs arrivèrent au pouvoir, lorsque lord Grey, lord Lansdowne, lord Holland, devenus ministres, trouvèrent investis parmi nous des hautes influences leurs anciens amis, on crut que l'on pourrait transporter, dans les rapports des deux pays, les sentimens inspirés par de délicates et nobles sympathies privées, et c'est alors plus que jamais que s'établit en France l'opinion qui représentait les whigs comme nos amis naturels et nécessaires.

Il est vrai qu'il y avait, en ce moment, plus qu'un rapprochement de sentimens personnels : il y avait des deux côtés similitude de situation, et de cette ressemblance sortait comme une identité d'intérêts. Le parti whig tentait, par le bill de réforme, de déplacer en Angleterre la base du pouvoir, de l'étendre et de l'appuyer principalement sur les *middle classes;* en France, à la tête des classes moyennes, maîtresses de la prépondérance politique, on entreprenait une œuvre analogue. L'élan que la commotion de juillet avait donné au mouvement réformiste, l'intérêt qu'avaient les whigs, pour le succès de leur propre entreprise, à voir réussir notre révolution, tout leur faisait alors un devoir de prêter secours à l'œuvre que la France poursuivait. Les whigs n'ont pas manqué à cette obligation. S'il n'est question en France que de l'établissement d'une monarchie modérée appuyée sur des institutions libres, les sympathies et le concours des whigs nous sont assurés; mais une fois cette question résolue, une fois les épreuves d'établissement constitutionnel et de forme de gouvernement terminées chez nous, lorsqu'il ne s'agit plus que des affaires positives et régulières et des intérêts extérieurs des deux pays, les whigs ne nous doivent plus de concours dans les affaires que lorsqu'il y a coïncidence dans les intérêts des deux pays, et ils ont pu, sans manquer à leur consistance politique (nous ne jugeons pas ici avec quels procédés ils l'ont fait), se détacher de l'union de la France, quand les intérêts anglais leur ont paru se séparer des intérêts français. Les whigs (et nous devrions dire tous les Anglais) aiment mieux une France constitutionnelle qu'une France despotiquement gouvernée : là se bornent les sympathies politiques permanentes sur lesquelles il est permis à la France de compter en Angleterre; au-delà, les partis anglais ne peuvent être dirigés au pouvoir que par les intérêts de gouvernement et par les nécessités particulières de leur situation.

Ce n'est donc plus à des inclinations privées, à des admirations théo-

riques, à des doctrines générales, qu'il faut aller demander les motifs des dispositions dans lesquelles peuvent se trouver les grands partis anglais à l'égard de la France. A ce point de vue, il nous paraît démontré par l'examen de la situation du parti tory, qui occupe aujourd'hui le pouvoir, que le ministère actuel est aussi éloigné par ses intérêts que l'Angleterre elle-même de la rupture des relations pacifiques avec la France. On sait quelle est la grande difficulté du parti tory : c'est l'Irlande. Sans doute, dans une guerre avec l'Angleterre, nous ne devrions pas nous attendre à rencontrer, dans l'Irlande combattant pour son indépendance, une alliée puissante ou fort sûre; pourtant il n'en est pas moins vrai que le gouvernement anglais ne pourrait s'engager dans une guerre sous la menace d'une insurrection irlandaise, et qu'il serait forcé, avant de prendre les armes, d'apaiser les griefs de ce pays. Mais le principal de ces griefs est la réclamation d'une part proportionnée dans la représentation nationale, égale à celle que la législation du royaume-uni assure à l'Angleterre, à l'Écosse et au pays de Galles. Si l'on accordait aux Irlandais le nombre de représentans qu'ils devraient avoir à la chambre des communes, les voix qu'on leur donnerait allant se joindre aux whigs, l'équilibre actuel des partis serait bouleversé, la majorité qui soutient le ministère tory serait ou compromise, ou transformée en minorité. Le jour où, sous le poids d'une nécessité aussi impérieuse que le serait le péril d'une guerre, les tories céderaient à l'Irlande, ce jour-là ils signeraient leur abdication. D'ailleurs les finances, le budget, ressentent immédiatement le contrecoup de la guerre. Le ministère de sir Robert Peel est arrivé précisément au pouvoir à la suite du déficit que la politique belliqueuse du parti whig avait laissé dans les revenus du royaume-uni; c'est sur les mesures que les whigs proposaient pour combler le déficit que sir Robert Peel les a renversés. Ce n'est que par des remaniemens de tarif, par l'imposition d'une taxe nouvelle et pesante, par des mesures qui ont refroidi envers lui plusieurs de ses amis politiques, que sir Robert Peel a pu fermer le déficit. Le croit-on disposé à rouvrir le gouffre qui a été fatal à ses adversaires, et à donner un démenti complet à toute la politique qu'il a pratiquée depuis qu'il a en mains le gouvernement? Enfin il y a entre les situations et les hommes une correspondance étroite, une solidarité réelle. Sir Robert Peel, dont le génie s'accorde si bien avec les besoins actuels de l'Angleterre, sir Robert Peel n'est pas le ministre de la guerre; il est le ministre de la paix. Toute sa carrière a été dirigée vers les préoccupatious pacifiques, vers la solution des questions économiques, vers l'étude des intérêts de

commerce et d'industrie : sir Robert Peel doit préférer à une situation pleine de précipices et antipathique à la nature de ses facultés un état de choses par lequel il a fondé son influence et sa réputation, au milieu duquel il a acquis des droits à l'admiration de ses contemporains et à la reconnaissance de son pays. Il est impossible que sir Robert Peel ne soit pas un des hommes d'Europe le plus fortement attachés au maintien de la paix. Il est impossible que le parti tory ne réfléchisse pas à deux fois avant de s'aventurer dans une politique belliqueuse à l'égard de la France.

Je ne veux pas pousser plus loin l'examen des motifs qui commandent à l'Angleterre et au ministère qui est en ce moment à sa tête une politique pacifique. Je n'ai rappelé que les plus simples, je n'ai pas indiqué les échecs qu'une guerre avec la France ferait subir à l'Angleterre dans les difficultés qu'elle a avec d'autres nations, avec les États-Unis par exemple. Le plus léger aperçu suffit pour réfuter la tactique coupable et pour dissiper l'illusion qui représenterait l'Angleterre comme prête, sur le plus ridicule incident, au premier caprice, à tout remettre entre elle et nous à la décision des armes. Je n'ai signalé non plus que les raisons d'intérêts; mais pour un peuple qui jouit des institutions représentatives, pour une nation chez laquelle les résolutions du gouvernement ne sont après tout que le retentissement forcé des exigences des intérêts, les raisons d'intérêts sont les seules décisives, — assez puissantes par elles-mêmes pour dompter les passions banales et inconsidérées qui bouillonnent à la surface de tous les pays libres, assez fortes pour enchaîner dans le gouvernement les fantaisies, les caprices, l'arbitraire.

Entre deux nations, entre des nations surtout comme la France et l'Angleterre, que la nature et la civilisation ont tant rapprochées, qui sont en contact si souvent et sur un si grand nombre de points, les intérêts qui interdisent la lutte commandent nécessairement la bonne intelligence et les bons rapports. L'alliance de la France est utile à l'Angleterre; l'alliance de l'Angleterre ne saurait être dédaignée par la France. Le langage qui, dans les temps ordinaires et calmes, est tenu dans le parlement anglais par les hommes les plus considérables des deux partis, nous montre le prix que l'Angleterre attache en réalité à l'alliance de la France, et il n'y a pas parmi nous un homme politique sérieux qui ne comprenne et qui repousse les avantages inhérens à l'alliance anglaise. Qu'y a-t-il donc alors aujourd'hui entre les deux pays? Pourquoi d'une question qui n'implique aucun grand intérêt ont jailli de si vives paroles et de si grandes alarmes? Pourquoi,

sur une question où notre ministère (et ce n'est pas peu dire) croyait le bon droit du côté de la France, nous a-t-il représenté le gouvernement anglais comme prêt à en appeler à la force contre l'équité? Pourquoi, dans le langage des feuilles qui passent pour les organes de l'opinion publique dans les deux pays, tant d'irritation, tant de colères, tous les signes d'une rivalité profondément hostile, tous les symptômes d'une inimitié prête aux plus violentes explosions? Cette émotion extérieure et toujours dangereuse est-elle l'expression des sentimens réels? y aurait-il donc entre les sentimens et les intérêts une contradiction si profonde? Lorsqu'on regarde à ce qui vient de se passer, il est impossible de ne pas se poser ces questions avec étonnement, avec anxiété; il est impossible de ne pas reconnaître qu'il y a aujourd'hui dans les rapports de la France avec l'Angleterre quelque chose d'anormal, un vice réel; on serait coupable de ne pas vouloir rechercher consciencieusement les causes de cette situation fausse, on serait coupable de fermer volontairement et plus long-temps les yeux, si, comme nous en sommes convaincus, ces causes se présentent avec la certitude d'une irréfutable évidence.

Il est clair que pour que les relations de la France avec l'Angleterre demeurassent bonnes, pour que l'alliance entre les deux pays fût heureusement et logiquement pratiquée, il fallait ces trois choses: — l'intention d'agir ensemble, de s'aider mutuellement en présence d'intérêts communs; — là où les intérêts des deux peuples diffèrent, le soin de prévenir les chocs, le soin surtout d'éviter, en créant des oppositions nouvelles d'intérêts, de nouvelles occasions de conflits; — enfin l'échange entre les deux pays de sentimens bienveillans.

Il est certain que l'absence de cette bienveillance réciproque est précisément le signe auquel se reconnaît le vice de la situation de la France vis-à-vis de l'Angleterre. Tel est le résultat dont le ministère du 29 octobre a couronné l'alliance anglaise. Ce n'était assurément pas le but qu'il se proposait; ce n'était probablement pas non plus le résultat que le cabinet anglais avait en vue dans cette alliance, ce n'était pas le bénéfice qu'il comptait retirer des ménagemens qu'il a eus pour le ministère du 29 octobre. Or, nous le demandons, à qui attribuer cet état de choses, par lequel de si grands intérêts sont compromis, si ce n'est au cabinet du 29 octobre lui-même?

Le ministère n'a pas eu l'occasion d'agir de concert avec l'Angleterre sur de très importantes questions. Ce n'est pas que nous pensions que des questions de ce genre ne puissent se présenter, et aujourd'hui, par exemple, que les évènemens de 1840 ont enlevé à la

France la possibilité d'avoir en Orient une politique isolée, nous croyons que la France, loin d'y demeurer hostile à la politique anglaise, doit être disposée à y travailler ordinairement de concert avec l'Angleterre. Cependant, et c'est la faute du ministère, là où les intérêts étaient différens, il a fait éclater les chocs au lieu de les prévenir; là où la France n'avait pas d'intérêts hostiles à ceux de l'Angleterre, il est allé lui en créer comme à plaisir, il est allé chercher lui-même les conflits qu'il semblait intéressé plus que personne à éviter.

Il est remarquable, en effet, que les conflits les plus graves qui aient ébranlé l'alliance anglaise depuis l'existence du cabinet du 29 octobre sont uniquement sortis d'actes excentriques de la politique de ce cabinet, et non d'un antagonisme antérieur. A d'autres époques, de grands embarras sont nés de questions où les intérêts séculaires de la France sont engagés. Depuis quatre ans, le cabinet a lui-même fait naître les questions qui ont produit les difficultés. L'opinion publique n'a été émue contre l'Angleterre que par le traité du droit de visite et par les conséquences de la politique de M. Guizot dans l'Océanie. Si les amis de M. le ministre des affaires étrangères doivent être crus, s'il est vrai, comme ils le disent, que les hommes d'état anglais se montrent choqués des manifestations anti-anglaises que l'opinion publique a faites en France depuis quatre ans, qui peuvent-ils en accuser? Si M. Guizot n'avait pas signé le traité de l'extension du droit de visite avec une intempestive précipitation dont sir Robert Peel semblait lui-même comprendre, il y a deux mois, l'imprudence, en attribuant la susceptibilité de la France sur le droit de visite à la politique de lord Palmerston, et en justifiant ainsi cette susceptibilité; si la pensée n'était venue à M. Guizot de nous donner de misérables colonies dans l'Océanie, il n'y aurait pas eu en France de manifestations hostiles à l'Angleterre, il n'y aurait pas eu de différend entre l'Angleterre et la France. La conduite de M. Guizot compromettait l'alliance dans les choses et dans les sentimens. Tandis qu'il provoquait ici les défiances de l'opinion, ou qu'il en attisait l'irritation par les échecs dont son imprudence menaçait les intérêts ou l'honneur du pays; tandis qu'il excitait en France des répugnances, des antipathies, des protestations contre sa politique à l'égard de l'Angleterre, auprès des ministres anglais il alléguait les sentimens hostiles qu'il avait lui-même créés, il se montrait environné de difficultés par les passions anti-anglaises qu'il prétendait avoir à vaincre. Étrange manière d'établir la bienveillance entre deux pays, que de faire peur à chacun d'eux des préjugés ou des colères de l'autre! singulier procédé pour fonder une entente

cordiale entre deux peuples, de ne les révéler l'un à l'autre que par leurs mauvais vouloirs! C'est là, en effet, qu'a abouti l'alliance anglaise entre les mains de M. Guizot. S'il demande à l'Angleterre des adoucissemens à ses exigences, c'est en lui parlant de la fougue anti-anglaise qu'il lui faut réprimer en France; s'il fait sanctionner par les chambres les fautes de sa politique, c'est en leur montrant l'Angleterre prête à nous déclarer la guerre. En vérité, les intérêts qui ont besoin du maintien de la paix entre les deux peuples, et nous croyons que ces intérêts sont considérables et puissans en Angleterre comme en France, pensent-ils que la bonne entente puisse résister long-temps à un pareil système?

Il faudrait désespérer de l'intelligence des deux pays, il faudrait se laisser aller en effet aux doutes que les amis de M. Guizot expriment sur le maintien de la paix, si l'affaire de Taïti n'avait apporté que d'inutiles enseignemens. Jamais politique n'a été plus tôt mise à même d'être jugée sur ses résultats que celle de M. Guizot dans l'Océanie; jamais les erreurs de la politique de M. Guizot ne s'étaient plus promptement ni plus gravement révélées que dans la fondation des établissemens coloniaux de l'Océanie.

Au point de vue de l'affaire en elle-même, au point de vue de la politique purement coloniale, M. Guizot montra dans la discussion des premiers crédits de l'Océanie combien ses aptitudes, telles que les ont formées et dirigées son éducation politique et toute sa carrière, le rendent peu propre à la conduite des intérêts que la paix crée et développe. Nous disions tout à l'heure que sir Robert Peel est le ministre des situations pacifiques. On ne peut en dire autant de M. Guizot : M. Guizot qui a rendu de si grands services lorsqu'il a fallu lutter contre les factions, M. Guizot qui est le ministre des crises intérieures, qui même pendant qu'il était ambassadeur et qu'il avait à veiller à une aussi importante affaire que le traité du 15 juillet, de son propre aveu, *se préoccupait plus du dedans que du dehors*, M. Guizot n'est pas l'homme des situations pacifiques. Placé à la tête d'une situation de cette nature, il la tourmentera, comme nous le voyons aujourd'hui, il y amassera de grandes inquiétudes à propos d'affaires minimes en elles-même, il fera sortir de grands dangers des plus petites choses. Pour être ministre de la paix, il faut avoir une profonde intelligence des intérêts de la paix, une dextérité savante à les manier. L'Angleterre a eu plusieurs ministres de ce genre : Robert Walpole, Pitt (qui a été bien plus grand comme homme d'état pendant la paix que durant la guerre), Canning et Huskisson, et aujourd'hui sir Robert Peel.

Tous, ils se sont distingués par une entente complète des intérêts économiques, par une expérience consommée dans les questions commerciales, par une habileté supérieure dans la conduite des affaires positives. Ces qualités indispensables pour mener le gouvernement d'un grand pays dans une situation pacifique manquent à M. Guizot. Il ne s'en est jamais montré plus dépourvu que dans l'ébauche de politique coloniale qu'il a tentée aux Marquises et à Taïti.

Je me souviens d'avoir assisté à la séance de la chambre des députés où M. le ministre des affaires étrangères vint justifier ces malheureux établissemens. Il avait à répondre à un des meilleurs discours qu'ait prononcés M. Billault, à un discours où, dans une argumentation éclairée par la connaissance des intérêts commerciaux et les vives lumières du sens pratique, fortifiée par une logique ferme et pressante, cet orateur avait réuni les plus remarquables qualités qui distinguent son talent. Il était bien démontré, après le discours de M. Billault, que M. Guizot nous avait conduits dans une mauvaise affaire. M. Guizot se défendit par d'étranges argumens : il demandait un crédit annuel de trois millions. (Le budget de la colonie anglaise de la Nouvelle-Zélande, colonie bien plus considérable que les Marquises et Taïti et d'un avenir magnifique, ne s'élève qu'à la moitié de cette somme.) M. Billault avait démontré combien une somme si énorme était disproportionnée avec le peu d'importance commerciale des établissemens. M. Guizot crut lui fermer la bouche en venant lire un tableau duquel il résultait que les baleiniers français, à qui on voulait assurer des points de relâche à Taïti et aux Marquises, fréquentaient, au nombre de vingt environ, l'Océan Pacifique, et rapportaient du produit de leur pêche une valeur annuelle d'un peu moins de quatre millions. Faire dépenser à l'état trois millions pour protéger un commerce qui procure à ceux qui l'exploitent à peu près cette somme! voilà avec quelle habileté M. Guizot entendait la protection des intérêts commerciaux, et cette considération des baleiniers était le seul motif d'intérêt actuel qu'il donnât à la prise de possession des Marquises et au protectorat de Taïti ! Et après avoir développé cette considération, M. Guizot s'écriait avec une gravité que je n'oublierai jamais : « Il est évident que, sous ce point de vue, le projet de loi correspond à un intérêt national ! » Mais M. Guizot poussa l'erreur plus loin : il éleva la faute qu'il avait commise en prenant ces îlots à la hauteur d'une doctrine politique. Il prononça une leçon de politique coloniale de sa façon. M. Billault avait déploré que nous nous fussions laissé devancer par l'Angleterre dans la Nouvelle-Zélande, où un riche avenir

nous eût été ouvert. M. Guizot déclara qu'il ne le regrettait pas; il fallait en donner des raisons : il fit une théorie; il méconnut complètement ce principe élémentaire de la politique coloniale des nations industrielles, principe dont l'Angleterre poursuit tous les jours l'application avec une si admirable activité, lequel conseille, aux peuples qui produisent au-delà de leurs besoins de consommation, de se préparer des marchés coloniaux où aucune prohibition ne puisse les empêcher d'écouler le surplus de leurs produits. Sans paraître se douter de cet intérêt qui est la seule justification des établissemens coloniaux, M. Guizot déclara qu'il ne fallait pas à la France de trop grandes entreprises, qu'il ne fallait songer qu'à former des stations; il appelait cela un système sage, réservé, limité, et il se proposait, disait-il, de le pratiquer partout.

C'est donc, pour ne pas dire plus, à l'inexpérience de M. le ministre des affaires étrangères dans les questions pratiques que nous devons, avec nos colonies de l'Océanie, les embarras et les pertes de considération que nous avons eu à subir depuis une année seulement, et qui sait ce qu'elles nous réservent encore? Les difficultés même que nous y devions rencontrer, l'opposition les avait signalées à M. Guizot. Il était facile de prévoir que ces colonies, qui n'avaient pour nous aucune valeur, qui n'étaient pour nous qu'une charge stérile, venant se placer au milieu d'intérêts britanniques, ne pouvaient manquer de susciter des ombrages en Angleterre : à Taïti surtout, où nous prenions une souveraineté partagée et mal définie, où des intérêts anglais nous avaient devancés et dominaient cette moitié d'autorité dont nous n'avions pas voulu nous saisir, la plus simple prudence apercevait les conflits où la considération de la France est restée deux fois grièvement blessée, et par lesquels la tranquillité du monde a été si gravement compromise. L'opposition, que le ministère représente comme cherchant partout querelle à l'Angleterre, avait sagement averti M. Guizot. « Nous ne comprenons pas, disait M. Billault, les difficultés de cette situation fausse ou impuissante cachée sous le nom de protectorat. Pour le présent comme pour l'avenir, il n'y a rien de pire que les situations équivoques; il n'y a rien de plus mauvais que ce mélange d'autorités dont l'une se croit indépendante, et l'autre veut rester prépondérante... Il y a là le germe de bien des conflits... Tenez pour certain que le jour où l'étranger aura intérêt à soulever des difficultés dans cette intervention, il en trouvera. Il saura au besoin soulever entre la reine et vous des différends sur sa souveraineté et ses attributions..... Vous serez conduits par le fait à briser l'autorité

de la souveraineté indigène, dès qu'elle sera en dissentiment avec vous, et ce jour-là des étrangers eux-mêmes pourront vous dire que vous avez rompu votre propre traité. » A ces avertissemens M. Guizot répondait par une épigramme. « Je me félicite, disait-il, de voir que les honorables opposans sachent venir conseiller, recommander une politique réservée, prudente, modeste, passez-moi le mot. » N'est-ce pas aujourd'hui retourner cette épigramme contre M. le ministre des affaires étrangères que de se borner à la rappeler? M. Guizot trouve-t-il aujourd'hui le même piquant au sel de son ironie?

Pour nous, nous ne savons pas en vérité de ministère qui ait rencontré sur tous les points des mécomptes aussi cruels et aussi instructifs que le cabinet du 29 octobre. Ce ministère se donne pour le partisan systématique de la paix; la paix partout et toujours, c'était la devise qu'il avait inscrite sur son drapeau, devise dont nous ne blâmons pas la pensée, bien au contraire, mais dont nous blâmons l'expression jetée comme une bravade à des susceptibilités qu'il faut toujours respecter, que nous blâmons surtout lorsque, considérant le ministère à l'œuvre, nous le voyons, dans sa politique extérieure, ne pouvoir faire un pas sans évoquer devant le pays le fantôme de la guerre. Ce ministère se donnait pour le seul qui pût réaliser l'alliance anglaise : il y a huit mois, il parlait de l'entente cordiale qui l'unissait avec le gouvernement britannique; il devait donc avoir le secret de calmer les défiances de l'Angleterre, il devait avoir assez d'ascendant sur le cabinet anglais pour en obtenir des procédés bienveillans envers les intérêts français! Au contraire, d'un acte dont l'initiative n'appartient qu'à lui sortent des conflits qui font courir à la paix, de l'aveu même de ses journaux, les plus sérieux périls dont elle ait été menacée depuis bien des années : c'est à lui que s'adressent en plein parlement les paroles les plus dures qui soient tombées depuis trente ans, sur le compte de la France, de la bouche de ministres anglais. Ce ministère a une velléité de politique coloniale; au mépris des principes économiques et des véritables intérêts commerciaux, malgré les avis d'une opposition dont il raille la prudence, il fait dispendieusement des établissemens stériles, afin, dit-il, d'épargner à la France les embarras des grandes entreprises, et ces établissemens ont déjà donné plus d'inquiétudes à la politique extérieure de la France que la conquête de l'Algérie! Il soumet à un protectorat une souveraineté animée et soutenue par une influence étrangère, et sur toutes les questions qui s'élèvent entre les deux autorités, désavouant ou regrettant

les mesures des agens qu'il a lui-même choisis, il abdique en réalité entre les mains de cette influence le protectorat efficace et véritable.

Tel est le bilan de la politique du ministère; c'est dans cet ensemble, dans ses prétentions comparées à ses résultats, dans ses desseins mis en contraste avec les faits qu'ils produisent, qu'elle veut être jugée. C'est donc en vain que les amis du ministère lui chercheraient un sujet de triomphe dans le dénouement de la dernière difficulté. Le ministère eût-il obtenu un succès complet : le droit, l'intérêt et la considération de la France fussent-ils sortis intacts de la solution à laquelle a donné lieu l'affaire de M. Pritchard, quelle serait la position du ministère? Il aurait épargné au pays une des conséquences désastreuses d'une politique dont la responsabilité ne peut retomber que sur lui. Ce serait une bonne fortune dont il pourrait s'estimer heureux, mais de laquelle il n'aurait aucun droit à se faire un titre à la reconnaissance du pays. Il s'en faut assurément que les choses soient ainsi. Ce n'est pas néanmoins sur le dernier accident de l'affaire de Taïti que doit être instruit le procès de la politique du ministère; il faut la considérer tout entière pour en mesurer tous les dangers, pour lire dans son passé l'avenir qu'elle prépare au pays. M. Guizot, l'année dernière, n'a cru pouvoir demander aux chambres qu'un sursis au sujet du désaveu de l'amiral Dupetit-Thouars. Ne préjugez pas, disait-il alors, c'est une affaire qui commence. Nous avons vu aujourd'hui comment se continuent les affaires ainsi commencées et conduites. Lorsque de si grands intérêts sont en jeu, sera-t-on disposé à attendre des catastrophes pour savoir comment elles finissent?

*****

REVUE LITTÉRAIRE.

POETÆ MINORES.[1]

M. H. de Latouche. — M. Jules Lefèvre. — M. Barthélemy.

Le meilleur moment pour juger un écrivain, de son vivant, c'est l'âge de sa maturité. Plus tôt, à ses débuts, il donne rarement sa mesure, il promet trop ou pas assez, de telle sorte qu'on peut entrevoir un grand homme là où il n'y a qu'une médiocrité au premier chef, ou bien qu'on court le risque de prendre un aigle pour un roitelet, ce qui arriva un jour à lord Brougham, de quoi Byron, comme on sait, lui garda rancune. — Plus tard, aux années du déclin, alors qu'il serait facile de traduire l'écrivain tout entier à la barre et de lui faire subir un interrogatoire motivé, il s'abrite derrière ses cheveux blancs, et si on a à dire quelques vérités un peu dures, il convient d'attendre jusqu'au lendemain, qui ne sera rien moins que la postérité. A l'entrée et à la sortie de la carrière, qu'on rencontre le jeune homme ou le vieillard, on est donc, pour des motifs différens, jusqu'à un certain point empêché, et les restrictions sont de mise; mais après les débuts et avant la décadence, après les élans vigoureux de la jeunesse qui bouillonne et avant les derniers

(1) Il est entendu que *minores* n'est pas pris ici en mauvaise part : en critique littéraire comme en diplomatie, il y a les grandes puissances et les petites puissances, et il est important de ne pas les confondre.

éclats d'une ardeur qui s'éteint, pour parler comme Bossuet, il y a un entre-deux qu'il est bon de saisir, et où l'on peut s'exprimer en toute connaissance de cause et toute franchise. A ce moment, l'artiste a étalé, si l'on me permet ce mot, tout son fonds est à découvert, et il ne nous réserve plus de surprises. En outre, quoiqu'il ne soit plus jeune, il n'est pas assez avancé en âge pour qu'on se contente de s'incliner devant lui, et que, par égard, on lui taise la vérité : de la vérité il peut profiter encore, et ce serait mal de la lui cacher, surtout quand il court, ou au moins semble courir au-devant d'elle. Or, c'est ce que d'ordinaire fait l'écrivain de ce temps-ci, à l'heure de la maturité, lorsqu'il se hâte de rassembler les tronçons épars de ses ouvrages, et que, d'une main assurée, il trace au frontispice les mots sacramentels : *OEuvres complètes*. Le châtelain nous introduit lui-même dans ses domaines; il nous invite, non sans quelque orgueil, à les parcourir dans toute leur étendue, à compter les gerbes et à constater les droits du seigneur. Il faut entrer, ne fût-ce que par politesse, et pour ne pas le laisser se morfondre sur le perron de son château. Parlons sans figure; je gage que, si modeste qu'il soit, l'auteur qui réunit ses œuvres attend qu'on lui assigne sa place, qu'on détermine son lot; il attend son lot de pied ferme, même quand il ne lui revient que peu de chose dans le grand héritage.

Il y a aujourd'hui toute une génération qui atteint cet âge du retour, et qui, après avoir fait assez grand bruit par le monde et occupé assez large place au soleil, se présente avec sa physionomie définitive pour être jugée selon ses mérites : elle en est à ses *œuvres complètes*. Mélange de bien et de mal, d'heureuses tentatives et de tristes échecs, cette génération a vieilli vite, elle qui paraissait si jeune, et elle fait fausse route, elle qui était venue si à point. Pour ne parler que de la poésie, n'est-il pas vrai que cette brillante levée de poètes d'il y a vingt ans s'opéra sous les circonstances les plus favorables, et que jamais rénovation poétique n'éclata plus à propos? La poésie de l'empire se mourait d'inanition, et s'en allait tristement comme tout ce qui n'a eu qu'un semblant de vie. Sans profondeur dans les sentimens, sans chaleur dans l'inspiration, sans fermeté dans le style, quelques hommes d'esprit croyaient être de glorieux disciples des maîtres, alors qu'ils n'étaient que des parodistes sérieux. L'ode, la tragédie, le poème, avaient rompu avec le naturel et le vrai, et partant avec les grandes traditions, pour lesquelles du reste on affichait un respect exagéré. L'ode était boursouflée sans élévation, déclamatoire sans portée. La tragédie manquait de grandeur, quoiqu'elle visât au Corneille, de délicatesse, quoiqu'elle prétendît imiter Racine, et d'éclat, quoiqu'elle voulût procéder de Voltaire : elle glaçait les planches, et il ne fallait rien moins que Talma pour émouvoir un auditoire avec des rôles effacés et des tirades monotones; mais la versification la plus froide, en passant par ses lèvres inspirées, devenait de la poésie. Le poème était un délayage élégant, sans action, sans intérêt, émouvant comme tout ce qui est didactique, pittoresque comme une plaine de la Beauce. Qui relirait *la Pitié* de Delille, ou *la Navigation* d'Esménard, ne me contredirait

point. Encore, si cette école avait eu en partage cette correction tant vantée et si précieuse! mais non; la poésie, sous les rayons de l'astre impérial, était froide sans être correcte.

Que venait donc faire l'école nouvelle? Défendre la cause du vrai lyrisme et celle de la vérité dramatique; renverser tout d'abord, du haut de son piédestal, cette reine surannée qui a nom la périphrase, et introduire dans des catacombes le souffle du printemps et les rayons du soleil. Elle venait, en un mot, apporter le sentiment et la couleur, c'est-à-dire la vie. C'était bien, il n'y avait qu'à applaudir; les commencemens, du reste, eurent un air de miracle. Il ne faut pas être ingrat, et je ne veux pas méconnaître les trésors de lyrisme dont la France s'est enrichie en quelques années, trésors bien supérieurs à tout ce que nous possédions en ce genre; mais je pense qu'à considérer ce qui se passe, à voir tant d'espérances avortées, à entendre tant de redites, à surprendre si souvent le bon sens en défaut, on a le droit de dire à la poésie qu'il s'est commis en son nom bien des fautes et bien des erreurs. D'abord on voulut dénationaliser la muse; l'esprit littéraire ne resta pas suffisamment français; on oublia que notre poésie ne peut guère se baigner dans le Rhin sans s'y noyer. Une faute en entraîne une autre; les fléaux sont bons amis et se tiennent par la main; ils sont venus ensemble et ont envahi notre champ d'honneur poétique, si bien que ce qui était une brillante renaissance, il y a à peine quelques années, peut devenir bientôt une complète débâcle. — Il y a de ces funestes époques dans les littératures; avec tout ce qu'il faut pour réussir, on échoue; le mauvais goût règne et gouverne, et l'on dirait que chacun s'efforce de gâter les dons qu'il a reçus. On porte des mains violentes sur son talent; grands et petits se suicident à l'envi; il y a seulement cette différence entre eux : les uns se pendent aux barreaux de leur prison, les autres aux colonnes de leur palais.

Ainsi finissent quelquefois des générations qui étaient entrées dans la vie, bannières déployées, avec les vastes pensées et le long espoir, comme dit le poète, et la postérité, en passant, grave sur leur tombeau le mot terrible de décadence. J'espère qu'elle nous épargnera cette épitaphe, et que nos actions d'éclat la rendront indulgente pour nos défaites; ce qui est certain, c'est que personne ne survivra tout entier, et que le bagage des plus illustres restera à moitié en chemin. C'est aujourd'hui l'heure des *œuvres complètes,* ce sera demain celle des *anthologies.* Heureux ceux qui, dans le difficile trajet, ne perdront que la moitié de leur bagage! Si l'on garantissait pareille chance à M. de Latouche, à M. Jules Lefèvre, à M. Barthélemy, ils feraient bien, malgré leur incontestable talent, d'accepter la proposition : ils n'y perdraient pas.

Ces trois poètes ne montent plus la colline, et ne pourraient plus, sans anachronisme, invoquer leur jeune Apollon. Ils appartiennent en plein à la génération qui est arrivée si rapidement à son automne, et ils ont par conséquent assisté au réveil poétique d'il y a vingt ans; mais ils ont assisté à ce mouvement avec des qualités diverses : M. de Latouche en précurseur de ha-

sard, non pour son compte, les œuvres d'André Chénier à la main; M. Jules Lefèvre en champion déterminé, et M. Barthélemy en spectateur. Depuis, M. de Latouche, qui avait marché en tête avec les vers d'autrui, a suivi de loin, en retardataire, avec les siens; M. Jules Lefèvre s'est oublié sur un champ de bataille délaissé, et M. Barthélemy, après avoir tout d'abord versé du côté de la politique, s'est laissé tomber dans des ornières où se traîne pesamment son vers majestueux et sonore.

Les *Adieux* de M. de Latouche contiennent toutes ses poésies. Après avoir tenu long-temps sa muse en charte-privée, M. de Latouche a fini, comme on finit d'ordinaire, par lui ouvrir la porte à deux battans. Pour un homme d'esprit, le calcul n'est pas habile; il y a une saison pour les vers; ne la laissez pas passer, si vous voulez que votre poésie paraisse aux yeux du monde avec sa jeunesse, sa fraîcheur, son éclat doré. Une muse qu'on garde long-temps en portefeuille ne peut plus en sortir qu'avec un air de vieille fille, à moins que ce ne soit une de ces muses privilégiées qui ont reçu le don de ne pas vieillir, la muse d'André, par exemple. Celles-là, on peut les ensevelir sous des décombres, elles en sortiront vivantes, et, pour ainsi dire, rajeunies; mais qui est fiancé à de telles muses? Ceux qui apportent en dot plus que de l'esprit, plus que du talent, ce je ne sais quoi presque divin qui élève si haut l'imagination et le cœur, et dont on ne trouve pas assez de traces dans les *Adieux*.

Le volume de M. de Latouche est divisé en trois parties, non par ordre de dates ou de sujets; bien au contraire, tout est mêlé, et je soupçonne l'auteur d'avoir voulu, à l'aide de cet arrangement, nous dérober l'acte de naissance de certains morceaux, et donner à ses poésies un caractère d'unité. Il n'a pas songé qu'un visage ridé paraît plus vieux encore à côté d'un frais visage, et qu'il serait impossible de ne pas distinguer ses vers de l'empire des vers éclos au dernier printemps. On pourrait croire aussi que c'est un effet de contraste que M. de Latouche a cherché, et que c'est pour faire valoir ses nouveaux-nés qu'il a sacrifié les autres, si on ne connaissait la tendresse infinie d'un poète pour ses moindres rejetons. Quoi qu'il en soit, dans les *Adieux*, il y a partout de choquantes disparates. La périphrase prospère; *le Permesse altier, le Pinde, l'Hélicon,* jouent un rôle important sur le *recto* de cette page, dont le *verso* appartient exclusivement à l'école moderne. Légendes, sonnets, élégies amoureuses, de tout temps et de toute école, sont entrelacés et confondus, et se nuisent mutuellement. Le lecteur n'est nullement entraîné, parce qu'il est placé dans des courans contraires. M. de Latouche, dans son volume, ressemble à un artiste qui jouerait à la fois plusieurs symphonies et déconcerterait l'auditoire.

Il est vrai que M. de Latouche dit n'avoir fait de vers que par passe-temps, comme on joue au whist ou aux échecs, et qu'alors il les a surtout composés pour son agrément particulier. Est-ce aussi par passe-temps qu'il a écrit des romans et qu'il a essayé du théâtre? J'aime mieux croire, dans son intérêt,

que c'est par vocation. Je n'ignore pas cependant qu'il n'a jamais eu en son art une confiance illimitée, et qu'il a souvent appelé l'étranger à son secours. Dans ses romans, il s'était, je le crains, adressé à la politique pour attirer la foule; il fut trompé dans son attente : ce qu'il donnait à ses fictions comme un passeport les empêcha, au contraire, de circuler. L'art seul, sans compère, eût infailliblement mieux réussi. Au théâtre, il avait choisi un autre complice; il avait compté, dit-on, sur un peu de scandale, ce qui, en certains cas, est le succès; il y eut beaucoup de scandale, ce qu'il n'avait pas prévu. Tout cela ne prouve point que M. de Latouche n'écrive par passe-temps, pour occuper ses loisirs; cela ne prouve pas non plus qu'il n'y a pas chez lui vocation d'écrivain, et qu'il n'eût pu, en suivant une autre voie, écrire de bons et beaux livres, je ne dis pas devenir un grand poète.

Mille e tre! les *Adieux* renferment beaucoup de vers d'amour; que de femmes reçoivent l'hospitalité du poète, toutes fort jolies, je le suppose, mais de caractères divers! L'ingénue et la coquette, la Sapho et la femme poète et naïve, passent et repassent, tour à tour adorées et bénies, maudites et déchirées. Il y a quelques traits profonds et bien sentis; mais l'amour, en vers comme dans la réalité, vit d'abandon et d'enthousiasme, et c'est précisément l'enthousiasme et l'abandon qui manquent presque toujours à cette poésie amoureuse. Décidément aucune maîtresse du poète ne deviendra, dans notre mémoire, la rivale de Cynthie, de Laure ou d'Elvire, pas même d'Éléonore. Voici des vers qui, certes, ne sont pas les moins bons :

Le bonheur, s'il existe en ce morne univers,
Quel est-il? Souffrir deux, et sans erreur se dire :
« L'autre avant moi, pour moi, prévient l'aube et respire;
« Il veille pour savoir, vouloir ce que je veux,
« Au ciel avant les siens pour adresser mes vœux;
« Il m'aime comme on prie, à toute heure, en silence;
« Quelque exil que j'habite, à moi son cœur s'élance. »

Comparez à cela *les Deux Pigeons* de La Fontaine! La passion, chez M. de Latouche, a une allure quasi didactique. L'art se fait toujours sentir, comme si l'art, en cette matière surtout, ne devait pas être semblable à la fée qui répand ses bienfaits sans se montrer. L'effort ici est presque toujours visible, le vers est laborieux, l'image recherchée, et souvent la liaison n'existe pas d'une phrase à l'autre. Que de vers parasites, si on s'amusait à les relever! C'est à ce point qu'on doit supposer plus d'une fois que tel morceau assez long n'a été écrit que pour les deux beaux vers qui s'y trouvent et qui étaient faits d'avance. Bien des gens ne les aperçoivent pas dans ce pêle-mêle; il faut être un véritable amateur pour traverser des broussailles au risque de se déchirer, et aller cueillir tout au bout un petit laurier-rose. Pourquoi M. de Latouche ne rencontre-t-il pas plus souvent l'inspiration charmante à laquelle il doit *les Hirondelles, le Roitelet?* Pourquoi a-t-il si

souvent recours au jargon? Qu'est-ce que l'hiver qui *fausse les parapluies?* Devineriez-vous ce que c'est que des *végétaux cravatés?* Ce sont nos dandies. M. de Latouche a voulu faire suite peut-être aux *insectes titrés* de Desmahis. Qu'est-ce que M. Desmahis? Un poète, vraiment, dont M. de La Harpe a parlé.

M. de Latouche aime la solitude, et les *Adieux* offrent plus d'un passage touchant sur la retraite où il a long-temps abrité ses studieux loisirs; mais le poète n'a pas toujours habité la Vallée-aux-Loups, il n'a pas toujours parcouru en solitaire les bois profonds de Verrières et d'Aulnay. Il a fait de nombreuses rencontres par le monde, il a traversé la vie à des endroits dangereux, et de bien des cœurs il sait le fort et le faible. Aussi y a-t-il plus d'un bon renseignement à recueillir dans son volume, plus d'un détail curieux, blotti dans un coin, qu'il ne faut pas laisser échapper. Je ne veux pas savoir s'il n'y a pas un peu de rancune et le souvenir de quelque désappointement lorsque M. de Latouche écrit sans façon :

Et nos propres amis, républicains vandales.

Je dis seulement que l'aveu est bon à constater. Le portrait suivant a aussi son mérite :

. . . . . Elle n'est pas, bourgeois, la poésie,
Dans ce verbeux fatras de tel écrivassier,
Pourvoyeur de lingère, Homère de portier...

Homère de portier, je vous connais, et M. de Latouche a bien dit cette fois; je ne sais pas s'il est aussi juste en s'écriant :

L'amour n'est point, Sapho, dans vos cris impuissans,
Vous qui manquez de cœur, et peut-être de sens!

Quelle est donc cette mystérieuse Sapho aussi incomplète? Je l'ignore, et le saurais-je, je ne le dirais pas; il ne convient pas de soulever de tels voiles.

On voit que M. de Latouche est amer. Son humeur éclate en cent endroits des *Adieux*, et aussi dans la préface, courte et significative, où le romancier qui exploite le feuilleton est rudement mené. Si le poète ne tombait jamais plus mal, il faudrait le louer sans réserve; malheureusement sa verve caustique n'éclate pas toujours à propos. M. de Latouche est chagrin, misanthrope; c'est un Alceste, avec cette différence qu'il a le goût du sonnet. Si donc vous aimez la bienveillance qui ne se dément jamais, passez à côté des *Adieux*, et allez frapper à une autre porte, à celle de M. Émile Deschamps, si vous voulez. Notre époque est variée, et nous avons des poètes pour tous les goûts. J'avoue, pour mon compte, que j'aimerais assez à mettre face à face l'humeur noire, un peu dénigrante, Dieu me garde de dire envieuse, de M. de Latouche, et la bienveillance sans bornes, toujours la même et toujours nouvelle, de cet excellent M. Deschamps, qui, voyant partout des

fronts élus, s'amuse chaque matin à distribuer, de sa fenêtre, des couronnes aux passans.

Ce qui manque à la poésie de M. de Latouche, j'y reviens en finissant, c'est l'élan, c'est le naturel, c'est la grace naïve. Il aurait dû garder une corde de cette lyre d'ivoire dont il a ajusté les harmonieux débris. Les saillies spirituelles ne suffisent pas en poésie; le sentiment de la nature et celui de l'amour ne suffisent pas encore, il faut un souffle d'en haut. Sans cela, avec un goût douteux, on arrive, comme M. de Latouche, à prendre le précieux pour le délicat, ce qui est obscur pour quelque chose de profond, à contourner, à torturer sa pensée, et à créer, en un mot, une poésie peu attrayante, aussi difficile à expliquer que l'homme chez lui, lequel, comme on sait, offre bien des contrastes et des recoins, quoique, à vrai dire, ses bizarreries soient plus apparentes que réelles, et qu'on en trouvât la clé en fouillant le cœur humain à une certaine profondeur. S'étonne-t-on, par exemple, que M. de Latouche ait publié sans son nom, à la dérobée, d'une manière furtive, certains morceaux, et des meilleurs, qui étaient de son crû, et qu'il ait publié sous son nom en toutes lettres certaines choses qui ne lui appartenaient pas positivement, bien que l'emprunt fût assez habilement déguisé? Ce double jeu pourrait parfaitement s'expliquer; mais nous touchons ici aux fibres secrètes de la vanité, aux ruses les plus cachées de l'amour-propre littéraire : n'enfonçons pas le scalpel et rentrons dans la poésie. Je ne veux pas nier que M. de Latouche n'entrevoie souvent l'inspiration; il me semble seulement qu'il la poursuit et ne l'atteint pas. Sa monture ne va ni si loin ni si haut, et ne sait pas non plus le chemin de l'avenir, ce qui serait triste, si le poète n'avait un autre moyen d'arriver. Voyez ce qui se passe là-bas! Pendant qu'un critique renfrogné, posé en sentinelle à l'entrée de la grande route qui mène aux siècles, veut empêcher l'auteur des *Adieux* de passer, M. de Latouche, qui est homme de ressource, lui laisse son volume et disparaît, dans la poussière du chemin, sur le quadrige d'André Chénier.

M. Jules Lefèvre n'a pas imité M. de Latouche, il n'a jamais mis ses vers au secret, et leur a tout d'abord donné le large. Ils avaient paru en leur moment, et il ne fait que les réunir aujourd'hui dans une magnifique édition, avec un luxe de grand seigneur. Soit dit sans intention malicieuse, quand je vois un écrivain de notre temps rassembler avec amour toutes les pages qui sont tombées de sa plume, ne pas omettre un mot, et élever à sa chère pensée un gracieux monument de vélin, je ne puis m'empêcher de songer à ce Shakspeare qui meurt insoucieux de son génie et de l'avenir, et, comme s'ils n'étaient pas de lui, s'ils n'étaient pas sortis de sa tête et de son cœur, laisse tous ses chefs-d'œuvre épars dans le monde, *ludibria ventis*. Les vents les ont si bien dispersés, qu'ils sont partout; ce n'est pas une raison pour que chacun doive confier le soin de sa renommée au hasard; il ne faut pas se mesurer sur le génie; ce qui lui réussit pourrait nous nuire, et nous avons grand besoin de précautions dont il peut se passer.

M. Jules Lefèvre a consacré sa vie au culte des vers; il a pris son art au sérieux, et il a même étudié, dit-on, les langues avec persévérance, espérant découvrir des ressources nouvelles, des filons inconnus. M. Lefèvre n'est jamais descendu jusqu'au métier; quand il s'est trompé, c'est qu'il a cru bien faire : les erreurs de l'artiste, chez lui, ne font aucun tort à la dignité de l'homme, ce qui est devenu assez rare, en ce pays de France, pour que ce soit un mérite à part et presque hors ligne. Travailleur désintéressé, amant de la Muse, M. Lefèvre n'est sorti une fois du cercle habituel de ses études que pour obéir à l'inspiration de son courage et à son amour de l'humanité, et aller, à l'exemple de Byron, combattre pour une noble cause, et cueillir, sur un champ de bataille de Pologne, un laurier sanglant. Je n'ignore pas que M. Lefèvre dit quelque part dans ses vers qu'il était allé chercher la mort pour oublier une coquette; mais ces poètes se calomnient.

L'énorme volume que publie M. Lefèvre contient trois recueils, c'est-à-dire un nombre immense de vers. Les trois recueils sont intitulés : *la Crédence, l'Herbier, les Confidences*. Le champ est vaste, et M. Lefèvre, en tant que poète philosophique et poète passionné, s'est donné largement carrière. Poète philosophique, il a de hautes prétentions dont nous parlerons tout à l'heure; poète amoureux, il est monté en croupe d'un paradoxe qui l'a égaré trop souvent : vouloir que la passion s'exprime absolument comme elle sent, c'est prendre le lecteur pour une maîtresse et commettre un étrange quiproquo. « Vous voulez, dit l'auteur dans sa préface, quand on est ivre de bonheur ou rassasié d'ennui, qu'on s'entretienne aussi tranquillement de sa douleur ou de son extase que vous causeriez de la pluie et du beau temps! » Non certes, on ne veut pas cela, à moins d'être absurde, mais on exige que la douleur ou le bonheur soient transfigurés par l'art et restent pourtant une douleur vraie, un bonheur réel. D'après votre système, lorsque Hippolyte fait sa déclaration à Aricie, vous aimeriez mieux que le souffleur, s'il était amoureux de la jeune première, montât sur la scène, se jetât aux genoux de la dame, et s'exprimât à sa façon : j'aime mieux les vers de Racine. Ce système singulier de M. Lefèvre a été appliqué aux *Confidences*, qui par conséquent ont tout le décousu de la passion, ce qu'il n'est pas du tout difficile de reproduire, et ce qui ne ressemble guère à Pétrarque, quoi qu'en dise l'auteur, qui, dans sa thèse, l'appelle à son aide. Ne se trompe-t-il pas de beaucoup? n'est-il pas au contraire en contradiction flagrante avec le doux maître?

Il est certain que la passion en feu ne s'exprime pas en paroles aussi limpides, aussi gracieuses, qu'un sonnet de Pétrarque ou que *le Lac* de Lamartine; mais il faut choisir, ou d'être un amant qui n'écrit que pour une femme, ou d'être un poète qui écrit pour tout le monde. Dans le premier cas, les plus longs rabâchages sont adorables; vous parlez à la bien-aimée d'elle ou de vous; nécessairement elle est tout oreilles et vous trouvera toujours trop court. Dans le second cas, au contraire, le moindre rabâchage est ennuyeux, et si vous dites un seul mot de trop, le lecteur ne vous le par-

donne pas. Alors il a dû s'emporter souvent contre *les Confidences*. La diffusion est pour M. Lefèvre péché d'habitude. Comme il se complaît dans sa pensée, à l'instar de tous les amoureux, il la tourne et la retourne en tout sens, et la tirade se déroule sans fin. Pour de la passion, il y a en a certainement, et je ne comparerai pas ce cœur qui bat avec violence au cœur de cet autre poète qui n'est qu'un amoureux transi. Il arrive néanmoins que cet amant passionné me laisse froid, et qu'avec moins d'amour et plus d'habileté poétique il me toucherait davantage.

M. Lefèvre affectionne les fortes couleurs de style; il n'admet guère les nuances; sa poésie est trop accentuée; il emploie de préférence les mots de gros calibre, il se soucie peu de la grace et ne sait pas être flexible, ce qui est d'un effet merveilleux quand on a la force. Si je voulais relever les vers exagérés, les images qui effleurent le ridicule pour vouloir être éclatantes; si je donnais la chasse à travers les longues pages de l'immense recueil à toutes les fautes de goût, M. Lefèvre y perdrait trop, ce ne serait pas justice, à moins qu'on ne fît ressortir en même temps combien son talent est large, énergique, et qu'à côté de chaque mauvais vers on plaçât un bon vers. On pourrait long-temps continuer la partie; je sais pourtant qui finirait par l'emporter et resterait maître du champ de bataille.

Les prétentions philosophiques de M. Lefèvre sont au niveau de ses prétentions poétiques. En disant tout à l'heure que M. Lefèvre n'avait jamais séquestré ses poésies, nous ne parlions que de celles qu'il publiait de nouveau et qui avaient autrefois paru aussitôt faites, et nous ne songions pas à une gigantesque épopée philosophique qui repose aux trois quarts construite dans les vastes profondeurs du portefeuille de M. Lefèvre, lequel se représente

Méditant un ouvrage aussi grand que le monde.

C'est chose assez curieuse à voir combien quelques poètes de la restauration qui débutèrent par des bluettes et vécurent de longues années sur une élégie ont vu grandir leur ambition : on dirait qu'ils ont voulu payer richement la réputation qu'on leur avait donnée à si bon marché. On sait que M. Soumet, qui fut si fort applaudi pour sa *Pauvre Fille*, s'est lancé plus tard dans les épopées et les œuvres cycliques; M. Guiraud, après ses *Petits Savoyards*, en est venu à approfondir la philosophie de l'histoire et à créer une genèse; il n'y a pas jusqu'à M. Reboul, qui, peu content de la gloire modeste et enviable que lui avaient procurée *l'Ange et l'Enfant*, n'ait voulu s'élever aux proportions du poème : les petits ruisseaux sont devenus des fleuves. Voici maintenant M. Jules Lefèvre qui a entrepris à son tour un poème démesuré, selon son expression, l'œuvre la plus colossale qu'une imagination ait pu rêver. Cette épopée s'appellera *l'Univers* et sera terminée dans quelques années, *si tant est qu'on puisse terminer l'infini*, dit modestement l'auteur. Que penser d'une ambition si vaste? Après tout, il vaut

mieux qu'un poète se trompe en exagérant sa force qu'en diminuant sa dignité.

M. Barthélemy pense sans doute le contraire, car il me semble s'occuper médiocrement de la dignité de sa muse; il l'emploie à toute besogne. Ce Tyrtée, dont les éclats de colère avaient un long retentissement, psalmodie à froid sur toute sorte de sujets : tous les sujets lui sont bons. Némésis, l'ardente Némésis, délaie en plusieurs chants des prospectus d'empirique; les muses ont leurs destins.

M. Barthélemy est, avant tout, écrivain politique, c'est là sa vocation prononcée. Quand il fit son entrée dans le monde, les questions littéraires étaient en feu; se prononça-t-il contre ou pour la nouvelle école? Il se prononça contre M. de Villèle. Même, quand de la satire il s'éleva jusqu'au poème, et qu'il alla fouler, sur les traces de Napoléon, les sables d'Égypte, ce fut encore une manière de faire de l'opposition, une autre façon d'entonner *le Chant du Départ*. Pauvres satires politiques! elles ne commandent pas au sort. Qu'est devenue *la Villéliade?* et que sont devenus les poètes? Pendant que l'un chante *l'Art de fumer*, l'autre s'amuse à créer les plus invraisemblables fictions, les plus étranges paradoxes; il peint une nature qui n'a jamais existé, il invente un ciel, une végétation et des animaux, il invente surtout ses personnages parlans, et si vous vous arrêtez, ébahi, pour contempler cet étonnant paysage, n'entendez-vous pas, au coin du bois, le rire d'un faune moqueur?

Il ne faut pas essayer de relire les satires de M. Barthélemy qui ont précédé la *Némésis*. Malgré l'esprit, la verve mordante, on trouverait cela aujourd'hui d'un froid glacial : l'ame y manque; ce sont des maisons élégamment construites et inhabitées. C'est la *Némésis* qui est l'œuvre capitale du poète. OEuvre de violence et en même temps travail d'excellente versification, la *Némésis* obtint un bruyant succès qui était justifié. M. Barthélemy savait frapper les rudes coups. Son vers, froid jusque-là, et qui l'est redevenu bientôt après, s'était enflammé. Sa colère fut une fournaise où cet acier vint se rougir. Il faut dire qu'en revoyant cela à distance, on s'aperçoit que la vraie chaleur intérieure est absente, et que ce fer rougi ne brûle pas toujours. L'invention, l'élévation de la pensée, n'étaient pas nécessaires pour réussir en un pareil ouvrage; il fallait pouvoir étonner par la violence continue de l'invective : c'est ce que faisait parfaitement M. Barthélemy; mais ce rôle n'est possible qu'un moment, tant que dure l'effervescence populaire. Le public alors est de moitié avec le poète : c'est une œuvre à deux; et quand la passion populaire se ralentit, ce qui arrive bientôt infailliblement, le poète est obligé de changer de ton, pour ne pas avoir l'air de détonner, ou de se taire. Les triomphes de ce genre ne peuvent se prolonger : un poète populaire qui exploite une situation violente ne survit pas à sa victoire, et je ne puis mieux le comparer qu'à ce valeureux combattant qui fit merveille à la prise du Louvre, et, mortellement blessé, fut déposé sur le trône, où il expira.

Pour dissimuler les défauts de sa poésie et faire croire à des qualités qu'il n'a pas, M. Barthélemy devrait toujours être en colère. Quand il est au repos, et c'est l'état qu'il a désormais choisi, on s'aperçoit que chez lui l'invention est peu féconde, et que ce cœur qui fait les hommes éloquens est en congé. Sa forme est pleine, correcte et froide; elle a quelque chose de métallique :

Talleyrand Périgord, prince de Bénévent,

voilà un vers de M. Barthélemy, un vers type. On sait que la nature ne l'a jamais attiré, et que ce n'est pas lui que la rêverie entraîne au fond des bois. On le lirait tout entier sans trouver un seul vers inspiré par la tendresse ou l'amour. Un souffle printanier n'a jamais traversé sa poésie. Dieu me garde de le comparer à Boileau pour les grandes qualités de ce dernier, mais on peut dire qu'il est plus sec que lui, car Boileau a écrit l'*Épître à Lamoignon*. Aussi a-t-on dû comprendre, lorsque Némésis a pris la fuite, que M. Barthélemy se soit livré à des travaux de traduction, et qu'il ait même réduit son système de traduction vers par vers à une sorte de casse-tête poétique. Le meilleur conseil qu'on pourrait lui donner, ce serait, en modifiant son étroit système, de continuer à traduire. On dit qu'il va s'attaquer à Juvénal; rien de mieux, pourvu qu'il se réfugie dans cette étude comme dans une retraite, et qu'il consente à ne plus faire de sa muse une enseigne de charlatan ou de tabagie.

Nous avons été sincère envers les trois poètes qui viennent de passer devant nous. Eût-il mieux valu déguiser une partie de la vérité et balancer à tour de bras l'encensoir? Eût-il mieux valu imiter le marquis de Mirabeau, père de Mirabeau, singulier homme et singulier critique littéraire? Durant tout un volume qu'il écrivit sur les *Psaumes sacrés*, de Lefranc de Pompignan, il est à genoux devant le poète, qu'il appelle divin; il admire, il admire sans se lasser. Les vers rocailleux sont expressifs, tout ce qui est obscur est sublime, les chevilles elles-mêmes deviennent des traits profonds. Voilà de la critique. Est-ce celle-là qu'on demande? Est-ce ainsi que l'entendent ceux qui accusent la critique actuelle d'un excès de sévérité?

Si les gens qui reprochent à la critique d'être trop sévère parlent sérieusement, ils ne voient pas bien. Qu'on me montre un excellent livre tombé sous la critique, et à l'instant même j'en montrerai cent dont elle a fait ou laissé faire la fortune. Ne savons-nous pas ce qui se passe? Quand un écrivain renommé jette un ouvrage au public, n'a-t-il pas l'habitude de prendre des précautions et de faire sa ronde? S'il désire qu'on se taise, car il y a des éloges qui sont impossibles, il encloue les canons; s'il veut qu'on fasse du bruit, il met lui-même le feu à la mèche. On dira qu'il y a des critiques injustes qui, après avoir été contraints de chanter sur un mode élevé les louanges d'un ouvrage manqué, veulent se dédommager le lendemain, et se mettent en train de tout nier, de tout insulter ce jour-là; ils vont jus-

qu'à fouiller les tombes d'une main impie, et à souffleter des gloires qui ne méritent que du respect. Cela ne prouve pas que le caractère dominant de la critique ne soit l'éloge banal et intéressé. Oui, la critique est aujourd'hui une magistrature abaissée. Elle se relèvera, non pas en devenant moins sévère, mais en le devenant davantage, en servant la vérité à tous, aux grands comme aux petits, en ne ménageant pas mal à propos les vanités irritables, et en livrant à la littérature industrielle, ce fléau des fléaux, une guerre sans merci. Ne dénigrez personne, soyez juste envers tout le monde, et après cela ne vous inquiétez pas des clameurs que vous suscitez, des morsures que vous font au talon les serpens sous l'herbe. Chacun y gagnera, même ceux qui crieront le plus. Le résultat sera surtout excellent pour la poésie, car il ne s'agit que de la prendre par la main, cette poésie qui a de la force, qui est pleine de ressources, et qui s'égare, faute de direction, dans des routes détournées, à travers des landes infertiles; il s'agit de la conduire dans le champ préparé qui a reçu la bonne semence et qui attend les moissonneurs.

Gardons-nous donc du découragement, et maintenons les lois éternelles du goût en France, afin que ceux qui se sont trompés puissent revenir sur leurs pas, et que les jeunes, ceux qui arrivent, ne soient pas la dupe d'un faux idéal, et apprennent à marier un art savant à la pensée délicate ou profonde. On s'est plu à répéter que le génie était une royauté. Soit; mais c'est une royauté qui ne mène bien ses affaires que lorsqu'elle sait combiner habilement les revenus de sa liste civile et ceux du domaine de sa couronne. Or, c'est le style qui est la liste civile du génie, et la pensée qui est son domaine royal.

PAULIN LIMAYRAC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1844.

Est-il vrai que l'affaire de Taïti ait reçu la solution désirée par la France? est-il vrai que l'arrangement conclu entre les cabinets de Londres et de Paris repose sur des bases justes et convenables? que l'honneur et les droits des deux pays aient été également ménagés, que la balance n'ait penché ni d'un côté ni de l'autre? est-il vrai que cet arrangement soit de nature à resserrer les liens entre la France et l'Angleterre? est-il vrai enfin qu'il faille admirer l'habileté, l'énergie de M. Guizot, et dire de lui qu'il vient de sauver la paix du monde, en faisant respecter la dignité de la France?

Si tout cela était vrai, nous ne ferions aucune difficulté de le reconnaître. Le succès de M. Guizot serait un triomphe pour les principes que nous défendons. Nous féliciterions le ministre du 29 octobre d'avoir changé sa politique, d'être sorti de la situation fausse où il s'est placé depuis quatre ans vis-à-vis de l'Angleterre, et de marcher enfin dans la voie de prudence et de fermeté que les chambres lui ont souvent tracée. Malheureusement il n'en est pas ainsi. M. Guizot n'a pas changé sa politique, et nous ne pouvons souscrire aux éloges que de complaisans amis lui adressent aujourd'hui.

Nous voulons éviter toute exagération dans ce triste débat. Nous ne dirons pas que l'arrangement conclu sur Taïti déshonore la France. Un pays comme la France ne se déshonore pas en faisant imprudemment une concession trop large à des exigences injustes. Il accepte par-là une position fâcheuse, il suit une mauvaise politique, et voilà tout. Nous ne dirons pas non plus que la conduite de M. Guizot doit soulever l'indignation publique. Que ses amis l'élèvent aux nues, qu'il monte au Capitole; nous ne le traînerons pas aux gémonies. Nous dirons même, si l'on veut, qu'il a montré moins de faiblesse qu'on n'en attendait de lui. A tort ou à raison, le bruit s'était répandu que le cabinet anglais montrait des prétentions démesurées; il exigeait, disait-on, le rappel de MM. Bruat et d'Aubigny. On a pu croire un instant que le rappel de M. d'Aubigny était accordé par M. Guizot; mais il n'accorde que le blâme, et de plus une indemnité pour M. Pritchard. Il a donc écarté la moitié des conditions qui lui étaient imposées. L'Angleterre

s'était avancée de deux pas, elle a fait un pas en arrière : voilà ce que les amis de M. Guizot appellent une victoire. Cependant, si les concessions que l'on a faites n'étaient pas dues par la France, si les exigences subies par M. Guizot n'étaient pas plus justes que celles qu'il a repoussées, comment la France pourrait-elle s'applaudir de l'arrangement conclu en son nom? Exempte des torts qui lui sont reprochés, blessée elle-même dans ses droits et ses intérêts, c'est elle qui s'humilie : est-ce là une situation digne d'elle?

Pourquoi blâme-t-on M. d'Aubigny? S'il faut en croire la presse ministérielle, c'est pour avoir emprisonné et mis au secret M. Pritchard. M. d'Aubigny a-t-il commis quelque outrage envers la personne de son prisonnier? Non. Il l'a traité avec distinction; on ne lui reproche aucune parole injurieuse, aucun procédé offensant. Son seul tort est d'avoir fait arrêter un missionnaire brouillon, fanatique, un agent anglais surpris en flagrant délit d'insurrection contre les autorités françaises, et de l'avoir détenu pendant cinq ou six jours, jusqu'à l'arrivée du gouverneur, M. Bruat, qui a expulsé M. Pritchard, et n'est pas désavoué pour ce fait. Il était donc permis d'expulser M. Pritchard; mais on a eu tort de l'incarcérer provisoirement. L'expulsion du consul intrigant, du prédicateur incendiaire, était juste; l'emprisonnement seul est blâmable. Étrange distinction! Les tribus soulevées par l'agent de l'Angleterre étaient en armes, les autorités françaises étaient menacées, le sang de nos soldats avait déjà coulé, il coule encore! et M. d'Aubigny, en l'absence du gouverneur, qui seul pouvait prononcer l'expulsion, devait laisser M. Pritchard en liberté! Si M. d'Aubigny eût agi de la sorte, que serait-il arrivé? Si le gouverneur, à son retour dans l'île de Taïti, eût trouvé l'insurrection victorieuse, nos soldats massacrés, notre établissement détruit ou dans un péril imminent, tout cela grace à l'impunité de M. Pritchard, le commandant d'Aubigny eût passé devant un conseil de guerre. Et on le blâme aujourd'hui pour avoir fait son devoir, pour avoir pris, sous l'empire d'une nécessité évidente, une mesure prompte et vigoureuse qui a épargné le sang de la France!

Mais le gouverneur, dit-on, a blâmé lui-même la conduite de M. d'Aubigny! Sur quoi? nous l'ignorons encore, ou du moins nous n'avons aucun renseignement officiel à ce sujet. Ce que nous en savons est puisé dans les journaux anglais. Notre ministère, depuis l'origine des différends sur Taïti, n'a voulu faire au public aucune communication franche et détaillée. Il a refusé d'éclairer l'opinion. Si elle s'égare, c'est en partie la faute de ceux qui auraient dû la diriger dès le début en l'instruisant. Quoi qu'il en soit, si M. d'Aubigny a été désapprouvé par M. Bruat, nous avons peine à croire que ce soit pour le fait seul d'avoir emprisonné M. Pritchard. Est-ce pour l'avoir mis au secret? Les circonstances critiques où se trouvait le gouvernement provisoire, la violence connue de l'agent anglais, sa complicité patente avec les révoltés, l'attitude menaçante de ces derniers, tout semble avoir justifié cette mesure, qui d'ailleurs n'a rien d'excessif et doit être regardée comme la conséquence même de l'emprisonnement.

En résumé, le blâme infligé à M. d'Aubigny place le ministère dans une

situation difficile à défendre. Il s'agit d'une question de fait, où les subtilités oratoires et les théories diplomatiques ne lui seront d'aucun secours. M. d'Aubigny, dans les circonstances où il se trouvait, devait-il incarcérer M. Pritchard? Il en avait le droit; cela même n'est pas contesté par le cabinet de Londres, qui, n'exigeant point le rappel des officiers français, semble reconnaître par-là que M. Pritchard avait cessé d'être inviolable. Ce droit, que possédait M. d'Aubigny, devait-il en user, et dans quelle mesure? voilà toute la question. Or, sur ce point, si les faits que tout le monde connaît sont exacts, ils donnent complètement raison à M. d'Aubigny. Ces faits sont-ils erronés? le ministère possède-t-il des renseignemens d'une autre nature qui accusent gravement M. d'Aubigny? cela est douteux. Si le ministère avait eu cette arme entre les mains, il se serait empressé de s'en servir. Il aurait fait connaître ce qui pouvait le justifier dans l'opinion. Son silence prouve au moins qu'il hésite, et qu'il n'est pas sûr que le blâme de M. d'Aubigny soit mérité. Dans l'incertitude, le ministère aurait dû attendre pour se prononcer. Sa précipitation révèle dès à présent qu'il a cru devoir faire une concession, sans s'inquiéter de savoir s'il pourrait en démontrer plus tard la convenance et la justice.

M. d'Aubigny sera donc officiellement blâmé, et de plus, M. Pritchard recevra une indemnité! Quel renversement de tous les principes! Une indemnité ne se paie qu'en réparation d'un dommage causé. Or, qui a causé le dommage à Taïti? c'est M. Pritchard. Qui paiera l'indemnité? c'est nous. Voilà le nouveau droit des gens inauguré par M. Guizot et M. Peel. L'Europe saura maintenant que les agens anglais, lorsqu'ils sont légitimement expulsés d'un territoire pour y avoir fomenté des troubles, ont droit à des indemnités pécuniaires. On invoquera le consentement de la France pour faire valoir dans la suite ce précédent.

L'indemnité ne se comprend pas. Ce second chapitre de nos humiliations est en contradiction manifeste avec le premier. On ne désavoue pas M. Bruat : c'est la preuve que l'expulsion du consul Pritchard est déclarée juste et légitime : pourquoi donc l'indemniser? pourquoi l'Angleterre s'intéresse-t-elle en sa faveur? Il s'est dépouillé par sa faute du caractère diplomatique dont elle l'avait revêtu; il a compromis le nom anglais dans des entreprises odieuses, justement flétries chez tous les peuples civilisés; pourquoi l'Angleterre prend-elle en main la défense de ses intérêts privés? Depuis quand la voit-on réclamer des indemnités pécuniaires pour ceux de ses sujets qui se ruinent dans les pays étrangers en y suscitant des troubles politiques? Serait-ce que le missionnaire factieux, expulsé de Taïti pour ses violences, n'a jamais cessé d'être aux yeux de l'Angleterre un agent sacré? serait-ce que le cabinet anglais a voulu, par un moyen détourné, faire reconnaître l'inviolabilité de M. Pritchard, et obtenir indirectement le désaveu des officiers français? Si tel était le sens de cette indemnité, le ministère, en l'accordant, aurait assumé sur lui une grande responsabilité.

Dira-t-on que l'indemnité réclamée par M. Pritchard est la suite du blâme infligé à M. d'Aubigny? Cela ne se peut pas. Le blâme se rattache à l'em-

prisonnement, qui a duré cinq ou six jours; ce n'est pas dans un laps de temps si court que les intérêts commerciaux de M. Pritchard ont pu souffrir gravement. Une indemnité pour le dommage causé par une circonstance si minime n'aurait point de sens. Si l'on paie une indemnité à M. Pritchard, on l'évaluera évidemment d'après le tort que lui aura causé son expulsion. Or, cette expulsion ayant été reconnue légale, l'indemnité manque de base.

Contraire à la dignité du pays, l'indemnité sera surtout blessante pour les chambres, qui seront naturellement appelées à voter le crédit destiné à la payer. On doit supposer que le cabinet espère tirer un assez bon parti de cette circonstance. Il compte sur l'adhésion forcée de la majorité, sur un vote que la situation rendra nécessaire, et dont le résultat sera d'entraîner le parlement dans une solidarité apparente avec lui. Si les chambres résistent, M. Guizot agitera devant elles le flambeau de la guerre. Il est probable que la majorité votera le crédit; mais il est douteux que ce vote ne lui laisse pas un vif ressentiment contre M. Guizot.

Du reste, la presse ministérielle nous montre déjà l'attitude que M. le ministre des affaires étrangères prendra devant les chambres. Durant six semaines, elle n'a rien négligé pour alarmer le pays, et depuis la conclusion du différend de Taïti, elle déroule chaque matin sous nos yeux l'effrayant tableau des dangers que nous venons d'éviter, grace à la prudence et à la fermeté de M. Guizot. Tous les jours on nous affirme qu'une rupture a été sur le point d'éclater entre les deux nations, et que cette rupture pouvait amener la guerre; on ajoute que la guerre avec l'Angleterre eût été la guerre avec le monde; on va même jusqu'à dire que la France, surprise par cette guerre, se serait trouvée sans armée, sans flottes, sans alliés sur le continent. Le bon sens du pays fera justice de ces exagérations ridicules et de ces paroles imprudentes; il devinera sans peine qu'elles ont pour but de justifier les concessions faites à l'Angleterre, et de présenter l'œuvre de M. Guizot sous un jour honorable, en grossissant les difficultés qu'il a dû vaincre pour l'accomplir. Sans doute, la situation a mérité une attention sérieuse, les prétentions du cabinet anglais ont été exorbitantes, le langage tenu par M. Peel dans le parlement a pu laisser quelques traces dans les négociations; mais il y a loin d'une difficulté diplomatique à une rupture et à une guerre, surtout quand cette difficulté s'élève entre deux grands peuples, et à propos d'un misérable incident. Nous sommes persuadés que M. Guizot et M. Peel n'ont pas cru un seul instant à la guerre, et qu'ils sont disposés à rire de cette comédie assez habilement jouée par eux pour donner de l'importance à leur politique et se faire décerner des actions de graces par leurs amis.

Sans parler de toutes les raisons générales qui font qu'une guerre avec la France serait aujourd'hui une immense difficulté pour l'Angleterre, sans parler de l'Irlande qui la tient en suspens, ni des agitations populaires qui fermentent dans son sein, ni du poids de sa dette, ni de ses embarras extérieurs; sans parler enfin des dispositions amicales de la reine Victoria pour la maison royale de France, M. Guizot avait près de lui, à Paris, un garant que la paix ne serait point troublée. C'était lord Cowley, qui n'a pas cessé

un moment de témoigner sa confiance dans les intentions pacifiques des deux pays, et d'inspirer cette sécurité à tous les membres du corps diplomatique. M. Guizot savait bien, par le langage de lord Cowley, que le ministère anglais ne voulait pas la guerre. S'il eût su profiter de sa situation, il eût obtenu un arrangement plus conforme à la dignité de la France. En suivant une politique plus ferme et plus habile, il n'aurait pas troublé la paix; il n'aurait pas même créé un obstacle à l'établissement de cette alliance intime qui est depuis quatre ans son rêve et son erreur. Loin de là, au lieu d'entraver l'alliance, il l'eût puissamment secondée. Si jamais ce bon accord que l'on a nommé l'entente cordiale doit régner entre la France et l'Angleterre, ce sera lorsque les deux peuples vivront ensemble sur un pied d'égalité parfaite, lorsque l'un ne pourra pas se sentir froissé par l'autre, lorsque chacun aura sa juste part d'action et d'influence. Tant que cet équilibre n'existera pas, l'alliance intime sera une chimère. M. Guizot eût pu maintenir cet équilibre dans l'affaire de Taïti. L'Angleterre, plus vivement pressée, mieux éclairée sur nos droits, aurait abandonné sans honte des prétentions injustes dont le triomphe était inutile à sa gloire. En accordant à l'Angleterre ce qu'elle n'avait pas droit d'exiger, en souscrivant un arrangement qui blesse la France et place les deux pays dans des situations inégales, M. Guizot a compromis le succès de l'œuvre qu'il a vainement poursuivie jusqu'ici. Au moyen de cette transaction boiteuse qu'il vient de conclure, la paix est garantie, et les deux peuples pourront vivre encore en bonne intelligence; mais tout espoir d'une entente cordiale est perdu pour long-temps.

Au surplus, ce résultat sera peu regretté. Si la France doit renoncer au plaisir amer de cultiver les fruits de l'entente cordiale, elle trouvera ailleurs des compensations. Le moment est venu de la diriger dans une voie plus sûre, où l'appellent les vrais intérêts de sa puissance et de son honneur. L'Angleterre doit être satisfaite. Nos concessions lui ont prouvé notre ardent désir de conserver avec elle des relations amicales : restons-en là. Si elle fait à nos procédés l'accueil qu'ils méritent, si elle se montre empressée pour notre alliance, nous profiterons de cette bonne fortune; sinon, nous userons de notre liberté, sans pour cela rompre avec elle. Nous tournerons nos regards vers le continent. Le système de l'entente cordiale nous a nui de ce côté depuis quatre ans. On s'est senti blessé de nos préférences exclusives pour l'Angleterre. Néanmoins, tout récemment, malgré les fautes de notre diplomatie, plusieurs états du continent nous ont témoigné des intentions bienveillantes lors du conflit qui s'est élevé entre l'Angleterre et nous. Ils ont reconnu la justice de notre cause. Ils se sont placés du côté du droit. Ce sont là des dispositions qu'il serait imprudent de négliger. Quatorze années d'un gouvernement paisible et régulier ont dû dissiper sur le continent beaucoup d'ombrages qu'avaient fait naître des paroles et des désirs échappés à la première fougue d'une révolution triomphante. Tout le monde sait aujourd'hui que la France constitutionnelle est à l'épreuve de l'ambition comme de l'anarchie; elle ne veut que des progrès légitimes. Cette confiance que nous devons inspirer sur le continent peut être la base d'une po-

litique pleine d'avantages pour l'Europe et pour la France. Rester libres sans être isolés, conserver de bons rapports avec l'Angleterre sans lui montrer un attachement exclusif, nouer des relations sur le continent sans y contracter des engagemens étroits, tel est le système que la prudence conseille depuis plusieurs années à notre pays, et que l'entente cordiale est venue si malheureusement ajourner.

Si jamais la France a pu reconnaître l'utilité d'un système d'alliance qui ne l'enchaînerait pas trop étroitement à l'Angleterre, c'est surtout depuis qu'il s'est agi du Maroc. Qu'a produit sur ce point l'entente cordiale ? Dès les premières hostilités, la crainte d'inquiéter le cabinet anglais a poussé M. Guizot à lui communiquer ses instructions et ses plans. Cette communication imprudente, devenue entre les mains du ministère anglais un engagement formel, a entravé, dès le début, les opérations de la guerre. Elle a amené des hésitations et des lenteurs; elle a donné des forces à nos ennemis. Sans la vigueur du prince de Joinville et du maréchal Bugeaud, qui ont saisi le moment d'agir et ont interprété leurs instructions dans un sens large, le sort de la guerre eût pu être compromis. Encore, jusqu'ici, nos succès ont été stériles. Les brillans faits d'armes du prince de Joinville ont amené l'occupation d'une langue de terre où nos soldats remplissent la mission la plus pénible. Ils ont devant eux les ruines de la ville qu'ils ont détruite; ils ne peuvent s'y abriter : les instructions le défendent. Quant au maréchal, après sa belle victoire, il s'est replié. Le petit nombre de ses troupes, les difficultés de la saison, les ordres qu'il a reçus, ne lui ont pas permis de profiter de son triomphe pour aller répandre la terreur sur le territoire de Fez. Aujourd'hui, M. le duc de Glucksberg et M. de Nyon, revêtus de pleins pouvoirs, sont devant Tanger, et présentent à l'empereur de Maroc les conditions de la France. Ces conditions sont exactement les mêmes que celles qui ont été offertes avant le bombardement de Tanger et de Mogador, avant la bataille d'Isly, et l'on admire la noblesse de ce désintéressement! Ne serait-il pas plus juste de reconnaître qu'il est forcé, et que nous subissons encore ici la loi que nous imposent les engagemens contractés par M. Guizot vis-à-vis de l'Angleterre? D'ailleurs, si cette résolution du ministère est libre, elle n'est pas plus excusable à nos yeux. Quoi! l'empereur du Maroc nous aura fait depuis trois mois une guerre injuste et barbare, nous aurons éprouvé des pertes sensibles, la diversion de nos forces aura pu nous faire courir des dangers graves en Algérie et ailleurs, nous aurons dépensé des sommes immenses, et nous ne réclamons pas même les frais de la guerre! Que la presse ministérielle nomme cela du désintéressement : l'Angleterre dira que nous faisons un métier de dupes, et l'empereur de Maroc se rira de nous. Au lieu de croire à notre modération, il ne croira qu'à notre faiblesse.

Qu'arrivera-t-il cependant si l'empereur Abderrahman refuse les conditions qui lui sont posées, ou bien, ce qui serait la même chose pour nous, s'il ne peut les remplir après les avoir acceptées? Le ministère paraît décidé, dans l'un et l'autre cas, à agir énergiquement. On nous déclare en son nom que, si la France n'obtient pas satisfaction, elle se fera justice à elle-

même. Si l'empereur résiste, les hostilités seront reprises contre lui et poussées avec vigueur. S'il est trop faible pour éloigner Abd-el-Kader de notre territoire et de son empire, la France se chargera de ce soin. Nos armées feront la police dans l'empire du Maroc.

Voilà de belles résolutions; mais que de difficultés si la guerre continue! que d'embarras naîtront d'une première faute, celle d'avoir pris, entre les mains de l'Angleterre et à la face du monde, l'engagement de ne poursuivre aucune extension de territoire sur le Maroc! L'Algérie nous suffit, cela est vrai, et la France ne veut pas conquérir le Maroc; mais pourquoi l'avoir dit? pourquoi s'être lié les mains? pourquoi avoir donné cette arme contre nous? Peut-on d'ailleurs prévoir les nécessités de l'avenir? Si la France se trouve forcée de faire une guerre dangereuse, et d'entretenir des armées dans le Maroc, avec des escadres sur les côtes d'Afrique; si des revers se mêlent à ses victoires, si elle fait d'immenses sacrifices, qui l'indemnisera? Et si les indemnités offertes ne sont pas suffisantes, où prendra-t-elle des compensations? Il faudra bien alors que la parole de M. Guizot soit retirée. Heureusement M. Guizot n'a pu engager que lui seul; il n'a pas engagé la France.

L'Angleterre paraît s'être calmée, depuis quelques jours, au sujet de nos affaires du Maroc. Elle a changé de langage sur le mérite de nos opérations militaires. Les calomnies absurdes dirigées contre notre escadre ont été l'objet d'un blâme public; nous les avions déjà oubliées. Au reste, les affaires de Taïti et du Maroc ont perdu aujourd'hui le privilége de fixer exclusivement l'attention de la Grande-Bretagne. Ce qui l'occupe surtout en ce moment, c'est le triomphe d'O'Connell, rendu à la liberté par un grand acte de justice. Le jugement de la chambre des lords est un évènement mémorable. Il témoigne au plus haut degré de ce respect de la loi, qui est une des vertus constitutionnelles de l'Angleterre. Acquitté par un tribunal anglais qui a placé la justice au-dessus des haines politiques et des intérêts de l'état, le libérateur de l'Irlande va-t-il rentrer dans l'arène avec les passions qu'il y a portées autrefois? Nous espérons pour sa gloire, et dans l'intérêt de l'Irlande, qu'il saura user avec modération de son triomphe. Jusqu'à présent, il a su se contenir; ses paroles sont pacifiques et conciliantes; il semble vouloir rester dans une voie légale : c'est le plus sûr parti qu'il puisse prendre pour désarmer les résistances de l'Angleterre et pour défendre utilement les droits de son pays. La délivrance d'O'Connell est un grave échec pour M. Peel. Les tories adressent de vifs reproches au cabinet. Ils suspectent sa loyauté et sa bonne foi. Si la puissance d'O'Connell grandit, si l'agitation du rappel recommence, la majorité de M. Peel, déjà divisée sur des questions importantes, s'ébranlera; le parti qu'il a si durement gouverné pendant longtemps cherchera peut-être un autre chef.

La présence de M. de Nesselrode à Londres pendant nos démêlés avec le cabinet anglais ne pouvait manquer de fixer l'attention de l'Europe. On a formé sur cet incident bien des conjectures. On a parlé d'un projet de partage de l'empire ottoman entre l'Angleterre et la Russie. Ce fait n'aurait rien

de surprenant. L'empereur Nicolas et M. de Nesselrode n'ont pas sans doute été poussés à Londres uniquement par la manie des voyages. Il y a des projets de partage de l'empire ottoman dans toutes les cours d'Europe, il y en a eu déjà plusieurs à Londres et à Saint-Pétersbourg; il ne serait pas étonnant qu'on s'occupât en ce moment de les revoir et de les corriger. Parmi les derniers projets de ce genre qui sont sortis du cerveau de la diplomatie ou de l'imagination des poètes, en voici un assez nouveau et peu connu. C'est la jeune Italie qui le propose. Elle donne Constantinople à la Russie, et fait de la mer Caspienne un lac russe; elle donne l'Égypte à l'Angleterre. A l'Autriche, elle remet les provinces du Danube et l'embouchure du fleuve; puis, pour établir des compensations en faveur de certains états, elle remanie la carte de l'Europe. Elle ôte aux uns pour donner aux autres; elle pousse la France jusqu'aux limites du Rhin, la nation germanique sur une partie du territoire autrichien, la Prusse sur les provinces polonaises. Enfin, Milan et Venise sont retirés à l'Autriche. L'Italie entière, recouvrant son indépendance, forme une confédération d'états. Les deux extrémités de cette confédération, le Piémont et Naples, sont seules destinées à s'agrandir, le Piémont vers le continent, Naples dans les provinces chrétiennes d'Orient. Tels sont les rêves que fait la jeune Italie, agitée par ses désirs d'indépendance. Elle a besoin de démembrer l'Orient et de remanier l'Europe pour recouvrer sa liberté. Son plan est assez compliqué, comme on voit. Nous doutons que M. de Nesselrode et M. Peel le trouvent de leur goût, mais ils feront bien de considérer attentivement la part qui y est faite à l'Autriche.

Les évènemens suivent, en Espagne et en Grèce, la marche que nous avons déjà indiquée. L'Espagne procède tranquillement aux élections des cortès. Le triomphe du parti modéré est assuré. La nouvelle de la paix conclue entre l'Espagne et le Maroc s'est confirmée. En Grèce, M. Mavrocordato a fait place à M. Coletti. Le nouveau ministère était désigné par les suffrages du pays. Son système, nettement proclamé, est de rester indépendant au milieu des influences étrangères. Son drapeau sera la nationalité grecque. C'est une politique sage, que tous les amis de la Grèce doivent approuver.

Le différend commercial entre la Prusse et la Belgique est terminé. Ce que nous avions pressenti est arrivé; le ministère s'est laissé devancer par l'évènement. Il n'a pas su prévoir une réconciliation qui était dans l'ordre naturel des choses, mais que sa prudence eût pu empêcher. M. Guizot, lors de la rupture avec le *Zollverein*, pouvait offrir à la Belgique une convention favorable aux producteurs belges. Cela seul eût suffi pour empêcher le traité du 1er septembre, ou du moins pour lui donner un caractère moins absolu. M. Guizot mérite de graves reproches dans cette circonstance. Il a été averti; la question lui a été soumise. Il a même eu un instant la pensée d'agir; mais il s'est arrêté devant des difficultés de détail qui eussent exigé une solution prompte. Maintenant le mal est fait; il s'agit d'en diminuer la portée et de trouver des mesures pour garantir les intérêts de la France.

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU SEPTIÈME VOLUME.

(NOUVELLE SÉRIE.)

LES MAHRATTES DE L'OUEST. — L'Hiver dans l'Inde. — Les Mahrattes en voyage. — Passage des Ghautts. — Les Rapsodes et Chefs de clan mahrattes. — Forteresses sur les montagnes. — Mœurs féodales. — Un Collége brahmanique. — Les Mahrattes sous la domination anglaise, par M. TH. PAVIE. 5

LA POÉSIE GRECQUE EN GRÈCE. — Dernière partie, par J.-J. AMPÈRE. . . 38

LE BRÉSIL EN 1844. — Sa Situation morale, politique, commerciale et financière. — La Société brésilienne, par M. L. DE CHAVAGNES. . . 66

Pensées, Fragmens et Lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits, par M. SAINTE-BEUVE. 107

REVUE LITTÉRAIRE. — Poésies nouvelles, Histoire et Romans, par M. PAULIN LIMAYRAC. 126

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 139

LES PUISSANCES NAVALES DU SECOND ORDRE VIS-A-VIS DE LA FRANCE. . 148

DU RENOUVELLEMENT DE LA CHARTE DE LA BANQUE D'ANGLETERRE. . . 152

ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE. — VI. — Birmingham. — La Démocratie industrielle. — La Vie des Ouvriers, les Apprentis à Birmingham. — Les Femmes-forgerons. — Willenball et ses Vulcains, par M. LÉON FAUCHER. 161

PAUL SCARRON, par M. TH. GAUTIER. 192

LE TEXAS ET LES ÉTATS-UNIS. — Les Partis et les Hommes politiques de l'Union américaine, les Candidats à la Présidence, par M. A. CUCHEVAL. 233

LE THÉATRE MODERNE EN ESPAGNE. — Une première Représentation à Madrid. — *Alfonso Munio*, tragedia in cuatro actos, por la señorita doña Gertrudis Gomez de Avellaneda, par M. X. DURRIEU. 283

LA MAISON DU BERGER, par M. ALFRED DE VIGNY. 302

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 314

ÉCRIVAINS CRITIQUES ET HISTORIENS LITTÉRAIRES DE LA FRANCE. — XIII. — M. Daunou, par M. SAINTE-BEUVE. 333

DE LA JEUNE ANGLETERRE A PROPOS D'UN ROMAN (*Coningsby*) DE M. D'ISRAELI, par M. E. FORCADE. 385

TH. JOUFFROY, *Mélanges posthumes*. — Du Mouvement intellectuel de la Restauration, par M. CH. DE RÉMUSAT. 418

L'Ultramontanisme, ou Rome et la Société moderne, de M. E. Quinet, par M. LERMINIER. 449

Brummell (*the Life of Brummell*, by captain Jesse), par M. **John Lemoinne**. 467
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique. 485

Des tendances littéraires en Angleterre et en Amérique. — Carlyle et Emerson. — Historiens, Romanciers et Poètes. — Abaissement intellectuel. — Romans de Frederika Bremer. — Correspondance de Robert Burns. — Littérature et Mœurs américaines. — Fusion des races. — Symptômes de l'avenir, par M. **Ph. Chasles**. 497
Économistes contemporains. — M. Rossi (*Cours d'Économie politique*), par M. **Louis Reybaud**. 546
De la poésie philosophique en Allemagne. — I. — Les Poètes de la jeune École hégélienne, par M. **Saint-René Taillandier**. 582
Le théatre moderne en Espagne. — Gil y Zárate. — *Un Año despues de la Boda* — *Don Carlos el Héchizado*. — *Don Guzman el Bueno*, par M. **X. Durrieu**. 601
Revue littéraire. — L'Histoire, le Roman, la Poésie, par M. **Paulin Limayrac**. 634
Souvenirs du Portugal (*Erinnerungen aus dem Jahre* 1842), par M. **Henri Blaze**. 649
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique. 660

Mademoiselle de la Seiglière. — Première partie, par M. **Jules Sandeau**. 673
De l'industrie manufacturière de la France en 1844, par M. **L.-D. Rodet**. 714
Les caisses d'épargne. — Leur Origine. — Histoire de la Caisse d'épargne de Paris. — Sa Situation financière. — Statistique de sa clientelle. — Avenir des Caisses d'épargne, par M. **Alphonse Esquiros**. 751
Histoire de l'École d'Alexandrie, de M. Jules Simon, par M. **Émile Saisset**. 783
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique. 825
Politique commerciale. — La France et la Prusse vis-à-vis de la Belgique. 836
Académie française. — Le Concours sur Voltaire. 844

Le Brésil en 1844. — Intérieur du pays. — Les Villes maritimes. — Avenir politique. — Rapports du Brésil avec l'Europe, par M. **L. de Chavagnes**. 849
Poètes modernes de l'Italie. — III. — Leopardi, par M. **Sainte-Beuve**. 910
Ellen Middleton, de lady Georgiana Fullerton, par M. **Ph. Chasles**. . . 947
Mademoiselle de la Seiglière. — Seconde partie, par M. **Jules Sandeau**. 963
De la situation de la France vis-à-vis de l'Angleterre, a propos de la politique du ministère dans l'Océanie. 988
Revue littéraire. — Poetæ minores, par M. **Paulin Limayrac**. . . . 1007
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique. 1019

FIN DE LA TABLE.